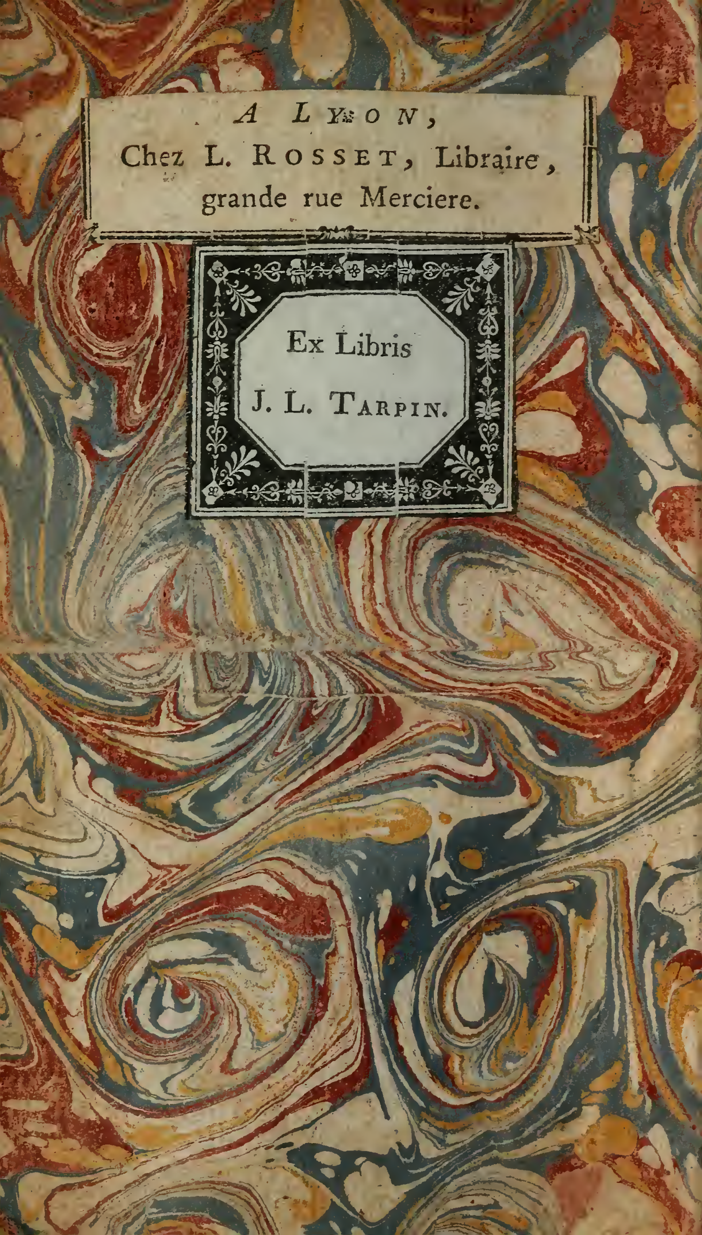
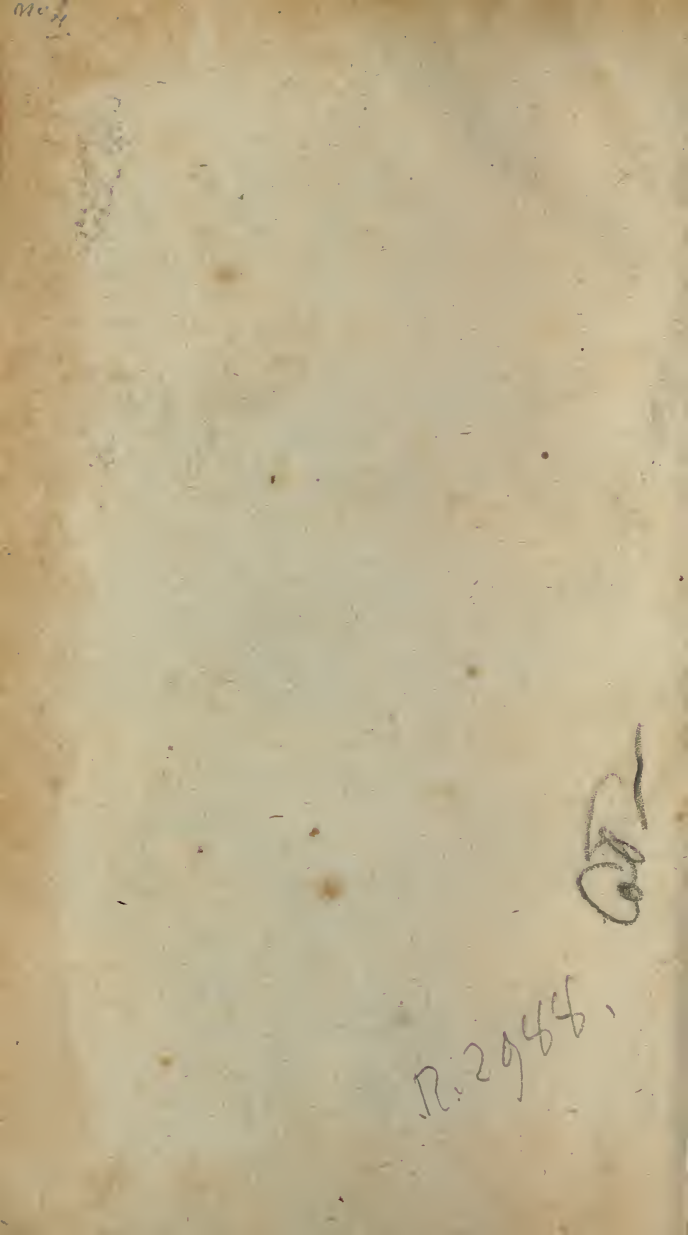



A LYON,
Chez L. ROSSET, Libraire,
grande rue Merciere.
Ex Libris
J. L. TARPIN.






CSP

L'HOMME
DU MONDE
ÉCLAIRÉ.

Jean L Morgan Chandon

L'HOMME DU MONDE ÉCLAIRÉ,

ENTRETIENS.

Qui putat meliùs esse, quod deteriùs, scientiâ caret. S. Aug.



A PARIS,
Chez Moutard, Libraire de Madame la Dauphine, quai des Augustins, près du pont S. Michel, à S. Ambroise.

M. DCC. LXXIV.
Avec Approbation & Privilege du Roi.



AVERTISSEMENT.

SI la Religion a été attaquée, dans ces derniers temps, avec un acharnement déplorable, elle a été défendue avec un zele consolant. On a trouvé, à la vérité, quelques apologistes qui étoient au-dessous de leur cause, parce que leur cause étoit au-dessus de leur génie. Mais il faut leur pardonner, ainsi qu'à des soldats, qu'un courage trop ardent, mais louable, entraîne dans le camp ennemi. Le nombre

des foibles défenſeurs du chriſtia-niſme eſt petit, en comparaiſon de celui des hommes éloquents, qui en font valoir toute la majeſté & toute la vérité. En général, le ſuccès a répondu à leurs intentions; & nos apologiſtes modernes ne le cedent aux anciens, ni pour la ſolidité des raiſons, ni pour les graces du ſtyle.

Il ſeroit à ſouhaiter, peut-être, que dans cette foule d'écrits publics en faveur de la Religion, on eût eu plus d'égards à la frivolité des gens du monde. On y fait des arguments, & les arguments les laſſent; on y cite de longs paſſages,

& les plus courts les ennuient; on les ramene sans cesse à la théologie, & la théologie est leur épouvantail. Il semble qu'on n'ait pas fait assez d'attention que les adversaires du christianisme sont des hommes que l'appareil des armes fait fuir, & qu'on ne peut terrasser qu'en paroissant se jouer avec eux. Ainsi, pour être utile aux gens du monde, que l'incrédulité a séduits, il faut prendre leur langage, plaisanter avec eux, & ne réfuter leurs raisons qu'après avoir montré le faux de leurs railleries. C'est cette idée qu'on a eue en vue, en entreprenant ces Dialogues, dont la

plupart ne ſont pas auſſi romaneſques que l'on pourroit ſe l'imaginer. L'exécution eſt ſans doute au-deſſous du projet. Il n'eſt pas donné à tout le monde de remplir à la fois le bel-eſprit qui plaiſante, & le théologien qui raiſonne. Un *Paſcal* auroit pu compoſer un tel ouvrage, & l'auteur des *Lettres Provinciales* n'auroit pas trouvé moins de ſujet de rire avec les philoſophes modernes, qu'avec les caſuiſtes poudreux, qu'il a ridiculiſés & pulvériſés. En attendant que la nature avare faſſe naître un ſecond *Paſcal*, nous donnons ces Entretiens, qui ſont

autant inférieurs au modele qu'on auroit pu ſe tracer, que *Paſcal* étoit ſupérieur aux *Eſcobar* & aux *Hurtado*. Ce ne ſont ici que des eſſais, qui fourniront peut-être à quelqu'un de nos bons écrivains l'idée de donner des chef-d'œuvres.

Nous ne nous ſommes pas bornés, en compoſant cet ouvrage, à la lecture de pluſieurs livres excellents, dans leſquels nous avons puiſé nos preuves & nos expreſſions mêmes, lorſqu'elles nous ont paru préciſes & élégantes. Nous avons entendu diſcourir pluſieurs incrédules; & nos

Entretiens ne ſont ſouvent que le réſultat des converſations que nous avons eues avec eux.

On ne nous ſaura pas mauvais gré, ſans doute, d'avoir élevé hautement notre voix contre la fauſſe & funeſte philoſophie, qui déſole aujourd'hui la France. Cet eſprit de corruption & d'impiété, contre lequel nous tâchons de prémunir nos Lecteurs, n'eſt point une chimere. Il exiſte, ſuivant la judicieuſe obſervation d'un des auteurs du *Journal des Savants* (1),

(1) Dans l'extrait d'un livre nouveau, intitulé : *Théâtre de leur frere V***.

dans une foule de productions anonymes, dont la ſociété eſt inondée, & dont la malheureuſe influence n'eſt que trop certaine. De ces ouvrages clandeſtins, mais dont les auteurs ne ſont que trop connus, *réſulte une maſſe empoiſonnée, qu'il importe de diſſiper, un principe général & fécond de licence, qu'il faut extirper. Pour réuſſir, il faut le montrer tel qu'il eſt, le peindre avec les couleurs qui lui ſont propres, tracer ſon vrai caractere, dévoiler ſes écarts, ſes ſophiſmes, ſes infidélités, ſes contradictions, ſes manœuvres.*

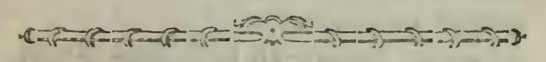
Au reſte, cet ouvrage ne renferme pas tout ce que nous avons

fait dans ce genre. La publication de divers écrits récents en faveur de la Religion, nous a obligés de ſupprimer quelques Entretiens, qui ne renfermoient que les raiſons déjà expoſées par d'autres; & nous avons mieux aimé qu'il y eût moins d'ordre dans nos dialogues, que de ſuivre une méthode qui auroit doublé le volume, ſans doubler les vérités.





L'HOMME DU MONDE ÉCLAIRÉ.



PREMIER ENTRETIEN

SUR LES PHILOSOPHES.

LE COMTE ET LE CHEVALIER.

LE COMTE.

AH ! qu'il me tardoit, mon cher Chevalier, de dépoſer mes peines dans le ſein de l'amitié ! J'ai cru trouver des hommes dans mes ſemblables ; mais, hélas ! une fatale expérience m'apprend qu'il en eſt bien peu qui ſoient dignes de ce nom.

Le Ch. Comment, Monſieur, vous n'avez pas trouvé des hommes parmi les philoſophes du jour ? Ils ſe diſent tous amis de la ſageſſe & de la vérité.

Le C. Je n'en ai connu aucun qui réunît ce double caractere. S'ils donnent des exemples de vertu, ils ſe ſont bien cachés de moi. Quant aux vérités qu'ils enſeignent, nous ſavons de quel genre elles ſont : loin de ſervir d'appui à la morale, elles l'ébranlent & la renverſent de fond en comble.

Le Ch. L'erreur eſt le partage de tous les mortels. Les plus éclairés même ſont ſujets à ſe tromper.

Le C. Oui, ſans doute ; & c'eſt préciſément lorſqu'on eſt convaincu de cette vérité, qu'on n'eſt pas pardonnable de vouloir tromper les autres. Je paſſe à un empirique de faire l'épreuve de ſes drogues ſur lui-même ; mais il devient répréhenſible & coupable en cherchant par-tout des victimes de ſa charlatanerie. Si les philoſophes s'étoient bornés à errer ſeuls, on les plaindroit ; mais ils ont voulu entraîner toute la terre dans leurs erreurs.

On ne peut les regarder que comme des insensés, s'ils croient ce qu'ils prêchent ; ou comme des hommes abominables, s'ils veulent accréditer des systêmes funestes, dont ils ne sont pas persuadés eux-mêmes.

Le Ch. Quel est donc, selon vous, le véritable philosophe ?

Le C. Le chrétien fidele à ses devoirs, le citoyen attaché à sa patrie ; celui, en un mot, qui enseigne des vérités utiles à l'état & à la religion ; qui prêche une morale pure, &, sur-tout, commence par la pratiquer.

Le Ch. Il faut donc, avec vous, dompter ses passions, pour être philosophe? Mais, n'est-ce pas assez que nos sages reglent l'ordre du monde, sans vouloir les charger du pénible soin de régler leurs desirs ?

Le C. Non, on ne peut apprendre aux hommes à être vertueux, si on ne l'est soi-même. On peut laisser graviter toutes les spheres célestes les unes sur les autres, mais il ne faut jamais négliger son cœur. Le monde physique nous intéresse très-

peu ; le monde moral doit nous toucher vivement. On ne peut le perfectionner qu'en nous perfectionnant nous-mêmes.

LE CH. Mais la philoſophie a produit des gens de *bien. Socrate* & *Platon*, chez les Grecs, ont inſpiré l'amour des actions honnêtes & généreuſes. Les Romains ont leur *Cicéron*, qui, ſeul, vaut peut-être tous les philoſophes de la Grece. Après lui, viennent des hommes encore plus reſpectables, mais qu'on déſeſpere preſque d'imiter ; c'eſt *Épictete* dans l'eſclavage ; ce ſont les *Antonin* & les *Julien* ſur le trône. Quel eſt le citoyen, parmi nous, qui ſe priveroit, comme *Julien*, *Antonin* & *Marc-Aurele*, de toutes les délicateſſes de notre vie molle & efféminée ? Qui dormiroit comme eux ſur la dure ?

LE C. Je veux que tous ces hommes aient été auſſi vertueux que vous le dites. Je ne vous répéterai point tout ce qu'on a dit & ce qu'on pourroit dire ſur la vanité hypocrite de Socrate, ſur ſa paſſion de régner ſur les eſprits, ſur les débauches ſecretes de *Platon*, ſur l'orgueil

indomptable de *Cicéron*, ſur l'apoſtaſie & les caprices biſarres de *Julien.* Je veux que les *Antonin*, les *Épictete* aient été ſans défauts. Plus nous leur donnerons de vertus, plus nous éloignerons d'eux les philoſophes du jour. Lequel d'entr'eux a des principes invariables, une conduite ſuivie, des ſentiments fermes ? Qui voudroit s'impoſer la frugalité, je ne dis pas des ſolitaires de la Thébaïde, mais même celle de *Diogene* & des princes que vous citez ? Il y a parmi eux beaucoup d'*Épicure*, mais très-peu de *Socrate.* Ils n'ont guere que les travers de ce philoſophe.

Le Ch. Je vois bien qu'il faut que je vous abandonne les ſophiſtes d'aujourd'hui ; mais n'avons-nous pas eu, dans le ſiecle paſſé, des vrais philoſophes ? *Bayle* ne fut-il pas à la fois la gloire de la raiſon & l'honneur de la nature humaine, ſobre, chaſte, tempérant, inſenſible à la critique, ſupérieur aux injures & à la perſécution ?

Le C. Je ſuis charmé que vous me citiez cet exemple. Je ſuis bien éloigné de penſer comme vous ſur *Bayle.* Il fut,

dites - vous, ſobre, tempérant, chaſte, mais convenez que s'il poſſédoit toutes ces vertus, il eut bien de la mal - adreſſe. Au ton qu'il prend dans ſon *Dictionnaire critique*, qui les lui auroit jamais ſoupçonnées ? L'*Aretin* a-t-il enfanté rien de plus monſtrueux que ſon *Hiſtoire du Congrès.* Cent autres articles, où il ramaſſe avec une complaiſance voluptueuſe les ordures les plus ſales & les obſcénités les plus groſſieres, dépoſent - ils en faveur de ſes mœurs ? Sa plume auroit-elle été ſi corrompue, ſi ſon cœur ne l'avoit été ? On peut bien, avec une conduite libre, écrire un livre pieux, mais il eſt impoſſible qu'avec de la vertu on écrive un livre infame.

Le Ch. Mais *Bayle* ne rechercha jamais les femmes.

Le C. Le bel effort ! il n'étoit pas propre à leur commerce : il avoit l'air & le ton d'un homme de cabinet, qui ne connoît ni les bienſéances de la ſociété, ni le reſpect qu'on doit aux femmes. Ce ſavant, triſte, peſant, ſans grace, ſans uſage du monde, parloit auſſi librement

devant elles, qu'un anatomiſte dans ſon école. Avec une pareille délicateſſe, pouvoit-il plaire à un ſexe qui, lors même qu'il eſt corrompu, ne veut pas le paroître, & qui exige qu'on couvre d'une gaze non ſeulement le plaiſir, mais les idées même qui peuvent le réveiller : d'ailleurs, il n'eſt pas certain que *Bayle* ait vécu ſans intrigue amoureuſe. Quelques écrivains ont prétendu qu'il avoit aimé paſſionnément la femme du miniſtre *Jurieu*, & qu'il ne paſſa en Hollande que pour la voir plus commodément. Il auroit voulu ſe fixer en France, mais l'amour l'emporta, dit-on, ſur la patrie. Que cela ſoit vrai ou faux, les livres de *Bayle* ſeront toujours un préjugé violent contre ſa chaſteté. Nous n'avons jamais vu de traité de la bonne chere compoſé par un ſolitaire de la Trappe, qui ne ſe nourrit que de racines & de légumes, ni des contes obſcenes publiés par un homme qui s'eſt conſervé pur & ſans tache.

Le Ch. Mais vous conviendrez du moins que s'il ne ménagea pas la vertu de ſes lecteurs, il traita ſes ennemis avec

beaucoup de modération. *Jurieu*, l'exécrable *Jurieu*, ſon calomniateur & ſon perſécuteur, lui ſuſcite, par jalouſie d'auteur, les plus infames tracaſſeries. Cet homme, auſſi fougueux que déraiſonnable, ſonne la charge contre lui, & le fait priver d'une chaire de philoſophie, ſa ſeule reſſource contre l'indigence. Le philoſophe, tranquille dans ſon cabinet, ſe laiſſe condamner ſans ſe plaindre, & perd ſa place ſans la regretter.

LE C. *Jurieu* étoit un enthouſiaſte, dont l'imagination prenoit feu à la moindre étincelle, je le ſais. Le fanatiſme autant que l'envie put le porter à opprimer *Bayle*, je l'avoue encore; mais que ce philoſophe ait été inſenſible aux traits de ſon ennemi, qu'il ne ſe ſoit pas attiré une partie de ſes malheurs, c'eſt ce que je n'avouerai jamais. *Bayle* étoit fort ſatyrique, & il ne réſiſtoit pas toujours à ſon penchant. Il avoit loué *Jurieu* autrefois; non ſeulement il rétracta ſes éloges, mais il ſe permit des cenſures très-vives. Son dictionnaire eſt non ſeulement la ſatyre de l'univers, il eſt encore celle d'une foule

de particuliers. Plusieurs articles sont remplis du fiel des querelles personnelles : sa guerre avec *Jurieu* revient souvent sur la scene. Plus il écrivoit avec esprit, plus il aigrissoit un ennemi dangereux. S'il avoit su se taire dès le commencement, s'il avoit ménagé sagement les esprits, les plaintes, les cris, les manœuvres de *Jurieu* n'auroient pas plus produit d'effet sur les gens sensés, que les présages, les miracles, les prophéties de ce commentateur de l'Apocalypse. Je ne connois aucun philosophe qui ait été persécuté précisément parce qu'il étoit philosophe : tous ont dû leurs infortunes à leur imprudence. Dans tous les siecles on a laissé penser les hommes comme ils ont voulu ; ce n'est que l'affiche insolente de leurs pensées qui a révolté. C ment nos sophistes peuvent-ils se plaindre d'être persécutés ? Le seroient-ils, si, uniquement occupés de leur propre bonheur, ils respectoient la tranquillité des autres ; s'ils souffroient la contradiction, & qu'ils ne contredissent jamais ; s'ils n'opposoient que l'egide du silence & de la patience aux traits de l'envie & de

la méchanceté ? Mais, loin d'attendre qu'on les offenſe, ils ſont les premiers à offenſer. Ils inſultent les foibles, & ils déclament contre les puiſſants : ils veulent jouer les petits ſouverains dans leurs galetas, qu'ils honorent du nom de cabinet ; ils écrivent ce qu'un monarque n'oſeroit écrire ; ils croient ſoulever le monde avec des brochures ; ils bravent impunément le public & les magiſtrats, & ils en ſont bravés à leur tour. On les traite comme des inſectes qui maſquent les plus beaux appartements de leurs toiles dégoutantes ; on les enveloppe dans leurs propres écrits ; on brûle l'ouvrage, & on punit l'auteur.

Le Ch. Ce que vous dites n'eſt que trop vrai ; les arts ſont deſcendus du ciel ; & ceux qui les cultivent ſont bien éloignés d'être des hommes céleſtes. Mais l'abus qu'on peut faire d'une ſcience ne prouve pas que cette ſcience ſoit mauvaiſe.

Le C. Vous avez raiſon, lorſque la choſe dont on abuſe n'a rien de mauvais en elle-même ; mais une philoſophie qui établiroit la matérialité de l'ame & l'eſ-

pérance de ſa deſtruction, ne nous apprenant ni à vivre ni à mourir, produiroit certainement les effets les plus dangereux, & ſeroit auſſi à craindre par elle-même que par ſes abus. C'eſt un magaſin à poudre confié à un jeune écervelé, qui aime les grandes exploſions & les feux d'artifice. Voyez ſi cette philoſophie, dont nous nous plaignons, a rendu quelqu'un meilleur. Ses ſectateurs n'ont pas même été ſages par vanité ; ils n'ont ſu connoître ni les intérêts de leur amour-propre, ni ceux de l'amour-propre des autres. Vous citerai-je le chef de la philoſophie moderne ? Sa vie a été un grand orage. Toujours occupé à ſe préparer des chaînes par de mauvais livres, il a couru de pays en pays, victime des inégalités, des contrariétés de ſon caractere, & des variations, des témérités de ſon eſprit. Sa conduite a été un ſpectacle honteux pour l'humanité autant que pour la philoſophie.

Le Ch. Ah ! M. le Comte, de quel homme me parlez-vous ? Je ne l'ai jamais compté parmi les philoſophes. Il eſt à l'é-

gard de *Socrate* ce que *Charles XII* étoit à l'égard de *Turene*, ou, pour m'exprimer encore mieux, ce que *Dom Quichote* eſt par rapport à un véritable héros. Ses amis, ou du moins ſes partiſans en conviennent. Il a voulu allier la poéſie avec la philoſophie, & il a corrompu l'une par l'autre ; mais nous avons des philoſophes bien plus dignes de ce nom.

Le C. Je conviens avec vous que quelques-uns de vos ſages n'ont pas donné dans les excès de leur chef. Il en eſt qui cultivent en paix leur raiſon, ſans flatter ni braver l'autorité, & ſans outrager la religion. Il en eſt qui paroiſſent bons maris, bons peres, bons maîtres, & qui ont des vertus dont le chriſtianiſme ſe feroit honneur ; mais peut-on compter ſur de pareilles vertus, lorſque la religion n'en eſt pas la baſe ? Un édifice porté ſur des fondements fragiles peut-il ſubſiſter long-temps ? La raiſon peut-elle nous dominer dans tous les inſtants de notre vie ; régler nos ſentiments comme nos idées, & mettre un parfait équilibre entr'elles ? Un tel miracle eſt ré-

ſervé à des ſecours ſupérieurs à ceux de la ſageſſe humaine. Si on ne les a pas, le premier coup de vent ſoufflé par l'intérêt, la jalouſie, l'ambition, la rivalité, renverſe l'édifice de la raiſon, & ne laiſſe que le regret de n'en avoir pas établi un plus ſolide. Nous l'avons vu cent fois. Les philoſophes les plus unis, en apparence, ſe ſont brouillés pour un rien; &, ſe livrant à des emportements ſcandaleux, ils ont décrié reſpectivement leur eſprit, leur ame & leurs mœurs. Ils ſe ſont déchirés avec un acharnement cruel, & pourſuivis avec fureur. Le vrai philoſophe eſt indulgent pour toutes les fautes, & inaltérable au milieu des offenſes les plus ſanglantes, des critiques les plus ameres, des bruits les plus humiliants. Mais ce vrai philoſophe eſt encore à trouver dans notre ſiecle.

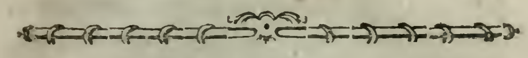
Le Ch. Oh! Monſieur, ſi vous exigez tant de choſes, il ſera ſans doute difficile de vous contenter; mais ne faut-il pas paſſer quelque choſe à l'amour-propre bleſſé?

Le C. Hélas! c'eſt précisément cet amour-propre qu'il faudroit détruire;

c'eſt lui qui a perdu tous nos philoſophes modernes; c'eſt la ſource de tous leurs travers & de tous leurs ridicules. Chacun d'eux prétend avoir un démon familier comme *Socrate*. Avides de gloire, ils affectent de la mépriſer pour y parvenir plus ſûrement. Delà leurs cabales & leurs intrigues, les louanges réciproques qu'ils ſe renvoient, le ton déciſif qu'ils prennent, le mépris outré des bienſéances, l'indépendance affectée de tous les devoirs de la ſociété. Ils ont tout ſacrifié pour acquérir de la gloire; ils en ont eue, mais eſt-ce celle qu'un honnête homme doit ambitionner?

Le Ch. Vous me preſſez, M. le Comte, & mes armes s'émouſſent: je ſens que ſi vous combattiez avec nos philoſophes, ils ne reſteroient pas muets; mais ils ont en moi un foible apologiſte.

Le C. Dites plutôt qu'ils ont une très-mauvaiſe cauſe. Vous l'avez fait valoir de votre mieux; mais on ſe bat vainement contre l'évidence, & on veut en vain affoiblir la lumiere du ſoleil, lorſqu'elle éclaire la nature.



II. ENTRETIEN

Sur l'Établissement de la Religion Chrétienne.

LE COMTE.

PERMETTEZ, mon cher Chevalier, que je vous ramene enfin à des matieres plus intéressantes que celles qu'on traite dans les conversations ordinaires. Je conviens qu'elles sont un peu sérieuses pour notre âge, où l'on ne soupire qu'après le plaisir. Mais qu'il est consolant de dire : ce n'est point aux glaces des années que je dois la sagesse !

LE CH. Le sérieux ne différe guere de l'ennui ; mais vous savez mêler l'agréable à l'utile, & je vous écoute toujours avec plaisir.

LE C. Avez-vous jamais réfléchi solidement sur l'établissement du christianisme ?

LE CH. Non. Mais j'ai lu quelques brochures sur cette matiere.

Le C. Oh ! laiſſons là vos brochures. Croyez-vous à ces ſophiſtes téméraires, qui veulent approfondir dans des livres grands, comme l'*Hiſtoire de Richard ſans peur*, des ſujets qui demandent des *in-folio ?*

Le Ch. Ces gens-là croiroient perdre leur temps à écrire des volumes entiers.

Le C. On le perdroit bien plus à les lire. Je ſais que vous avez eu derniérement une de ces miſérables brochures, où l'on s'attachoit à prouver que l'hiſtoire de la religion étoit renfermée dans ces trois mots : *l'enthouſiaſte, la fraude & l'argent.* Il n'y a peut-être jamais eu de menſonge plus impudent : car, ſuppoſons, pour un moment, que vous êtes né dans les terres auſtrales, où la connoiſſance du chriſtianiſme n'a jamais pénétré. Vous entendez parler de cette religion par un étranger qui aborde chez vous ; vous lui demandez l'hiſtoire de ſon fondateur, & il vous dit : cette hiſtoire eſt la plus ſinguliere qu'on ait jamais faite ; car c'eſt un homme qui naquit,

il y a plus de dix-ſept cents ans, dans l'obſcurité; qui a produit la plus étonnante révolution dont on ait entendu parler, & par des moyens qui auroient dû faire naître des événements tout contraires, ſi un pouvoir divin n'avoit dirigé ce grand changement. Ce fondateur, d'une eſpece unique, demeura attaché, pendant trente ans, dans la boutique de ſon pere putatif. Il en ſort, dans le deſſein de changer la face de l'univers; & qui choiſit-il pour opérer cette métamorphoſe? des princes, des hommes nobles, puiſſants, riches, éloquents? Non; de pauvres pêcheurs, des gens ſimples, ſans naiſſance, ſans crédit, ſans richeſſes, le rebut du monde. Il les laiſſe dans un état abject, & ne leur donne d'autre pouvoir ſur la terre que celui de guérir les malades, de reſſuſciter les morts, de chaſſer les démons, &c. &c. &c.

Les moyens qu'il leur donne pour appeller les hommes à lui ſont encore plus ſinguliers. Il ne leur dit pas: *Prêchez la volupté, exhortez aux plaiſirs, flattez les paſſions, invitez tous les hommes à ſe*

livrer à leurs penchants : il leur donne, au contraire, la morale la plus auſtere & la plus effrayante à répandre : il veut qu'ils ordonnent d'aimer les ennemis, de leur pardonner, de leur faire du bien : il leur déclare que quiconque regarde une femme avec des yeux de concupiſcence, a déjà commis l'adultere dans ſon cœur ; que ceux qui ne feront pas pénitence périront : il leur ordonne de citer les hommes au jour du Jugement, pour rendre compte non ſeulement de leurs actions, mais encore de toutes les paroles oiſeuſes qu'ils auroient dites. Il n'y a pas là certainement de quoi flatter la ſenſualité, de quoi favoriſer le libertinage.

Quelles preuves leur donne Jesus de ſon pouvoir divin ? Il fait des miracles à la vérité ; il donne la vue aux aveugles, l'ouïe aux ſourds, la parole aux muets. Il paroît, dans ſa baſſeſſe extérieure, le Dieu de la nature ; mais ce Dieu, victime de la haine des prêtres juifs, eſt bafoué, déchiré de coups, traîné ignominieuſement dans les rues de Jéruſalem, enfin, crucifié entre deux voleurs ; & il expire

ſur la croix par le plus infame des ſupplices, abandonné des Apôtres qu'il avoit choiſis, & livré à ſes perſécuteurs par l'un deux.

Il meurt; & ces pauvres pêcheurs, qui s'étoient cachés pendant qu'on lui ôtoit la vie, ſe montrent quelques jours après ſa mort. Ils diſent à qui veut les entendre, que leur maître eſt reſſuſcité; qu'ils l'ont vu. Ils reprochent publiquement ſa mort à ceux qui s'étoient ſouillés de ce déicide. On les hue, on ſe moque d'eux. Ils continuent. On les chaſſe, on les charge de chaînes, on les met dans les priſons; ils ſe réjouiſſent de ſouffrir quelque choſe pour leur légiſlateur. On lapide un de leurs diſciples; &, en mourant, il prie pour ſes bourreaux.

Enfin, ces bonnes gens ayant partagé le monde entr'eux, y répandent leur effrayante doctrine. On les maltraite encore plus ailleurs qu'on n'avoit fait en Judée. Ils périſſent tous dans les ſupplices, excepté un homme ſimple, nommé *Jean*, qui en fut quitte pour l'exil; & la religion chrétienne naît de leurs cendres.

Les Romains & les Grecs, ces peuples si éclairés, si spirituels, si peu crédules, se laissent séduire par ces pêcheurs juifs & par leurs disciples, qui avoient été jusqu'alors non seulement l'objet de leur mépris, mais celui de la haine la plus vive.

Après avoir répandu des torrents de sang pour y noyer la croix de *Jesus*, tout l'univers se prosterne aux pieds de cette croix, & devient chrétien. En écoutant une pareille histoire, il faudra nécessairement que les sauvages des terres australes y trouvent quelque chose de surnaturel & d'incompréhensible.

Le Ch. J'avoue que j'en suis frappé comme lui; mais vous me cachez les artifices secrets par lesquels on a élevé l'édifice. Vous me montrez des dupes, & vous gardez le silence sur les tours qu'ont employés les frippons.

Le C. Quels sont ces artifices? Je ne les connois pas.

Le Ch. Les suppositions d'une quantité de livres, pour autoriser leur créance. Les premiers chrétiens ont produit de

faux évangiles : ils ont forgé des vers grecs, qui pechent par la quantité ; ils ont imputé aux anciennes Sibylles des vers acrostiches, remplis de solécismes ; ils ont supposé des évangiles ; ils ont cité des passages de nos quatre évangiles, qui ne sont point dans ces évangiles ; ils ont imaginé des lettres de S. Paul à Séneque, & de Séneque à S. Paul ; ils ont supposé même des lettres de Jesus-Christ ; ils ont interpolé des passages dans l'historien Joseph, pour faire accroire que ce Joseph non seulement fit mention de Jesus, mais même le regarda comme le Messie.

Le C. De pareils artifices seroient condamnables, si les Apôtres s'en étoient servis : mais rien ne nous autorise à le croire ; tout, au contraire, dépose en faveur de leur bonne foi, de leur simplicité. Ils cherchent si peu à se faire valoir, qu'ils ne cachent pas même les fautes dont quelques-uns d'entr'eux s'étoient rendus coupables. Les évangiles ne jettent point un voile sur le reniement de Saint Pierre & sur l'incrédulité de S. Thomas,

Les impostures qu'on leur attribue n'ont aucun fondement. Le témoignage exprès de l'antiquité sert à les disculper. Eusebe nous assure que les faux évangiles, donnés sous les noms de *Pierre*, de *Thomas*, de *Mathias* & des autres apôtres de Jesus-Christ, sont des productions des hérétiques, dont jamais les anciens n'ont fait mention, & que jamais les catholiques n'ont admises. *Hégésippe*, qui vivoit immédiatement après les disciples des apôtres, attribue de même ces fausses productions aux hérétiques de son temps.

Quand nous ne saurions pas par qui ces faux livres ont été supposés, ni en quel temps précisément ils l'ont été, les fourberies bien avérées, dont nous savons que la plupart des hérétiques se sont rendus coupables en ce genre, ne devoient-elles pas justifier les premiers chrétiens? Et si quelque faux zélé avoit fabriqué des ouvrages de ténebres, les propagateurs du christianisme, qui n'ont jamais employé ces écrits frauduleux à appuyer une religion fondée sur des meilleures preuves, devroient-ils répondre

de la ſottiſe de ces imbéciles? Vous avez un héritage par un bon teſtament, un fourbe y ſupplée un faux titre pour vous l'enlever, doit-on vous accuſer, vous qui êtes le légitime héritier, d'avoir connivé à la fripponnerie de celui qui veut vous dépouiller? Ainſi, les hérétiques, dont la manie a toujours été de ne reconnoître d'autre autorité que celle de l'écriture, ont toujours eu beſoin de fauſſes écritures pour appuyer leur croyance. Mais l'Église, qui avoit le véritable teſtament du pere de famille, n'a jamais été réduite à ſuppoſer de faux titres pour répandre ou pour autoriſer ſa doctrine; & les crimes de faux dont on accuſe les fondateurs de l'Église, n'ont été qu'un lâche ſubterfuge des perturbateurs de cette même Égliſe.

Le Ch. Le chriſtianiſme n'a donc pas été établi par la fraude des apôtres qui le prêchoient; mais ne peut-il pas l'avoir été par l'imbécillité de ceux qui les écoutoient? L'idolâtrie, cette religion infame, n'avoit-elle pas des ſectateurs par toute la terre habitable? Les peuples abrutis

ne se prosternoient-ils pas aux pieds des plus vils objets? n'adoptoient-ils pas les suppositions les plus ridicules? Les premiers chrétiens n'ont-ils pas pu être abusés comme les païens l'avoient été?

Le C. Voilà, mon cher Chevalier, une comparaison qui ne fait pas honneur à votre logique. De ce qu'une religion, qui ne prêche qu'aux sens, s'est répandue par-tout, vous concluez qu'une religion qui interdit tous les plaisirs des sens, qui réprime toutes les passions, qui ne promet que des biens invisibles, a pu s'établir avec la même facilité. Si vous voulez sentir la fausseté de votre parallele, comparez la religion chrétienne à la mythologie païenne. Là, un Jupiter adultere approuve l'adultere; ici, le vrai Dieu condamne non seulement l'impureté, mais même la plus légere pensée d'impureté. L'un a pour femme *Junon*, sa sœur; l'autre a pour mere une vierge. Tous ces dieux & ces déesses sont des débauchés & des corrupteurs. Tous les héros que le christianisme propose à honorer se distinguent par la pureté de leurs

leurs mœurs : *Susanne* résiste à d'infames vieillards ; *Joseph* se refuse aux poursuites d'une femme impudique ; *Jean-Baptiste* souffre le martyre pour la pureté. Quelle indécence de mettre une religion si sublime & si sévere à côté d'une religion qui pervertissoit le cœur & l'esprit, telle que le paganisme! Il ne falloit presque rien pratiquer, rien croire : point de mysteres, point de préceptes difficiles ; des dieux semblables à l'homme, conformes à ses inclinations, multipliés selon ses besoins ; un culte somptueux, des temples, des sacrifices pompeux, des fêtes, des jeux, des festins, des spectacles. La proposition d'établir un tel culte peut-elle étonner des hommes corrompus ? Pour l'observer, il ne falloit que s'abandonner à tous les penchants de l'humanité ; au lieu qu'il falloit, pour ainsi dire, cesser d'être homme, pour être chrétien.

Quant à l'imbécillité que vous reprochez, d'après de prétendus gens d'esprit, aux premiers chrétiens, elle est bien imaginaire. Il est vrai que les apôtres étoient des gens simples ; mais les dons

que l'Esprit-Saint versa sur eux en firent des génies sublimes. Et s'ils n'avoient été éclairés par un flambeau céleste, auroient-ils pu faire plier sous le joug de la foi tant d'hommes distingués par leurs places ou par leurs talents, soit parmi les juifs, soit parmi les gentils ? Chez les premiers, un grand nombre de prêtres & plusieurs des principaux israélites reconnurent la vérité du christianisme sous l'épiscopat de S. Jacques le mineur. Le centurion *Corneille*, de Césarée, baptisé par Saint *Pierre*, avec ses amis, n'étoit point un homme méprisable. Le proconsul de Cypre, *Sergius Saulus*, qui fut un des premiers prosélytes de S. *Paul*; les principaux juifs de Bérée & d'autres personnages illustres convertis par ce même apôtre; Apollo, si versé dans l'Écriture; *Denis*, un des juges de l'Aréopage; Crispus, chef de la synagogue de Corinthe, étoient-ils des gens sans lumieres & sans naissance? A Éphese, non seulement les ignorants, mais ceux même qui faisoient profession de science, se rangerent sous les drapeaux de la foi, & brûlerent de mauvais livres

pour la valeur de cinquante mille deniers, ſomme extraordinaire qui prouve que ce n'étoient point des gens de la lie du peuple. Les ennemis de S. *Paul* convenoient qu'il avoit fait des progrès ſurprenants dans toute l'Aſie, où il avoit des amis du premier rang. A Rome, il eut des proſélytes juſques dans les palais des Céſars. *Flavius Clemens*, couſin-germain de *Domitien*; Domitilla, ſa femme, ſœur du même empereur; le conſul *Accilius Glabrion*, & d'autres perſonnes d'une qualité diſtinguée, embraſſerent le chriſtianiſme. Voilà pour le premier âge de l'Égliſe. Si nous deſcendons enſuite au ſecond ſiecle & au ſuivant, vous trouverez les *Ignace*, les *Policarpe*, les *Juſtin*, les *Tatien* & les *Athénagore*; les *Ariſtide*, les *Irénée*, les *Origene*, les *Cyprien*, génies admirables, les uns philoſophes, les autres théologiens, & tous illuſtres par leur vertu autant que par leurs talents. Et ce qu'il faut remarquer avec ſoin, c'eſt que ces grands hommes n'étoient pas chrétiens par intérêt; ce n'étoit point de ces lâches auteurs qui penſent

d'une façon, & qui écrivent de l'autre. Il y avoit tout à craindre alors dans le christianisme, & rien à espérer. Aussi la plupart scellerent-ils de leur sang la morale qu'ils pratiquoient & les dogmes qu'ils enseignoient. Les philosophes, qui sont vos oracles, en feroient-ils autant? ces pusillanimes prédicateurs d'une doctrine infame, toujours prêts à la rétracter ou à la désavouer, si un magistrat leur donne le plus petit désagrément & les menace de la moindre peine. Leur misérable secte a-t-elle produit quelque martyr qui ait donné sa vie pour accréditer ses opinions, ou pour en prouver la vérité? Non, ce privilege est réservé à la véritable religion.

Le Ch. C'est ce que les incrédules ne peuvent vous accorder. L'erreur comme la vérité a eu ses martyrs. Toutes les histoires en font foi; & c'est bien mal connoître le genre humain, que de croire qu'il n'y ait pas eu des hommes assez fous ou assez passionnés pour souffrir la mort plutôt que de renoncer à l'erreur ou à l'impiété.

Le C. La paſſion pour une ſecte, l'entêtement pour une opinion, un faux point d'honneur peuvent porter certains hommes opiniâtres à compter pour rien la vie, je l'avoue; mais le nombre de ces hommes eſt bien rare. Quelques recherches qu'aient faites les ennemis de la religion, pour ternir ou pour diminuer la gloire des martyrs de J. C. ils n'ont pu ramaſſer que quelques exemples de folie ou de fanatiſme, qui ne peuvent entrer en parallele avec la force des athletes du chriſtianiſme. Pour quelques énergumenes qui auront prodigué leur vie en faveur de l'athéiſme, du ſocinianiſme & de quelques autres ſectes, la religion chrétienne peut compter des millions de héros chrétiens de tout âge, de tout ſexe, de toute condition, qui ont répandu juſqu'à la derniere goutte de leur ſang, pour conſtater la vérité de l'Évangile. En vain l'oracle des philoſophes français s'eſt efforcé, d'après les rêveries d'un érudit anglois, de diminuer le nombre de ces généreux ſoldats de J. C. Il n'a pas plus réuſſi à diminuer le nombre de nos martyrs que

celui de nos miracles. Les vrais ſavants conſulteront les monuments antiques que conſerve l'Égliſe, & où nous trouvons près de onze millions de martyrs qui ont rendu témoignage à la foi, plutôt qu'un hiſtorien romaneſque, qui groſſit tout ce qui eſt contre nous, & exténue tout ce qui eſt à notre avantage. Quoi qu'en diſe ce critique téméraire, toutes les ſectes enſemble, quelque ſoin qu'elles aient eu de groſſir leurs prétendus martyrologes, ne peuvent ſe glorifier de la millieme partie de cette multitude de martyrs dont on lit les actes authentiques dans les faſtes de l'Égliſe.

Ce n'eſt que dans le ſein de cette Égliſe qu'on a vu les grands & les petits, les ſages & les ſimples, les nobles & les roturiers, les maîtres & les eſclaves, les vieillards & les enfants, les hommes & les femmes courir avec joie à la mort, voir avec tranquillité l'appareil des plus horribles tortures, les affronter avec courage. Ce n'eſt que cette Égliſe qui s'eſt multipliée par la mort de ſes membres. Plus les tyrans s'acharnoient à la dé-

truire par l'exil, par le fer, par le feu, & plus les adorateurs des dieux de pierre & de métal s'empressoient de remplacer ceux que le glaive lui enlevoit. A-t-on vu ailleurs des légions entieres de généreux guerriers se laisser tranquillement égorger, plutôt que de renoncer à leur religion? A-t-on vu ailleurs les bourreaux tout couverts du sang des innocentes victimes qu'ils égorgeoient, de loups féroces devenir agneaux timides, & mêler leur sang à celui qu'ils venoient de verser? Un courage si grand, si constant & si universel ne seroit-il qu'humain? Il seroit ridicule de le penser, & absurde de le dire, surtout quand on voit des enfants tendres, des vierges délicates expirer avec joie sur les chevalets & sur les bûchers. Non, il n'y a que l'Être des êtres qui ait pu élever ainsi la pusillanimité d'un sexe foible au-dessus de sa foiblesse. Il n'y a que cette force intérieure, connue sous le nom de grace, qui, agissant secrétement sur les cœurs, ait pu revêtir les martyrs de cette constance à l'épreuve des plus cruels supplices. Les *Laurent*

ſur les grils ardents, les *Euſtache* dans les taureaux d'airain tout rouges de feu, les *Jean* dans des chaudieres d'huile bouillante, ſont des prédicateurs du chriſtianiſme trop éloquents, pour qu'on puiſſe douter de la vertu cachée qui les animoit, & de la vérité irréſiſtible qui les faiſoit parler. Les incrédules ont beau me dire : *les miracles ſont impoſſibles, il n'y en a jamais eu* ; il ſuffit que je jette les yeux ſur les actes des martyrs, pour croire aux miracles. On ne ſe fait pas égorger pour ce qu'on ne croit pas fermement ; on ne croit fermement que ce qu'on a vu : donc les Apôtres avoient été témoins des prodiges opérés par Jeſus ; donc les diſciples avoient vu les miracles des apôtres ; donc les martyrs avoient été préſents aux merveilles produites par les diſciples & leurs ſucceſſeurs. Cet argument eſt ſimple, & n'en eſt que meilleur.

Le Ch. Il eſt certain que le ſpectacle d'une foule de martyrs, qui ſur les roues & les échafauds verſent leur ſang pour atteſter des faits miraculeux, eſt bien frappant ; mais certains faits qui paroiſſent

merveilleux ne le ſont point. Ce n'eſt pas que je nie la poſſibilité des miracles ; ce ſeroit dire que Dieu eſt aſſujetti aux loix générales qu'il a établies, & qu'il eſt comme les idoles des païens, qui avoient des mains pour ne pas agir. Mais des impoſteurs ont très-ſouvent attribué à des effets divins ce qui étoit le fruit d'une adreſſe humaine, quoique cette adreſſe parût d'ailleurs ſupérieure à ce que le vulgaire connoît ſur les forces de la nature.

Le C. Je ne vous nie point qu'un homme adroit n'ait pu tromper quelques imbécilles ; mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit ici. Les prodiges opérés par J. C. & les apôtres n'étoient point de nature à être confondus avec les preſtiges d'un charlatan. *Lazare* ſorti du tombeau après une mort de quatre jours, l'aveugle né qui recouvre la vue, le boiteux qui marche droit en préſence de tout Jéruſalem, qui l'avoit vu boiteux juſqu'alors, ſont des miracles ſi grands, ſi évidents, que pour les nier il auroit fallu démentir les yeux d'un million d'hommes. Ces

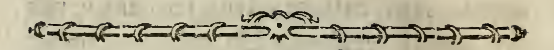
effets ſurprenants n'étoient pas produits ſur des treteaux, en préſence de quelques perſonnes ſimples & trop crédules, c'étoit dans une grande ville, au milieu d'un peuple intéreſſé à les nier. La réalité de ces effets prodigieux preſſoit tellement les anciens ennemis du chriſtianiſme, que les juifs, les païens *Porphire*, *Celſe*, *Julien* n'ont oſé nier la vérité de ces merveilles, ou du moins de la plupart. Leur aveu eſt formel; & quand ils ne l'auroient pas fait, pouvoient-ils réſiſter au miracle toujours ſubſiſtant de l'univers devenu chrétien, de J. C. adoré comme un Dieu? Ce prodige, qui s'opéroit journellement ſous leurs yeux, conſtatoit tous les autres. Si la toute-puiſſance de l'Être Suprême ne s'étoit ſignalée, dès la naiſſance du chriſtianiſme, par des merveilles évidentes & inconteſtables, le monde eût-il cru des myſteres qui, au premier coup-d'œil, paroiſſoient ſi incroyables? Se ſeroit-il ſoumis à des pratiques ſi rudes, ſi pénibles? Auroit-il mis ſon cœur & ſon eſprit à la gêne, parce que quelques pêcheurs du lac de Génézareth, gens ſimples, ſans

appui, ſans culture, leur feroient venus impoſer des chaînes? Un tel changement eſt-il dans la nature de l'homme? Le conçoit-on, ſi l'on n'a recours au ſurnaturel? & peut-on nier ce ſurnaturel, lorſque ſon évidence frappe à toutes les portes de notre entendement?

Le Ch. J'avoue que ſi les incrédules ne ſont pas perſuadés, ils doivent être confondus. Il y a dans tout ce que vous m'avez dit de quoi méditer beaucoup.

Le C. Je vous livre donc à vous-même; développez le germe des réflexions que je vous ai fournies, & votre eſprit, en les entendant, vous en dira plus que je n'ai pu vous dire.





III. ENTRETIEN.

Sur la Religion Protestante.

Avant-propos.

Le Chevalier de *** avoit un parent qui réunissoit à une probité exacte des mœurs pures ; mais sa foi étoit chancelante. Ses ancêtres étoient calvinistes : il l'avoit été lui-même ; &, quoiqu'il eût abjuré ses erreurs, il y tenoit malheureusement encore. Le Comte de *** le connoissoit ; &, en estimant son caractere, il gémissoit sur son incertitude. Il le regardoit comme un de ces roseaux flottants, qui plient au vent qui les agite. Un jour la conversation roula sur les différentes religions, & c'est ainsi que le Marquis de P** (c'étoit le nom de ce protestant converti) s'en expliqua avec la liberté d'un ancien hérétique.

LE MARQUIS ET LE COMTE.

LE MARQUIS.

Il eſt bien malheureux que les hommes ſoient toujours incertains ſur ce qu'ils doivent croire, & ne pas croire; ſur ce qui eſt point fondamental, ou ce qui ne l'eſt pas. Chaque religion flotte dans une mer d'incertitudes; tous les hommes cherchent à s'accrocher à une planche: mais, pareils à des enfants qui ne ſavent pas nager, ils reſtent ſur l'eau, & ne paroiſſent jamais au bord.

Le C. Il eſt étonnant, Monſieur le Marquis, qu'un homme, réuni à une Égliſe infaillible, ſoit encore indéterminé dans ſes opinions. Il eſt permis d'avoir une religion incertaine au milieu de la foule des ſectes qui diviſent le proteſtantiſme; mais l'Égliſe étant une & dans ſes membres & dans ſes principes, elle n'a point à ſe décider entre *Luther*, *Zuingle*, *Œcolampade*, *Calvin*, *Bucer*, *Melanchton*, *Parker*, *Fox*, & d'autres prétendus réformateurs. Un proteſtant eſt un homme égaré dans un vaſte labyrinthe,

Un catholique eſt un homme placé dans un jardin ſpacieux, dont il connoît toutes les routes & toutes les avenues. Pliant ſa tête ſous le joug de la foi, il croit en enfant ſoumis, & il ne craint jamais de s'égarer, parce qu'il eſt inſtruit par l'auteur de la vérité, & par les dépoſitaires de cette vérité ſainte.

Le M. Le proteſtant n'a-t-il pas auſſi ce dépôt ſacré, ſi l'on doit chercher la religion dans l'Évangile ? Ce livre eſt entre les mains du *calviniſte* comme du *catholique* ; il n'a qu'à l'ouvrir pour y voir ſa foi, & pour s'éclairer dans ſa doctrine.

Le C. Mais je vous ai entendu dire pluſieurs fois que des nuages couvroient ce livre ſacré ; qui les diſſipera ? qui éclaircira mes doutes dans la multitude d'explications différentes données au même paſſage ?

Le M. La raiſon.

Le C. Ah! le beau mot, *la raiſon !* & qu'il eſt judicieux de ſoumettre la lumiere vive & pure de la foi aux égarements d'une lueur ſombre & trompeuſe ! Ne ſentez-vous pas que c'eſt ou-

vrir la porte à toutes ſortes d'erreurs & d'impiétés? Dès qu'un paſſage choquera cette raiſon indocile, ne ſera-t-on pas en droit de l'interpréter d'une maniere qui la ſatisfaſſe? A quoi bon, vous dira l'incrédule, l'incarnation du Verbe? Quelle néceſſité que J. C. mourût? Eſt-ce que Dieu ne pouvoit pas pardonner le péché, ſans tout cela? Que répondra votre raiſon à ces difficultés? L'admettre pour le ſeul juge de l'Écriture, n'eſt-ce pas ſapper la religion par les fondements. Ce faux principe eſt le pere de cette foule de ſectes qui ſont ſorties du ſein du calviniſme, pour déſoler l'Égliſe, comme on vit ſortir autrefois des héros ſanguinaires des flancs d'un cheval de bois, dreſſé pour anéantir une ville célebre. Les héros modernes n'ont pas réuſſi contre Rome comme les Grecs contre Troie, mais ils ont réuſſi à ſe déchirer mutuellement & à ſe diviſer en mille branches, dont les unes deſſechent les autres. C'eſt la fable de la révolte des membres contre l'eſtomac.

Le M. La comparaiſon eſt un peu

injurieuse. Ceux qui ont lu la vie de *Luther* & de *Calvin* savent qu'ils étoient animés d'un vrai zele.

Le C. Ils savent aussi que ce zele étoit un enthousiasme échauffé par l'orgueil, le ressentiment & l'indépendance. La vanité commença l'édifice, l'humeur le continua, l'intérêt l'acheva. *Luther* étoit un emporté; son caractere, & le plaisir de se faire remarquer l'engagerent à fronder les opinions reçues. Il y a apparence qu'à son début il ne croyoit pas aller si loin. Le succès l'échauffa, & lui fit concevoir le projet si flatteur de se faire chef de parti. Cette ambition, la plus violente de toutes les passions, & la crainte de la cour de Rome, le porterent beaucoup au-delà de ce qu'il avoit voulu. L'idée de quitter un état qui, vraisemblablement, le gênoit, devint un second motif qui donna une force secrete à tous les autres. *Calvin*, guidé par son amour-propre indomptable, se repaissoit du plaisir de se voir à la tête d'une secte nombreuse & docile. Il le fut encore par son humeur sombre & dure, caractere

qui perce dans ſon dogme affreux de la prédeſtination, & dans la barbarie qu'il exerça contre tous ceux qui oſerent choquer ſes ſentiments. C'étoit un tyran atrabilaire. Le médecin *Michel Servet* lui écrit quelques lettres ſur le myſtere de la Trinité, il s'en ſert pour le faire brûler vif, ne penſant plus à ce qu'il avoit écrit lui-même contre les perſécuteurs des hérétiques. D'autres temps, d'autres ſentiments. Pourſuivi en France, il écrivit contre les intolérants; maître à Geneve, il ſoutint qu'il falloit condamner aux flammes ceux qui ne penſoient pas comme lui. Mais comment un homme qui avoit ſecoué le joug ſalutaire d'une autorité infaillible, comment ſavoit-il que ce qu'il appelloit l'Écriture-ſainte eſt en effet révélé, & que la révélation qu'elle contient n'a pas été altérée? Comment pouvoit-il diſtinguer les livres canoniques des apochryphes? N'eſt-ce pas à l'Égliſe à fixer notre croyance ſur tous ces points? N'eſt-ce pas à elle à déterminer quels articles il eſt néceſſaire de croire pour être ſauvé? Et, ſi ce n'eſt pas l'Égliſe que J. C. a

chargée de ce ſoin, pourra-t-on croire qu'il a choiſi, pour nous éclairer, les anabaptiſtes, qui ſe diviſerent en treize ou quatorze ſectes? les ſacramentaires, qui produiſirent neuf différentes branches? les confeſſioniſtes, partagés en vingt-quatre ſectes? les extravagants, qui avoient des ſentiments oppoſés à la confeſſion d'Auſbourg, & qui formerent ſix ſectes auſſi peu d'accord entr'elles que les autres? les calviniſtes, qui ſe diviſerent en gomariſtes & en arminiens, en ſupra-lapſaires & en infra-lapſaires, en puritains & en anglicans? Le ſeul tableau des variations de ces ſectes eſt la plus victorieuſe réponſe qu'on puiſſe faire à ceux qui veulent que la raiſon de tout homme ſage ou inſenſé ſoit le juge du ſens de l'Écriture.

LE M. Je n'avois pas apperçu, M. le Comte, toutes les conſéquences de mon principe. Mais comment une ſecte, dont les ſentiments en ont produit tant d'autres ridicules, a-t-elle pu s'établir & ſe conſerver? C'eſt une énigme dont je n'ai pas le mot.

Le C. Il eſt très-facile de vous le donner. Il ne faut pas croire, parce que *Luther* & *Calvin* ont réuſſi, qu'ils fuſſent des génies ſupérieurs; il faut en conclure qu'ils étoient des hommes accommodants. Il en eſt des ſectes comme des ambaſſadeurs : (ainſi que l'a dit un grand roi) ſouvent les eſprits médiocres y réuſſiſſent le mieux, pourvu que les conditions qu'ils offrent ſoient avantageuſes. L'aveu de ſes fautes à un pécheur comme nous étoit une chaîne inſupportable; les novateurs la rompoient en aboliſſant la confeſſion. L'abſtinence du vendredi & du ſamedi, les jeûnes du carême & des autres temps de l'année effrayoient la molleſſe des gens du monde. Pour les ſouſtraire à ce joug, on permit l'uſage des viandes. En ſe prêtant à la ſenſualité, on n'oublia pas de flatter auſſi l'orgueil. On propoſa un culte nu & dépouillé de ces cérémonies ſacrées, que les grands traitoient alors de petiteſſes fatigantes. Ce fut un appât pour les eſprits vains qui croyoient, par ce moyen, s'élever au-deſſus des ſens, & ſe diſtinguer du vulgaire. Si donc on veut ré-

duire les causes des progrès de la réforme à des principes simples, on verra qu'en Allemagne ce fut l'ouvrage de l'intérêt; en Angleterre, celui de l'amour, & en France, celui du libertinage, de la nouveauté, ou peut-être d'une chanson. Mais que cette nouveauté coûta cher! Le calvinisme, ainsi que les autres sectes, ne se soutint qu'à main armée. Il engagea ses prosélytes à se révolter contre les puissances légitimes auxquelles Dieu nous a assujetti. Il porta le fer & le feu jusques dans le sanctuaire : il fit répandre des fleuves de sang de part & d'autre, non pour la défense de J. C. mais pour satisfaire l'orgueilleuse présomption d'un mauvais théologien & la fausse politique de quelques princes inquiets.

Le M. Puisque vous parlez des guerres de sang, vous auriez dû parler aussi des guerres de plume que *Luther* & *Calvin* soutinrent. Il me semble qu'ils dûrent plus à celle-ci qu'aux autres.

Le C. Toutes les deux leur furent utiles. *Luther* & *Calvin*, sans être de grands hommes, avoient une imagination

forte, devant laquelle l'imagination foible du peuple plioit. Violents & accrédités, ils attaquerent sans ménagement la puissance pontificale, que des intérêts particuliers & des circonstances malheureuses avoient rendue odieuse. Leurs sales invectives plurent à des hommes grossiers. Les injures attroces sont l'esprit le plus fin des temps barbares ; & les sectaires ne les épargnerent pas. Les épithetes de *pourceau*, d'*âne*, de *chien*, de *cheval*, de *taureau*, d'*ivrogne*, d'*enragé*, sont, de notre temps, les injures réservées à un matelot ivre : c'étoient les fleurs de rhétorique de *Luther* & de *Calvin* ; & tous leurs partisans y trouvoient le sel de la bonne plaisanterie.

Le M. C'est ce qui n'est guere vraisemblable.

Le C. C'est pourtant ce qui est vrai. Cette artillerie légere n'auroit pas fait beaucoup d'effet, si elle n'avoit été soutenue par une foule de moines, de prêtres apostats. *Luther* & *Calvin* sentirent très-bien que, pour séduire le peuple, il falloit gagner ceux qui pouvoient avoir

quelque pouvoir ſur lui. Le célibat devenoit inſupportable dans un ſiecle de dépravation. Ils repréſenterent donc les vœux religieux comme contraires à la nature & à l'Évangile : ils ouvrirent les portes des cloîtres, & il en ſortit une foule de trompettes, qui les prônerent tandis qu'ils combattoient. Les calviniſtes & les luthériens ont beau dire ; les plaiſirs & la volupté furent leurs premiers apôtres.

Le M. Mais *Luther* & *Calvin* étoient d'un caractere auſtere.

Le C. Plaiſante auſtérité ! qui, dans l'un & dans l'autre, finit comme dans une comédie, par le mariage ! Je crois bien que, quand l'impétueuſe ardeur de leur tempérament fut ſatisfaite, ils afficherent alors la ſévérité des mœurs ; ils défendirent la danſe & la muſique, & ils ne ſe priverent pas de grand'choſe. Qu'auroient fait des théologiens pédanteſques & avancés en âge dans un bal ? & quel effet auroient produit des voix auſſi aigres que les leurs dans un concert ?

Le M. Vous développez très-bien les

caufes des progrès des proteftants ; mais n'y en auroit-il pas d'autres dans les antiques ufages qu'ils renouvellerent ? Ne fe rapprocherent-ils pas davantage de la fource, que la religion romaine ?

Le C. Non, cette prétendue antiquité eft une chimere, dont les proteftants fe flattent vainement. Qu'ils remontent au-delà du feizieme fiecle, ils trouveront que leurs aïeux étoient enfants de l'Églife catholique. Leur religion a été inconnue jufqu'alors à l'univers. Il n'eft pas poffible de défigner un feul endroit du monde, avant ce temps-là, où leur religion fût établie, & où l'on vît ni exercice public, ni profeffion de foi femblable à la leur. C'eft une fille ingrate & dénaturée qui, après avoir déchiré le fein de fa mere, s'eft féparée d'elle, & a excufé fa révolte, en prétendant qu'elle avoit altéré les titres de la famille.

Le M. N'y auroit-il pas un peu d'humeur dans votre zele contre les proteftants ?

Le C. Non, c'eft le feul zele de l'humanité qui m'anime. Je ne fuis pas feu-

lement indigné contre l'erreur, je le ſuis contre la barbarie qui l'a répandue. Il eſt affreux de penſer que, parce qu'il s'eſt trouvé des ſectaires entêtés & opiniâtres, auſſi oppoſés entr'eux qu'ils l'étoient aux dogmes de l'Égliſe, l'Europe ait été couverte de cadavres. Je répands des larmes de ſang, lorſque je me rappelle que l'Allemagne & la France ont été un théâtre de carnage & de déſolation, & qu'une foule de citoyens ont été aſſaſſinés, les uns ſous le glaive, les autres dans les flammes, parce que *Luther* vouloit épouſer une religieuſe; & *Calvin*, la veuve d'un anabaptiſte.



IV.



IV. ENTRETIEN,

De l'Écriture-Sainte considérée comme seule regle de Foi.

LE MARQUIS.

SI les protestants ont eu tort de se séparer de l'Église, il faut avouer qu'ils ont eu très-grande raison de s'en tenir aux oracles divins de l'écriture-sainte.

LE C. Oui, je l'avouerois, si cette manie de tirer tout de l'écriture seule, sans consulter ni l'Église ni la tradition, n'avoit eu des suites terribles. Il faut regarder la bible comme une loi que Dieu a donnée aux hommes. Ou cette loi est obscure, ou elle est claire. Si elle est obscure, comme les protestants n'en peuvent disconvenir, il faut qu'elle ait des interprêtes; & où les prendra-t-on? chez l'artisan, chez le paysan, chez les femmes? Mais comment perceroient-ils les nuages respectables qui forment l'obscurité des livres divins? Les ministres

de la religion les plus éclairés ſont à peine capables de tirer le voile qui couvre les livres ſaints. Il falloit donc une autorité infaillible ; il falloit que l'Égliſe, à qui J. C. avoit confié le dépôt ſacré, nous dît ce qu'il renfermoit.

Le M. Ce guide que vous donnez aux fideles, pour entendre les livres ſaints, eſt-il toujours à portée d'être conſulté ? Il me ſemble que les calviniſtes prirent une voie plus courte, en diſant que le même Dieu qui nous avoit donné les écritures nous donnoit à tous une inſpiration particuliere pour les entendre. Qu'ai-je beſoin de recourir à des ſecours étrangers, ſi une lumiere intérieure, qui m'éclaire ſans ceſſe, diſſipe les ténebres qui m'arrêteroient ſur ma route? D'ailleurs, les vérités de la religion ſont préſentées, dans l'écriture, d'une maniere ſi nette & ſi préciſe, qu'elles ſe font appercevoir à l'aveugle même.

Le C. Quand il ſeroit vrai qu'un livre écrit dans une langue étrangere, que ſon ancienneté & ſon génie particulier rendent obſcure, ſeroit auſſi clair que vous le

dites ; quand il renfermeroit des préceptes aussi évidents que le jour, il faudroit que tous les hommes avouassent qu'ils sont tels, & qu'ils n'ont qu'un seul & même sens sur lequel on ne peut se tromper. Or, l'autorité une fois détruite, personne n'a plus ni le droit, ni le moyen de contraindre les hommes à cet aveu. Les sophismes & les détours tireront toujours d'affaire celui à qui on n'opposera que la force du raisonnement. Mais il n'est pas vrai que les écritures se présentent avec tant de clarté aux foibles yeux de l'entendement, qu'il puisse se passer du flambeau de la révélation & du sceau de l'autorité. L'expérience nous apprend combien il est difficile à la raison humaine d'asseoir un jugement solide sur les choses qui sont de son ressort immédiat, &, pour ainsi dire, sous sa main. Or, si elle ne peut pas toujours s'élever d'elle-même à la connoissance de certaines vérités mathématiques, comment pénétreroit-elle, sans secours surnaturel, dans les augustes profondeurs de la religion ? La seule lecture peut-elle ap-

prendre la ſcience cachée de Dieu ? Un habitant groſſier des montagnes du Dauphiné, un forgeron des Cevenes, un chauderonnier du Vélay ſont-ils capables de parvenir à ces connoiſſances, à moins qu'une lumiere, venue d'en-haut, ne l'éclaire ? Il faut donc recourir à l'inſpiration. Mais perſuader à tous les humains qu'ils ſont inſpirés, n'eſt-ce pas les induire au fanatiſme ? n'eſt-ce pas élever une pépiniere de *voyants*, de *faux-prophêtes* & de *Noſtradamus ?* Faites lire les écritures à un homme qui ſe croit inſpiré, & vous verrez le feu du ſchiſme, de l'héréſie & de la ſédition ſe répandre en proportion de la chaleur de l'imagination du prétendu prophête, & de l'imbécille crédulité de ceux qui l'écouteront. Pourroit-on douter des fruits de ce malheureux principe, qui donne à tout fidele le privilege d'expliquer l'écriture, & d'en appliquer les paſſages aux dogmes qu'une tête peu ſaine ſe ſera forgés, quand on voit cette ſuite de fanatiques que le calviniſme a produits, & qui, ſur la foi de l'apocalypſe mal entendue, ont annoncé tant de malheurs à l'Égliſe, tan-

dis que leurs prédictions n'annonçoient, aux gens ſenſés, que le dérangement de leur eſprit ?

Le M. Je ne connois pas les viſionnaires dont vous voulez parler.

Le C. Il eſt facile de les connoître. Leur hiſtoire eſt celle de la démence. Je ne vous parlerai point de tous ces enthouſiaſtes. Je n'ai pas envie de vous ennuyer : il y auroit de quoi faire des *in-folio* ; mais traçons en peu de mots l'arbre généalogique de cette foule d'inſenſés (1).

Le premier de ces extravagants fut un Jacques Brocard, né dans les lagunes de Veniſe. Ce fanatique voyoit la deſtruction de ce qu'il appelloit le papiſme, juſques ſur la couverture des livres ſaints. Il eſt vrai que deux ſynodes condamnerent ſes rêveries ; mais les proteſtants n'en doivent pas tirer vanité. On ne dit anathême aux prédictions, qu'après que le temps de l'accompliſſement fut paſſé ; & *Brocard* ne fut maudit que pour avoir

(1) Nous la tirons de la *Réponſe à la Lettre d'un Patriote*, publiée en 1758, par un homme très-inſtruit.

flatté ses freres d'une espérance vaine. Ce fut, de leur part, le comble de l'ingratitude. Athenes traita mieux un de ses citoyens. Il alloit subir le dernier supplice, pour avoir donné une fausse nouvelle; mais lorsqu'il eut représenté que, par une agréable illusion, son mensonge avoit fait jouir, deux jours, ses concitoyens des premiers fruits de la victoire, l'aréopage le déclara innocent.

Brocard fut le pere de *Braunbon* & d'une foule d'autres écervelés. Celui-ci prétendoit qu'aucun des réformateurs n'avoit entendu l'apocalypse. *Daniel*, ni l'ange qui l'inspiroit, ni J. C. lui-même, n'avoient pas compris, suivant lui, les calculs des soixante-dix semaines. Cet honneur lui étoit réservé. Il se glorifia de les avoir trouvés, & fixa la ruine du papisme à l'an 1640. C'est sans doute sur la foi de cette belle promesse, que *Duplessis-Mornai*, dont on vante tant la probité, sollicitoit le roi d'Angleterre d'équiper une flotte pour aller attaquer le pape dans Rome. Dans l'épître qu'il écrit à Jacques I, il ne respire que fureur &

fanatiſme. Elle ne pouvoit être que le fruit d'une méchanceté bien réfléchie, dont les ſuites auroient enſanglanté l'Europe. En renverſant le pontife de ſa chaire, on ébranloit tous les trônes du monde chrétien, on armoit tous les rois les uns contre les autres. Liſez cette épître, c'eſt le plus extravagant & le plus furieux tocſin qu'on ait jamais ſonné. C'eſt pourtant l'ouvrage d'un de ces hommes, que la nation s'eſt accoutumée à eſtimer; tant il eſt vrai que nous ſommes de juſtes appréciateurs du mérite. Au reſte, cette cruelle & folle invitation a trouvé des approbateurs parmi les calviniſtes. Un de leurs miniſtres (*Rivet*) dit judicieuſement « que » *S. Jean* ayant prophétiſé que les mêmes » qui avoient donné puiſſance à la bête, » ſeroient ceux qui la mangeroient, il » ne faut pas trouver étrange ſi les proteſ» tants les excitent à faire accomplir cet » oracle, & s'ils leur crient, après la voix » du ciel, rendez-lui au double, ainſi » qu'elle nous a fait, & payez-lui au » double, ſuivant ſes œuvres ».

De *Braunbon*, *Drabicius*, *Kotterus* &

la payſanne *Paniatovia* naquirent dans la même année.

Drabicius, qui ne pouvoit diſpoſer d'un arpent de terre, promit cependant la couronne de Bohême aux Ragoski. Le prince de Tranſilvanie en entreprit la conquête, ſur la parole du voyant. Il conſerva cette eſpérance juſqu'à la mort, & mourut ſans conclure la paix entamée avec la maiſon d'Autriche. Son frere, héritier de ſes chimeres & de ſes prétentions, fit une irruption dans la Pologne. Le ſuccès d'une entrepriſe n'eſt guere aſſuré, quand il n'eſt établi que ſur la foi des faux-prophêtes. Ragoski fit beaucoup de mal aux Polonois, & ne ſe fit aucun bien. Voilà le fruit ordinaire de ces ſortes de rêveries. Si elles ne ſont pas la ruine d'un état, elles en font la déſolation. Qu'on juge, d'après cela, le bien qu'a produit l'enthouſiaſme des viſionnaires calviniſtes.

Chriſtophe Kotterus, qui en vouloit auſſi à la maiſon d'Autriche, annonça de grands avantages à l'électeur Palatin, pour l'encourager dans ſon expédition de Bo-

hême : il en promit autant à l'électeur de Brandebourg, qui auroit voulu, sans doute, qu'on lui en eût garanti la réussite. Ce prince, au lieu d'envoyer le prophête aux petites-maisons, le renvoya à ses théologiens. C'étoit bien les gens qu'il falloit consulter pour entreprendre une révolution. Aussi Christophe ne manqua pas de paroître à leurs yeux un grand prophête.

Christine Paniatovia, bohémienne, née de la lie du peuple, visionnaire de profession, fut le troisieme acteur de ce triumvirat fanatique. Parmi beaucoup de rêveries de cette sybille rustique, recueillies avec soin par les ennemis de la maison d'Autriche, publiées avec affectation, & imprimées aux dépens de *Laurent Geer*, on voit celle de la prise de Vienne par les Turcs. Cette prédiction, dont l'accomplissement eût entraîné la ruine de la religion chrétienne, trouva, chez les protestants, plus de croyance que n'en trouveroit, chez les juifs, la venue prochaine du Messie. On se persuade bien aisément ce qu'on desire, & on se porte sans

peine à ſacrifier les plus grands intérêts à ſa paſſion.

Comenius, digne coadjuteur de ces trois viſionnaires, adopta leurs rêveries, les publia, &, pour les completter, y ajouta les ſiennes. Perſonne ne ſoupçonneroit qu'il ait vu, dans *Louis XIV*, le deſtructeur de l'*Ante-Chriſt.* Il faut convenir qu'il ſaiſit un moment bien favorable à ſes prédictions. Ce fut celui où un maréchal de France alloit marcher contre le pape. La mort épargna à ce prophête le chagrin de voir qu'il s'étoit trompé. Il avoit annoncé la deſtruction de Babylone pour l'année 1672; mais, en homme prudent, il mourut en 1671.

Après ces ſix fanatiques, vint le miniſtre *Jurieu*, né avec de l'eſprit, élevé avec ſoin, fils de miniſtre, neveu de *Dumoulin* & de *Rivet.* Il ſe ſeroit fait une réputation ſolide dans ſon parti, s'il n'avoit reçu de la nature le funeſte préſent d'une imagination échauffée au degré du feu. Obligé de ſortir du royaume, il emporta dans ſon cœur les principes de l'incendie, qu'il auroit voulu allumer parmi

nous. Refugié en Hollande, il travailla ſur l'apocalypſe. Les prophéties ſont un vaſte champ à défricher. Ceux qui ne voient pas des yeux de la foi ces myſtérieuſes obſcurités, ceux qui refuſent d'adopter les explications de l'Égliſe, reſſemblent aſſez à nos aſtronomes, qui apperçoivent tout ce qu'ils veulent dans la lune. *Jurieu* vit donc dans l'apocalypſe la ruine de la religion catholique. Il l'a prédite comme les autres, & il devina de même. Les fanatiques du Dauphiné, du Vivarais & des Cevenes furent les petits prophêtes de ce grand fou. Il les inſpira pour aſſurer l'accompliſſement de ſes prophéties, & pour donner un air de vérité à la lettre, lorſque la révolution d'Angleterre lui fit croire que ſes extravagances alloient ſe réaliſer. Mais il ſe trompa en ce point, comme dans tous les autres, & il fut humilié, ſans en devenir plus humble.

Le M. Vous me citez là, Monſieur, les fanatiques du parti; mais les autres proteſtants ont-ils adopté leur folie?

Le C. Oui, pluſieurs calviniſtes ſe laiſſerent entraîner par ce torrent. Les nou-

veautés ſont auſſi agréables à la multitude, que ſuſpectes aux ſages; mais il y avoit peu d'hommes de ce genre parmi les calviniſtes, encore ce petit nombre donna dans un autre genre de folie, dans le ſocinianiſme. Les droits de l'autorité ſpirituelle une fois anéantis, l'opinion arbitraire ouvrit la porte à la liberté de penſer, & la liberté de penſer, aux erreurs les plus monſtrueuſes. Aujourd'hui, pluſieurs égliſes proteſtantes n'ont, pour toute doctrine, qu'un déiſme déguiſé. L'enfer, un des points principaux de la croyance catholique, & même de celle des autres religions, n'en eſt pas un pour pluſieurs miniſtres de Geneve & de Neufchâtel. Ils expliquent, le moins mal qu'ils peuvent, les paſſages de l'écriture qui ſont contraires à leur opinion : ils prétendent qu'il ne faut jamais prendre à la lettre, dans les livres ſaints, tout ce qui paroît bleſſer la raiſon. N'admettent-ils donc point des peines dans l'autre vie ? Ils en admettent, mais pour un temps. Ainſi, le purgatoire, qui a été une des principales cauſes de la ſéparation des

protestants d'avec l'Église romaine, est aujourd'hui la seule peine que plusieurs d'entr'eux admettent après la mort. Nouveau trait à ajouter à l'histoire des variations des protestants & des contradictions des hommes.

Le M. Êtes-vous bien assuré que la façon de penser que vous donnez à quelques églises protestantes est véritablement la leur? Ne répétez-vous point ici les accusations injustes qu'un philosophe célebre a consignées dans un gros livre (1)?

Le C. Quand je parlerois d'après ce philosophe, mon assertion n'en seroit pas moins vraie; mais je parle d'après l'opinion de la plupart des protestants, qui sont attachés encore au vieux calvinisme. Les églises de Geneve, de Neufchâtel, & quelques autres, sont, selon eux, entiérement sociniennes, ou du moins, très-favorables au socinianisme. Lorsqu'un des

(1) On dit, dans le temps, que ce philosophe n'avoit développé les sentimens des ministres de Geneve, que pour autoriser les siens. Cette conjecture étoit maligne; & quel que fût son motif, il paroît certain qu'il a dit la vérité sur ce point. Voyez la Réfutation du ministre *Pictet*, troisieme partie.

chefs de l'encyclopédie leur eut imputé cette erreur, les miniſtres genevois furent alarmés & effrayés ; ils s'aſſemblerent, ils diſcuterent, ils s'agiterent pour ſavoir comment ils effaceroient la honte & l'opprobre dont on les couvroit, en croyant leur faire honneur. Enfin, après beaucoup de conſultations, de délibérations, de conférences, ils donnerent une déclaration de leur foi, qui ne dit ni oui ni non, & qui leur fit encore plus de tort que les accuſations intentées. Un théologien, indigné des équivoques qui regnent dans cette piece, qu'on a comparée aux deux plaidoyers de *Rabelais*, leur demanda, dans un écrit public :

1°. S'ils croyoient les peines de l'enfer éternelles, en ce ſens qu'elles n'auront jamais de fin ?

2°. Quels ſont les myſteres qu'ils admettent ?

3°. S'ils croyoient que J. C. eſt Dieu, égal en tout à ſon pere, & ne faiſant avec lui qu'un ſeul & même Dieu ?

Que répondirent les miniſtres de Geneve à des queſtions ſi claires & ſi pré-

ciſes ? Rien du tout. En s'expliquant clairement ſur ces dogmes, ils auroient été obligés de ſe rétracter ſur certaines choſes, & ils craignoient de ſe contredire & de ſe rendre ridicules. Sur quoi donc répondront-ils, s'ils refuſent de s'expliquer ſur les articles les plus fondamentaux du chriſtianiſme ? La concluſion qu'on peut tirer de leur ſilence, c'eſt qu'ils doutent de ces dogmes, ou qu'ils ne les croient pas : car, quand on eſt bien décidé ſur ce qu'on croit, comme l'a dit un homme d'eſprit, une profeſſion de foi eſt bientôt faite.

Le M. Mais il me ſemble que celle des profeſſeurs de Geneve étoit beaucoup plus claire que vous ne dites : ils s'expliquoient, autant que je puis m'en rappeller, d'une maniere irrépréhenſible ſur la Divinité de J. C.

Le C. Vous la lûtes donc bien rapidement cette déclaration ſi irrépréhenſible ! Il faut que vous ſachiez que l'Égliſe romaine a un langage conſacré ſur la divinité du Verbe. Tous ceux qui ne l'emploient pas, doivent être regardés

comme ariens; & les paſteurs genevois ne s'en ſont pas ſervis dans leur déclaration. Les mots eſſentiels de *conſubſtantiel* & de *conſubſtantialité* ne s'y trouvent point. L'affectation de ne les pas mettre, ſur-tout après avoir eu parole de M. d'*Alembert* qu'il ſe rétracteroit, ſi les miniſtres convenoient qu'ils profeſſaſſent la ſubſtantialité du Verbe, juſtifie ſes accuſations. Auſſi écrivoit-il à l'un d'eux : *votre déclaration n'a rien qu'Arius n'eût ſigné.*

LE M. Mais enfin, quand je vous accorderois que la religion des miniſtres genevois n'eſt qu'un pur ſocinianiſme, la façon de penſer d'une égliſe particuliere prouve-t-elle que toutes les égliſes des proteſtants ſoient ſociniennes ?

LE C. Non, je ſuis d'accord avec vous là-deſſus; mais j'oſe dire que ſi tous les proteſtants ne ſont pas ſociniens, ils le ſeront un jour. Leurs principes les ameneront là tôt ou tard. Ils ont abandonné le centre de l'unité, & ils s'en éloigneront tous les jours davantage, ou leur logique, comme on l'a dit, les laiſſera à moitié chemin. Quand on eſt hors de

l'Église, on ne peut fonder ſa foi & ſa religion ſur l'écriture, qu'en ſuppoſant deux choſes : la premiere, que l'écriture qu'on a en main eſt la vraie parole de Dieu, dictée par le Saint-Eſprit aux écrivains ſacrés, & exemptes de corruption & de falſification ; la ſeconde ſuppoſition eſt qu'on doit être certain, d'une certitude de foi, que le ſens qu'on donne aux paſſages de l'écriture eſt le vrai ſens dans lequel Dieu a parlé. Or, les proteſtants ne peuvent ſe flatter, ni d'avoir la vraie parole de Dieu, ni d'en connoître le véritable ſens. Leur religion ne peut donc être qu'une chimere & une illuſion, fille de l'intérêt, du fanatiſme & du libertinage.

Premiérement, les proteſtants ne ſont pas aſſurés d'avoir les livres divins, tels que Dieu les a dictés : 1o. parce qu'ils n'ont pas les premiers originaux des écrivains ſacrés, ſur leſquels ils puiſſent confronter les copies & les traductions qui en ont été faites dans les différents ſiecles. 2o. Ils regardent l'Église catholique, de laquelle ils ont reçu l'écriture, comme une idolâtre & une *Babylone* corrompue dans

ſon culte, dans ſa foi & dans ſes ſacrements, &c. Dans cette idée, ils ont ſujet de douter ſi cette Babylone n'a pas altéré le texte ſacré, afin d'autoriſer les dogmes qu'elle enſeigne. 3°. Les originaux hébreux & grecs ont été conſidérablement altérés & même falſifiés en pluſieurs endroits, ainſi que la verſion des 70, comme *S. Jérôme* le fait voir par pluſieurs exemples. 4°. Les traducteurs de la bible de Geneve ne ſont point aſſurés de la fidélité de leur traduction, comme ils le diſent eux-mêmes dans leur préface.

Mais, quand les proteſtants ſeroient certains de la fidélité de leur traduction, & d'avoir la vraie parole de Dieu, il leur eſt impoſſible de s'aſſurer certainement & ſans aucun doute du véritable ſens de l'écriture. Dans cette multitude d'opinions différentes, & même oppoſées ſur ce que Dieu a dit ou n'a pas dit, comment choiſir la véritable? comment peut-on être aſſuré du vrai ſens de l'écriture? Ce n'eſt que par le jugement de l'Égliſe, ou par la tradition perpétuelle & univerſelle de tous les ſiecles, ou par une révélation

particuliere, ou enfin par l'écriture même. Aucun des trois premiers moyens n'eſt capable d'aſſurer, d'une maniere certaine & infaillible, du vrai ſens des livres ſaints. D'abord, ils diſent que l'Égliſe peut ſe tromper, & qu'on doit examiner ſi ſon jugement eſt conforme à l'écriture, ou non. Quant à la tradition, ils n'en veulent pas entendre parler. Pour ce qui eſt de la révélation particuliere, Dieu ne la leur a pas promiſe: auſſi n'oſeroient-ils s'en flatter. Et qui ne voit, comme je l'ai déjà démontré, que cette voie ouvre la porte à toutes ſortes d'illuſions & au fanatiſme? Ils ne peuvent donc s'aſſurer du vrai ſens de l'écriture, que par l'écriture même, & c'eſt ce qui eſt du tout impoſſible: 1°. parce que c'eſt ſur le ſens de l'écriture même que roule la difficulté, & que l'écriture ne s'explique pas ailleurs ſur ce ſens. Il s'agit, par exemple, de ſavoir quel eſt le vrai ſens des paroles de J. C.: *Ceci eſt mon corps*? Si nous conſultons le jugement de l'Égliſe, la tradition perpétuelle & univerſelle de tous les ſiecles, le ſentiment des SS. PP. la foi de

l'église grecque, des nestoriens, des eutychiens & de toutes les autres sociétés hérétiques d'Orient, séparées les unes des autres, & sur-tout de l'Église romaine, tout dépose en faveur de la présence réelle de J. C. dans l'eucharistie. Les protestants, au contraire, veulent que le vrai sens des paroles : *ceci est mon corps*, est *ceci est la figure de mon corps*, quoique l'écriture ne le dise pas. Qui décidera ce point de controverse ? On ne peut pas avoir recours aux juifs, aux infideles & aux païens pour cela. Les catholiques assurent que l'écriture est pour eux. Les protestants disent qu'il faut l'entendre dans un sens figuré, car elle ne s'explique pas elle-même sur cela. Il est donc impossible qu'ils puissent avoir une certitude infaillible, telle qu'est celle de la foi, du sens qu'ils donnent aux paroles de J. C. ? Par conséquent, leur foi & leur religion n'étant point appuyées sur un fondement divin & infaillible, ne sauroient être ni une foi divine, ni une vraie religion, qui ait Dieu pour auteur, mais, tout au plus, une foi humaine & une religion de caprice.

Il y a plus. N'admettre d'autre regle de foi que la ſeule écriture, adopter un principe ſi faux & ſi pernicieux, c'eſt mettre l'Égliſe dans l'impoſſibilité de pouvoir jamais convaincre un hérétique qui eſt dans l'erreur : car, comme les proteſtants ſe fondent ſur l'écriture & ſur la raiſon, pour dire que J. C. n'eſt pas réellement dans l'Euchariſtie, les ſociniens (j'en dis de même de tous les autres hérétiques à l'égard de leurs erreurs) aſſurent qu'ils ſe fondent auſſi ſur l'écriture, pour dire que J. C. n'eſt pas véritablement Dieu. Citez-leur des paſſages pour prouver la divinité de J. C., ils les expliqueront par d'autres qu'ils trouveront encore plus clairs & plus précis, pour montrer que J. C. n'eſt point Dieu, comme *le pere eſt plus grand que moi : il n'y a que le pere qui ſache le jour du jugement*, &c. Vous leur direz qu'ils abuſent de l'écriture, & que les explications qu'ils donnent aux paſſages qu'on leur oppoſe ſont forcées ; ils ne manqueront pas de répondre que leurs explications ſont très-naturelles & très-con-

formes à l'écriture, qui eſt la ſeule regle de leur foi; ils ajouteront que le ſentiment oppoſé au leur, eſt contraire aux livres ſaints, qui s'expliquent clairement en leur faveur. Comment ferez-vous alors, Monſieur le Marquis, pour convaincre d'erreur ces gens-là ?

Le M. Je ſerai fort embarraſſé.

Le C. Ce ſont pourtant les proteſtants qui ſe ſont mis eux-mêmes dans cet embarras. Les théologiens catholiques ont très-bien réfuté *Jean-Jacques Rouſſeau*; mais les miniſtres proteſtants ne lui ont rien dit qu'il n'ait pu rétorquer contr'eux. Il les a ramenés aux principes qu'ils ont fournis aux ſociniens; principes qui feront toujours & l'écueil de leur logique, & la honte de leur parti.

Le M. Je le ſens malgré moi : on ne peut ſe refuſer à l'évidence; & je commence à croire que l'auguſtin *Luther* & le chanoine *Calvin* auroient très-bien fait l'un, de reſter dans ſon cloître, & l'autre dans ſon chapitre.



SUITE DU IV. ENTRETIEN,

SUR LA CONFESSION.

LE MARQUIS.

JE ſens, M. le Comte, la force de tout ce que vous me dites. Les proteſtants la ſentiroient comme moi; mais la confeſſion eſt un épouvantail qui les fera toujours fuir. Si l'on pouvoit renverſer les tribunaux de la pénitence, je vous répondrois de leur rentrée dans l'Égliſe.

LE C. Mais les proteſtants ſont-ils chrétiens, ou ne le ſont-ils pas? S'ils le ſont, ils doivent ſe ſoumettre aux pratiques du chriſtianiſme.

LE M. Ils ſont chrétiens; mais, en bons calculateurs, ils vont à l'épargne: ils ne voudroient pas qu'il leur en coûtât beaucoup pour l'être.

LE C. Mais rien de plus commode à la vérité. S'ils ne vouloient pas ſe ſoumettre à tous les exercices pénibles de

notre religion, ils devoient faire une ſouſtraction entiere de tous les dogmes, ou ne toucher à aucun.

Le M. Cela eſt vrai; mais une telle hardieſſe auroit trop ſcandaliſé. Ils vouloient conſerver les avantages du chriſtianiſme, ſans en avoir les peines. Que fit-on? On falſifia des paſſages, on leur donna la torture, on les interpréta de cent façons différentes, pour leur faire dire ce qu'on vouloit. *Martin Luther* & *Jean Calvin* ſavoient bien que J. C. avoit donné à ſes apôtres & à leurs ſucceſſeurs le pouvoir *de lier & de délier, de remettre & de retenir les péchés;* mais ils ne vouloient pas qu'ils puſſent le faire dans un tribunal ſecret, & après cet aveu détaillé des fautes & des crimes, qui coûte tant à l'orgueil.

Le C. Ils vouloient donc que les miniſtres de la pénitence jugeaſſent en aveugles? Ne ſentoient-ils pas que, ſans une déclaration naïve & ſincere de la part du pécheur, on ſeroit continuellement expoſé à remettre les péchés qu'il faudroit retenir, & à retenir ceux qu'ils devroient remettre?

remettre? Que penſeroit-on d'un juge qui prononceroit la ſentence d'abſolution ou de condamnation contre un criminel, ſans avoir examiné la nature du crime, ſans avoir entendu les témoins qui dépoſent contre lui, ſans avoir écouté les raiſons qui peuvent le juſtifier ou le condamner? Ce magiſtrat imprudent s'expoſeroit à une foule d'injuſtices. Les miniſtres de la religion ſeroient tombés dans les mêmes inconvénients, ſi l'auteur du chriſtianiſme n'y avoit remédié, en faiſant entrer l'Égliſe dans la connoiſſance des péchés qu'elle doit remettre ou retenir; & comment l'Égliſe pourra-t-elle connoître ces péchés, ſi les fideles n'avoient été aſtreints de les déclarer aux juges de leur conſcience?

Le M. Il me ſemble que la comparaiſon que vous tirez de la forme des jugements humains, pour accréditer le jugement divin de la confeſſion, n'eſt pas juſte. Le roi peut établir des juges tant qu'il voudra; mais pourra-t-il m'empêcher de choiſir des arbitres, ou de terminer moi-même mon procès, en faiſant à mon

adverſaire des propoſitions avantageuſes, ou des réparations convenables ?

Le C. Cela eſt vrai pour les procès que les particuliers ont entr'eux ; il n'en eſt pas de même de ceux qu'ils ont avec le roi. A l'égard de ceux-là, il faut qu'ils aient recours au juge à qui le roi a donné le pouvoir d'en connoître & d'en décider. Or, les péchés que nous commettons ſont comme autant de cauſes & de procès que nous avons avec Dieu. Il eſt donc néceſſaire, pour les terminer, que nous nous ſoumettions à ceux qu'il a revêtus de ſon autorité, & que nous nous en rapportions à leur jugement. Il faut, par conſéquent, que nous leur en donnions une parfaite connoiſſance par une confeſſion humble & ſincere, avant qu'ils procedent au jugement.

Le M. Les proteſtants ne nient point qu'il ne ſoit très-utile d'ouvrir ſon cœur à ſon paſteur, lorſqu'on a fait quelque péché qui preſſe la conſcience.

Le C. Pourquoi donc cet uſage, qui ſeroit avantageux à un proteſtant, deviendra-t-il pernicieux chez les catho-

liques ? Il me ſemble que les auteurs du calviniſme ont traité l'Égliſe comme un ennemi cruel. Quand on a conçu une haine violente pour quelqu'un, ſa vertu paroît à nos yeux une ſcélérateſſe déguiſée : tout ce qu'il fait nous choque ; tout ce qu'il dit, tout ce qu'il propoſe nous offenſe.

Le M. Vous pouſſez les choſes trop loin. Les proteſtants, du moins ceux qui ſe piquent d'être ſages, reſpectent l'uſage de la confeſſion ; ils n'en déplorent que l'abus : ils diſent qu'elle endort la conſcience d'une infinité de pécheurs. On peche impunément, parce qu'on s'imagine que, pourvu qu'on ſe confeſſe, on ſera pardonné.

Le C. Si la confeſſion produiſoit de ſi mauvais effets, ce ſeroit, je l'avoue, une cérémonie auſſi ridicule que funeſte. Loin de remettre les péchés anciens, elle en feroit commettre de nouveaux ; mais il eſt clair qu'on a outré les choſes, en lui attribuant des effets ſi abominables. Non, jamais la confeſſion, ſi elle eſt faite avec les diſpoſitions que l'Égliſe exige,

n'endormira la conſcience du pécheur : elle l'oblige, au contraire, à s'éveiller du ſommeil léthargique où le péché l'a plongé ; elle le porte à gémir de ſes déſordres, & à implorer la miſéricorde de Dieu. L'alternative d'un malheur ſans fin ou d'un bonheur ſans bornes, repréſentée à un pénitent par un confeſſeur éclairé & pathétique, qui a le pouvoir d'ouvrir ou de fermer le ciel, le fait rentrer en lui-même, & ſouhaiter avec ardeur le moment où il obtiendra ſa délivrance. Les impies les plus oppoſés à l'évangile conviennent que la confeſſion eſt une choſe excellente, une pratique ſage, un frein au crime. Comment donc pourroit-elle laiſſer vivre un pécheur dans le crime ? C'eſt une choſe ridicule à penſer, & téméraire à dire. Combien de cœurs ulcérés de haine ont pardonné ſincérement en ſortant du ſacré tribunal ! Combien de voleurs ont reſtitué ce qu'ils avoient dérobé ! La paix dans les familles, la bonne foi dans le commerce, le reſpect dans les petits, l'humanité dans les grands, ne ſont-ils pas le fruit de cet arbre ſacré ? Si quel-

ques scélérats n'en profitent point, ou en abusent pour être plus méchants encore, ce n'est pas la faute de la confession; c'est une liqueur excellente versée dans un vase empoisonné, qui corrompt ce qu'il y a de plus pur.

Le M. Les protestants blâment la confession, non seulement à cause du pénitent, mais encore plus par rapport au confesseur. Il y a, disent-ils, beaucoup de confesseurs indiscrets, sur-tout parmi les moines, qui apprennent quelquefois plus de sottises aux jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, que les romans les plus obscenes. Un plus grand mal, c'est d'avoir quelquefois, dans les troubles de l'état, forcé les pénitents à être rebelles & sanguinaires en conscience. Les prêtres guelfes refusoient l'absolution aux gibelins, & les prêtres gibelins se gardoient bien d'absoudre les guelfes. Les assassins des *Sforces*, des *Médicis*, des princes d'*Orange*, des rois de France, se préparerent aux parricides par le sacrement de la confession.

Le C. Les traits que vous rapportez

peuvent avoir quelque fondement; mais la plupart font exagérés. Un miniftre, fur mille, aura interrogé indifcrétement une jeune perfonne, on en conclud que tous les confeffeurs font des hommes curieux, indifcrets & libertins. Un fanatique, aveuglé par une fauffe religion, fe fera préparé au meurtre le plus horrible par les facrements les plus refpectables; donc que tous les affaffins, les conjurateurs fe font confeffés & ont communié pour calmer leurs remords. Les proteftants & les nouveaux philofophes reffemblent un peu à ces gens atrabilaires & mifanthropes, qui croient que le genre humain eft un frippon, parce qu'ils ont eu le malheur d'être dupes une ou deux fois. Les maladies changent & décolorent les objets; il en eft de même de la prévention. Mais je veux, avec les proteftants, qu'il fe commette quelquefois des abus dans le fanctuaire de la pénitence: que s'enfuit-il de-là? L'Église autorife-t-elle cet abus? Dès qu'elle s'en apperçoit, ne prend-elle pas toutes les mefures poffibles pour les empêcher? N'abufe-t-on

pas tous les jours des meilleures chofes? Quoi de plus faint que la prédication de l'évangile? Cependant, ce miniftere s'exerce-t-il fans abus? N'y en a-t-il pas qui prêchent par un efprit de vanité, de cupidité? Les prédicateurs des différents partis n'ont-ils pas été quelquefois la trompette de la difcorde? Les miniftres de Geneve voudroient-ils qu'on les fît defcendre de la chaire, parce que les prédicants des Cevenes n'y monterent que pour faire répandre le fang & allumer des bûchers? Faudra-t-il couper les mains à tous les hommes, parce que quelques filous s'en fervent pour dérober?

Le M. La confeffion ayant fait de fi grands biens, il eft étonnant qu'elle ait été établie fi tard? Elle ne fut admife, dit-on, dans notre occident, que vers le feptieme fiecle. Les abbés commencerent par exiger que leurs moines vinffent, deux fois par an, leur avouer toutes leurs fautes.

Le C. L'hiftoire que vous faites de la confeffion n'eft pas de vous. Je fais à qui vous devez cette rare découverte;

elle eſt d'un poëte qui a tranſporté dans le genre hiſtorique les fictions de la poéſie. Ce ſavant homme a pris la coulpe que l'on fait dans quelques monaſteres, pour la confeſſion auriculaire, qui eſt toute différente; mais il faut pardonner ces petites mépriſes à un homme qui conſulte plus ſon imagination que ſa mémoire. Il eſt permis de faire des romans, mais il faudroit du moins qu'ils fuſſent vraiſemblables. Le même homme aſſure que la confeſſion fut abolie au quatrieme ſiecle, à l'occaſion du ſcandale de la confeſſion publique d'une femme, arrivé à Conſtantinople; mais il confond la confeſſion à haute voix, qui ne fut jamais de précepte, avec la confeſſion auriculaire, qui fut toujours regardée comme la gardienne des mœurs. Les incrédules concluent, de ce que *Soſomene* dit qu'on établit un pénitencier dans les Égliſes d'orient, du temps de la perſécution de l'empereur *Dece*, qu'il n'y avoit alors que ce miniſtre pour le ſacrement de pénitence, & que, par conſéquent, peu de gens y étoient ſoumis.

Cependant, il n'eſt point parlé de ce pénitencier dans les canons, ni dans les écrits des anciens peres. Il paroît, au contraire, que les évêques étoient ceux qui impoſoient les pénitences, & qui donnoient l'abſolution tant en orient qu'en occident. Les pénitenciers qui ſont à préſent établis dans les Égliſes d'occident, n'ont commencé que vers le douzieme ſiecle. Ils n'étoient que pour les cas réſervés à l'évêque. Il y eut toujours d'autres prêtres pour les péchés ordinaires. La confeſſion fut de tous les temps. Et comment auroit-on pu adopter une pratique ſi aſſujettiſſante, ſi J. C. ne l'avoit lui-même ordonnée. Le pape y eſt aſſervi comme le dernier vicaire; le monarque comme le payſan. Se feroit-on lié d'une chaîne ſi peſante, ſi elle n'avoit été commandée comme une expiation néceſſaire pour la ſatisfaction du criminel, & pour la réforme du crime? Le divin auteur de la religion ſentit que la voix de la conſcience étoit trop foible pour mettre le vice en fuite. La néceſſité d'un aveu humiliant lui parut une arme plus puiſ-

ſante. Il falloit qu'un pécheur découvrît le labyrinthe impur de ſon cœur à un pécheur comme lui, qu'il le fît entrer dans cet abyme de corruption. La crainte de déclarer des ſouillures infames le retint ſouvent au bord du précipice.

Le M. J'avoue que la confeſſion a produit quelquefois cet effet ; mais enfin, il y a une foule de peuples, chez qui elle n'a pas été introduite, qui ont été vertueux. Sparte & Athenes ont vu naître dans leur ſein des hommes très-ſages. Rome fut long-temps le triomphe de la vertu. On voit régner aujourd'hui la modeſtie & l'intégrité chez les Quakers ; la juſtice & l'humanité chez les Chinois.

Le C. On ne ſauroit conteſter que ces peuples ont cultivé la vertu ; mais a-t-elle été auſſi conſtante, auſſi perſévérante, auſſi pure que chez les chrétiens ? Y a-t-il eu de ces hommes éminents en vertu & en ſainteté, par le miniſtere deſquels Dieu a opéré des prodiges de puiſſance & de ſageſſe ? de ces grandes ames que l'Etre Suprême a mis ſi au-deſſus de

notre foible nature ? Chaque religion produit quelques hommes vertueux, mais la ſeule véritable eſt celle qui en produit en plus grand nombre, & dans tous les temps & dans tous les lieux. La philoſophie a eu même quelques héros qui ont paru juſtes, modérés & tempérants; mais elle avoue elle-même ſon impuiſſance pour une vertu continue & inébranlable. La plupart s'eſt bornée à embellir des vices trop réels, par les apparences d'une vertu très-fauſſe. Croyez-vous que ſi les *Socrate*, les *Platon*, les *Diogene*, les *Julien* avoient été obligés d'ouvrir leur cœur, chaque mois, à un prêtre, de lui découvrir les reſſorts ſecrets de l'orgueil qui les animoit, ils euſſent été vertueux avec tant de faſte & d'arrogance ? Non, la confeſſion auroit perfectionné leurs qualités naturelles, & elle leur auroit montré que la vertu n'eſt pure & ſolide que lorſqu'elle ſe montre ſous une parure modeſte.



V. ENTRETIEN,

SUR LES GUERRES DE RELIGION.

AVANT-PROPOS.

Les diſſentions de la Pologne, occaſionnées par les prétentions des ſchiſmatiques grecs, établis dans ce pays, tournoient toutes les converſations des philoſophes ſur les guerres de religion. Le Chevalier, plein de toutes les déclamations oratoires, poétiques & hiſtoriques du chef des ſophiſtes modernes, n'étoit pas le dernier à en parler. Un jour qu'on venoit de lire quelques nouvelles relatives à cet objet, il s'écrie avec enthouſiaſme!

LE CHEVALIER ET LE COMTE.

LE CHEVALIER.

Voici peut-être la cinq-millieme guerre de religion, depuis la publication de

l'évangile. On dit que cette ſemence étoit excellente ; mais elle a produit de bien mauvais fruits.

Le C. Vous avez très-bien fait d'ajouter un *peut-être*, car votre exagération eſt des plus fortes ; elle ſeroit tout au plus ſupportable dans l'hiſtoire de *Gargantua*, ou dans quelque livre à paradoxes. Il n'y a eu, en effet, de véritables guerres de religion que depuis les albigeois, les huſſites & les calviniſtes, c'eſt-à-dire depuis environ quatre ou cinq ſiecles. Or, dans cet eſpace, s'il y a eu des orages, il y a eu auſſi des temps calmes. Vous êtes, mon cher Chevalier, comme ces hommes qui, dans un tableau du jugement dernier, ne s'arrêtent qu'à la figure des diables.

Le Ch. Les temps de calme dont vous parlez ont été bien rares.

Le C. Ils ont été plus communs que vous ne penſez ; &, quoi qu'en diſent les miſérables détracteurs de l'humanité & de la religion, le bien l'a ſouvent emporté ſur le mal dans ce monde, qu'on nous peint comme ſans ceſſe écraſé par

le crime puiſſant & par le fanatiſme meurtrier. Depuis la priſe de la Rochelle, il n'y a eu, en France, aucune guerre de religion, ſi l'on excepte la révolte paſſagere des ſauvages des Cevenes, qui occaſionna une guerre trop cruelle, ſans doute; (car toutes les guerres le ſont) mais très-courte & très-douce, en comparaiſon de celles que les princes ambitieux ſe ſont faites quelquefois pour un arpent de terre, ou pour un village à demi-ruiné.

Le Ch. Mais enfin, quelque courte qu'ait été cette guerre, c'étoit une guerre de religion.

Le C. Dites plutôt une guerre de paſſion. Les hommes inquiets & orgueilleux paroiſſent, depuis la chûte de leur premier pere, deſtinés à ſe battre, comme les oiſeaux de proie ſont faits pour dévorer. Victimes éternelles d'une agitation ſecrete qui les tourmente dans la paix, & qui ne les quitte point dans la guerre, ils courent aux armes comme à un jouet qui les diſtrait de l'image de leurs vices & des malheurs que ces vices entraînent. Les anciens n'eurent jamais, ſelon vos

philoſophes, des guerres de religion. En furent-ils plus tranquilles? Hélas! ouvrez leurs annales, ce ſont celles de la fureur & de la barbarie. La ſeule hiſtoire romaine préſente le tableau le plus effrayant & le plus horrible. Dans le temps même que *Mitridate* ordonnoit que tous les Romains, répandus dans l'Aſie mineure, fuſſent maſſacrés, *Marius & Sylla* exercerent, ſur leurs compatriotes, la même fureur qu'ils éprouvoient en Aſie. *Marius* commença les proſcriptions, & *Sylla* les ſurpaſſa. Ce monſtre fit égorger, dans le Cirque de Rome, ſix ou ſept mille priſonniers de guerre, auxquels il avoit promis la vie. Tous les jours on affichoit les noms de ceux qu'il avoit dévoués à la mort. Rome & toutes les provinces d'Italie furent remplies de meurtres & de carnage. On récompenſoit l'eſclave qui apportoit la tête de ſon maître, le fils qui préſentoit celle de ſon pere. Que dirai-je des proſcriptions de ce lâche tyran, que l'adulation des poëtes eut la baſſeſſe de ſurnommer *Auguſte?* Trois ſcélérats, dignes du dernier ſupplice,

Octave, *Antoine* & *Lépide* veulent mettre leurs citoyens à l'esclavage ; & , dans cette belle idée, ils jurent la perte de ceux qui peuvent s'opposer à leurs projets ambitieux. On dispute long-temps sur ceux qui doivent être proscrits. Ils s'abandonnent enfin l'un à l'autre leurs amis & leurs parents. La tête de *Cicéron*, à qui Octave devoit beaucoup, & qu'il avoit accablé de caresses, fut donnée en échange de celle de l'oncle d'*Antoine* & du frere de *Lépide*. Ce traité de sang fut cimenté par une promesse de mariage entre *Octave* & *Clodia*, belle-fille d'*Antoine*. Il y eut trois cents sénateurs de proscrits, deux mille chevaliers, plus de cent négociants, tous peres de famille. Mais les vengeances particulieres & la fureur de la dépradation firent périr plus de citoyens que les triumvirs n'en avoient condamnés. Tous ces meurtres horribles furent colorés de l'apparence de la justice. On assassina en vertu d'un édit. Et qui osoit donner cet édit ? trois monstres orgueilleux & avides, qui n'avoient alors d'autres prérogatives que celle de la force.

Les citoyens romains, depuis le triomphe de *Paul-Emile* jusqu'à la mort de *César*, n'avoient été soumis à aucun tribut. Ils furent vexés, pillés, massacrés, lorsqu'ils combattirent pour savoir de qui ils seroient esclaves, ou d'*Octave* ou d'*Antoine*. Si la religion s'étoit rendue coupable de toutes ces abominations (1); si, dans les prétendues guerres religieuses, on s'étoit livré au torrent de crimes & de forfaits dont Rome fut inondée, nos faux philosophes reproduiroient ces horreurs dans toutes leurs brochures; mais l'éclat de la grandeur romaine les éblouit; &, en exagérant les forfaits commis dans leur patrie, ils exténuent ceux qui ont souillé les autres nations.

Le Ch. Je n'ai garde de les imiter en cela. Je sais qu'il y a eu des proscriptions sanglantes à Rome, & je les ab-

(1) Nous en avons tracé le tableau d'après un des plus cruels ennemis de la religion, l'auteur des notes sur la tragédie du *Triumvirat*. Nous avons emprunté ses propres paroles, afin que ceux qui pensent comme lui ne nous accusent pas d'exagération.

horre; mais celles qui ont couvert la France de ſang & de pleurs, n'ont-elles pas été auſſi meurtrieres? La journée de la S. *Barthélemi* ne l'emporte-t-elle pas ſur les maſſacres de *Sylla* & des triumvirs?

Le C. Quand je vous accorderois cela, qu'en concluriez-vous contre la religion? Un écrivain très-inſtruit (1) a prouvé qu'elle n'eut aucune part aux attentats de ce jour exécrable. Ce fut une véritable proſcription de la part d'un ſouverain irrité, & non l'effet d'un faux zele & d'une religion mal entendue. On en trouve la preuve dans les procédés des calviniſtes & dans les aveux de *Charles IX.* L'entrepriſe d'enlever deux rois, pluſieurs villes ſouſtraites à leur obéiſſance, des ſieges ſoutenus, des troupes étrangeres introduites dans le royaume, quatre batailles rangées livrées à ſon ſouverain, étoient des motifs aſſez puiſſants pour irri-

(1) L'Auteur de la *Réponſe à la Lettre d'un Patriote*, imprimée en 1758.

ter le monarque, & rendre les ſujets odieux. Auſſi écrivoit-il à *Schomberg: Je n'ai pu les ſupporter plus long-temps.* Pourquoi faire tomber l'odieux de cette journée ſur la religion, qui, dans pluſieurs villes, déſarma le bras des aſſaſſins? A Liſieux, l'évêque s'oppoſa à la fureur de quelques catholiques excités au meurtre par l'exemple, par l'avarice ou le reſſentiment. A Romans, en Dauphiné, il ne périt que ſept perſonnes, de ſoixante qu'on avoit arrêtées; les autres dûrent leur délivrance à des catholiques de leurs amis, qui s'expoſerent pour eux. A Bordeaux, des prêtres & des catholiques ſauverent pluſieurs calviniſtes. A Niſmes, les catholiques, oubliant que leurs concitoyens huguenots les avoient maſſacrés deux fois de ſang-froid, ſe réunirent à eux pour les faire échapper au carnage. Si ces actes d'humanité ne lavoient pas aſſez la religion des reproches qu'on lui fait encore tous les jours, peut-être que le ſang de pluſieurs catholiques, mêlé avec celui de leurs malheureux freres, & verſé par la haine ou par l'avarice, en effaceroient

jusqu'au moindre soupçon. La licence, inséparable du tumulte, fit périr beaucoup de catholiques. *C'étoit être huguenot*, dit *Mézerai*, *que d'avoir de l'argent, ou des charges enviées, ou des créanciers affamés.* Si l'on nous avoit conservé les noms des nôtres, qui furent immolés à la vengeance ou à la cupidité, on feroit surpris du nombre de cette espece de martyrs. Le gouverneur de Bordeaux rançonnoit les catholiques comme les protestants, & faisoit perdre la vie à ceux qui n'avoient pas le moyen de la racheter. Hélas! qu'avoit-on besoin d'un motif religieux dans cette malheureuse affaire? L'intérêt personnel, la jalousie, la haine, la vengeance, peut-être même la sûreté du prince, ou du moins l'opinion qu'un coup d'éclat produiroit cette sûreté, s'unissoient pour conseiller la perte des rebelles. C'est donc faire injure au bon sens & à la religion, d'attribuer à une sorte d'enthousiasme une résolution prise par des gens qui connoissoient à peine le nom de zele.

Le Ch. Mais il falloit bien que les

catholiques euſſent part à cette journée, puiſqu'à la nouvelle de cette terrible expédition, on rendit de ſolemnelles actions de graces à Rome. *Grégoire XIII* alla proceſſionnellement de l'Égliſe de S. Marc à celle de *S. Louis*; il indiqua un jubilé; il fit frapper une médaille.

Le C. Toutes ces démonſtrations de reconnoiſſance, plutôt que de ſatisfaction, eurent pour véritable & unique principe, non le maſſacre des huguenots, mais la découverte de la conſpiration qu'ils avoient tramée, ou du moins dont le roi eut grand ſoin de les accuſer dans toutes les cours de l'Europe. Mais quand même quelques catholiques inhumains auroient donné quelques démonſtrations publiques de joie, qu'en faut-il conclure? Qu'il y a des hommes qui méconnoiſſent le véritable eſprit de leur religion; cette charité ſainte qui abhorre le meurtre & le ſang; cette charité qui ſauva pluſieurs calviniſtes de la colere du prince & de la fureur du peuple.

Le Ch. Malheureuſement, ces hommes ſont trop communs, & les chrétiens ont

trop ſouvent regardé leurs freres errants comme des monſtres qu'il falloit exterminer. Le premier qui condamna un homme au ſupplice, uniquement pour un point de controverſe, c'étoit un tyran; & ceux qui l'ont imité ne peuvent être regardés que comme des barbares.

Le C. Je doute qu'on ait jamais condamné un homme au dernier ſupplice, préciſément parce qu'il erroit ſur quelques points, ſur-tout, s'il cachoit ſoigneuſement ſon erreur. Mais le grand défaut de tous les hérétiques eſt de joindre l'eſprit de rebellion à celui du menſonge & de diſpute. Un ſectaire ſera tranquille tant qu'on le laiſſera prêcher tranquillement ſes rêveries; mais, s'il eſt perſécuté ou puni, il devient alors un opiniâtre factieux. Il cabale ſourdement, il déclame avec audace, il réunit ſous ſes drapeaux ſes diſciples opprimés, ou menacés de l'être; &, ayant plus d'induſtrie pour fortifier ſon parti, que l'autorité n'en a pour l'exterminer, il devient redoutable à l'état. Il faut qu'il détruiſe ſes ennemis, ou que ſes ennemis le détruiſent. Un prince, ſe

voyant dans cette extrêmité, arme pour n'être pas désarmé ; mais cette guerre *de religion* devroit être appellée *guerre de politique.* Ainsi, le calvinisme menaçant, en France, de renverser le trône, il fallut s'opposer, les armes à la main, au progrès de cette nouveauté dangereuse. De-là ces ordres séveres, ces édits rigoureux, ces exécutions multipliées, qui, dans l'un & l'autre parti, déshonorerent la nature & firent frémir l'humanité. Mais, encore une fois, ce ne fut pas la religion qui conseilla ces fatales exécutions. Ce ne fut pas en vertu des mandements des évêques ou des bulles des papes qu'on les exécuta, ce fut en vertu des ordonnances du prince, ou de ceux qui le représentoient. On sait que *Sadolet*, évêque de Carpentras, prélat humain & philosophe, répandit des larmes sur le massacre de Cabrieres, & qu'il intercéda pour les malheureux qui échapperent au fer des soldats & des bourreaux. Les luthériens d'Allemagne, les calvinistes de France firent des choses aussi horribles contre les catholiques, & aucun d'eux

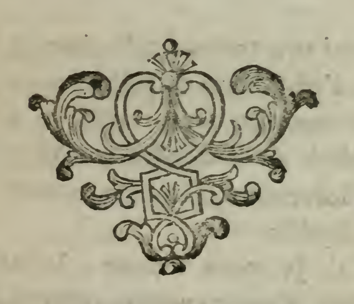
n'osa parler pour les infortunés que leurs soldats écrasoient. Tous les hommes se ressemblent dans les effets des passions; mais ceux qui réparent les maux dans lesquels ces passions entraînent, doivent être regardés comme des hommes au-dessus de l'humanité; & c'est ce qu'ont fait plusieurs prélats & princes catholiques.

Le Ch. Vous auriez très-grande raison, Monsieur le Comte, si les ministres de l'état & de la religion avoient toujours agi comme vous les faites agir; mais on a vu quelquefois qu'avant que le désespoir ait fourni des armes aux sectaires, on avoit déjà fait brûler le chef de la secte.

Le C. C'est ce que n'ont pas éprouvé *Luther* & *Calvin*, & c'est peut-être ce qu'on auroit dû faire. Le bûcher auroit été trop cruel, sans doute, mais la prison auroit été un bonheur pour eux & pour leur postérité. Jamais l'hérésie n'eût pris racine dans le royaume; elle ne l'auroit pas ensanglanté; elle n'auroit pas rendu le moine soldat, le prêtre factieux,

le

le magiſtrat déſobéiſſant, le ſujet rebelle; & nos meilleurs rois n'auroient jamais péri ſous le glaive du fanatiſme, ſi l'héréſie n'eût ranimé ce monſtre en l'irritant.





SUITE DU V. ENTRETIEN,

SUR LA TOLÉRANCE.

LE MARQUIS ET LE COMTE.

LE MARQUIS.

CE qui m'a toujours plu chez les proteſtants, c'eſt l'eſprit de tolérance qui regne parmi eux. Ils ſavent que les hommes ſont pêtris de foibleſſes & d'erreurs, & qu'ils doivent ſe pardonner mutuellement leurs ſottiſes.

LE C. Je vous félicite, Monſieur le Marquis, d'avoir vu cette vertu chez eux; je ne l'y ai guere apperçue, du moins quand ils ont été les maîtres. Il eſt naturel qu'un homme perſécuté crie à tout le monde qu'il faut être indulgent; mais il eſt abominable que ce même homme, s'il prend le deſſus ſur ſes ennemis, devienne un perſécuteur barbare. Vous ſavez mieux que moi les calamités affreuſes qui furent les ſuites des nouvelles erreurs.

La rage la plus infernale anima ces hommes si patients. Neuf guerres civiles, sans compter les massacres des Cevenes, remplirent la France de sang & de larmes. Je pourrois faire un tableau horrible; mais ce n'est pas à vous qu'il faut tout dire.

Le M. Tirons le rideau sur ce temps de scélératesse & de fanatisme. Le gouvernement raffermi, soutenu d'armées nombreuses, toujours existantes, ne permet pas le retour de ces temps malheureux. Graces au Ciel, nous ne verrons plus de nouvelles batailles de *Jarnac*, de *Moncontour*, de *Dreux*, de *Saint-Denis*.

Le C. Je pense, comme vous, que les temps, les mœurs adoucies, la société perfectionnée ont changé l'esprit de la plupart des huguenots. Les enfants détestent la barbarie de leurs peres. La raison a pénétré chez ceux qui conduisent l'esprit de ces peuples; mais la populace est presque toujours la même dans tous les temps. Les grands, éclairés, vivroient avec nous comme avec leurs freres; mais

les petits, aveuglés par un enthousiasme d'autant plus violent qu'il est secret, sont des tigres dont un rien excite la rage. Les massacres des Cevenes n'en sont-ils pas une preuve ?

Le M. L'époque que vous citez est déjà bien vieille : la philosophie a désarmé, depuis lors, les mains que la superstition avoit ensanglantées.

Le C. La philosophie n'a jamais été faite pour le vulgaire ; & la lumiere, qui éclaire le reste de l'univers, ne parvient presque jamais dans les cavernes des rochers du Vivarais. Le peuple ne pense point ; on le fait penser ; & il est toujours dirigé par l'impulsion présente. Qu'on permette à un prédicant fanatique & enthousiaste de sonner le tocsin dans certaines parties du Languedoc, du Dauphiné, de la Guienne, du Poitou, & vous verrez renaître les fureurs anciennes.

Le M. C'est ce que je ne saurois penser.

Le C. Je ne vous dis point que l'ancienne ivresse domine encore aujourd'hui les huguenots ; mais je dis qu'elle s'em-

pareroit encore d'une foule de têtes, ſi on ne veilloit avec ſoin ſur ceux qui peuvent exciter des révoltes, & ſi on n'uſoit d'une certaine indulgence à l'égard de ceux qui pourroient ſe révolter. Il me ſemble que les calviniſtes ſont aujourd'hui aſſez bien traités en France, & qu'ils ont mauvaiſe grace de ſe plaindre. Le gouvernement ſage & modéré, ſous lequel nous vivons, eſt bien éloigné de les perſécuter; il exhorte les évêques & les intendants à l'indulgence; il favoriſe leur commerce; il leur donne toute la liberté qu'une race proſcrite jadis, & qu'on veut cependant conſerver, peut eſpérer raiſonnablement.

Le M. Cela eſt vrai; mais il eſt dur que des citoyens n'aient pas de part aux charges municipales & aux dignités de leur patrie.

Le C. Ce qui vous paroît ſi dur eſt un uſage de tous les pays. Ceux qui ne ſont point de la religion du prince ne doivent pas partager les places & les honneurs de ceux qui profeſſent la religion de leur roi. En Angleterre, les catholiques re-

gardés comme attachés au parti du prétendant, ne peuvent parvenir aux emplois; ils paient même double taxe. Les calvinistes, en France, sont plus favorisés, & il n'y a aucun impôt particulier pour eux. Les châtiments dont ils se plaignent ne sont que négatifs. On les prive; on ne les punit point. Ils voudroient des honneurs & des places; mais les juifs sont-ils employés chez les turcs? Un chrétien devient-il pacha, s'il ne prend le turban? Les princes ont toujours pensé que ceux qui avoient la même foi qu'eux, étoient d'une fidélité plus inviolable, & qu'ils devoient être employés de préférence.

Le M. Mais il y a aujourd'hui des citoyens très-fideles parmi les protestants.

Le C. A Dieu ne plaise que je pense autrement. La probité peut être de toutes les sectes & de tous les pays; mais cette vertu est toujours très-rare, sur-tout parmi ceux que d'anciens ressentiments animent d'une vengeance difficile à éteindre. On ne voit plus, je le sais bien, en France, des guerres civiles; mais on voit encore des combats de langue & de plume.

Quelques proteſtants, aigris par les malheurs de leurs peres, excités par des libelles étrangers, ou par des gazettes ſatyriques, ne conſervent pas l'eſprit de circonſpection néceſſaire à des gens qui ſe plaignent d'être perſécutés. J'en ai connu de très-imprudents répandre des chanſons contre les évêques & les principaux magiſtrats, décrier le gouvernement & le miniſtere, exténuer nos avantages, exagérer nos pertes, & s'en féliciter. Dans la derniere guerre, certains huguenots étoient les premiers à annoncer nos défaites & nos infortunes. Le gazetier de Berlin étoit moins enthouſiaſte qu'eux. Il ne parloit des victoires d'un certain prince, grand homme à la vérité, mais notre ennemi, qu'avec des tranſports d'admiration. Vous conviendrez que, quand on eſt toléré dans un état, il faudroit être plus prudent. Un catholique, en Angleterre, ſeroit-il bien venu à parler ſans ceſſe des Stuarts ?

Le M. Une pareille imprudence eſt condamnable ; mais pardonnons-la à un peuple qui, gêné dans ſa religion, n'a

pas même la liberté de s'assembler pour en célébrer les mysteres. Certains catholiques disent encore aujourd'hui aux protestants : *crois, ou je t'abhorre ; crois, ou je te ferai tout le mal que je pourrai : monstre, tu n'as pas ma religion ; tu n'as donc point de religion : il faut que tu sois en horreur à tes voisins, à ta ville, à ta province.*

Le C. Je ne sais pas de quels catholiques vous parlez. Je n'ai jamais entendu tenir ce langage à aucun qui soit digne de ce nom. La charité est la premiere vertu de notre religion, & on nous enseigne à l'exercer envers l'hérétique comme envers l'orthodoxe. Ainsi, on ne dit pas au calviniste : « crois nos vérités, mais » n'affiche pas insolemment tes erreurs. » On te laisse tranquille chez toi ; on te » permet d'y prier Dieu dans le jargon » barbare de *Marot.* Prie, & ne sois point » rebelle aux ordonnances qui te dé- » fendent de t'attrouper. Auras-tu beau- » coup plus de mérite, quand tu te seras » assemblé avec neuf ou dix mille autres » fanatiques, au milieu de la nuit, en

» pleine campagne, pour chanter du vieux
» français que tu entends à peine, & pour
» écouter un prédicant qui te rançonne
» au nom de Dieu? Dans quel pays du
» monde une multitude peut s'atrouper,
» ſans que le ſouverain n'en prenne om-
» brage? Pourquoi élever autel contre
» autel? Que dirois-tu d'un domeſtique
» que tu aurois pris chez les catholiques,
» ſi, non content de remplir ſes devoirs
» dans ſa chambre, il vouloit encore cé-
» lébrer ſes myſteres dans la tienne, &
» tapiſſer ton appartement des images des
» Saints que tu déteſtes, & des reliques
» que tu profanes; tu le trouverois ſans
» doute fort inſolent »? Les proteſtants d'aujourd'hui, mon cher Marquis, ſont ce domeſtique. On a fermé les yeux pendant quelque temps ſur les aſſemblées, &, tout de ſuite, ils ont fait bâtir, en Saintonge, en Poitou, & ailleurs, des granges qu'ils appellent temples. Si on les avoit laiſſé faire, ces granges auroient bientôt ſurpaſſé en hauteur & en ornements l'Égliſe paroiſſiale. Je ne ſuis point certainement ennemi des proteſtants, je

les regarde comme mes freres; mais c'eſt préciſément parce que je les conſidere ſous ce point de vue, que je cenſure leur conduite imprudente. Tous les hommes ſages de leur parti penſeront comme moi, & j'en ai connu pluſieurs qui le diſoient hautement. C'eſt une aſſez grande liberté, ce me ſemble, que de pouvoir ſe diſpenſer, ſans avoir rien à craindre, des jeûnes, des abſtinences, des cérémonies de la religion dominante. Que cette liberté ſoit une compenſation des privations dont ils ſe plaignent, & qu'ils apprennent enfin à être patients, modérés & juſtes.

Le M. La leçon eſt bonne; mais ne ſont-ils pas en droit de la faire aux autres? N'a-t-on pas, dans ces dernieres années, verſé le ſang de quelques-uns de leurs miniſtres? Ne les a-t-on pas fait périr ſur l'échafaud? N'a-t-on pas pluſieurs exemples de ces exécutions funeſtes?

Le C. Non, les prédicants qui n'étoient que prédicants ont rarement été conduits au gibet. Il n'y a eu, de l'aveu même des calviniſtes, que huit de ces malheu-

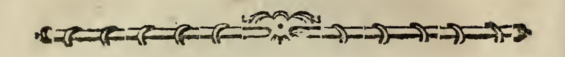
teux exécutés depuis 1745. Ce ſeroit encore trop, s'ils n'avoient été coupables de quelques autres crimes que celui de la prédication. Mais la plupart, agités par la crainte des ſupplices, animés par le fanatiſme, irrités d'être errants & proſcrits, ſe répandoient en invectives atroces contre le gouvernement. Ils prêchoient autant la ſédition que l'évangile; on les dénonçoit, & le cri public, qui les avoit peints comme des ſéditieux, pouſſoit naturellement l'eſprit des juges à la ſévérité. Il eſt à croire qu'on ſera plus indulgent à l'avenir, & qu'on punira ces inſenſés, que l'intérêt & la ſuperſtition font courir de province en province, d'une maniere moins dure.

Le M. Ce que vous venez de dire prouve que l'eſprit d'indulgence n'eſt pas généralement répandu dans les magiſtrats. Ils ſont en cela bien inférieurs aux anciens Romains. Depuis Romulus juſqu'au temps où les chrétiens diſputerent avec les prêtres de l'empire, vous ne voyez pas un ſeul homme perſécuté pour ſes ſentiments. *Cicéron* douta de tout; *Lu-*

crece nia tout, & on ne leur en fit pas le plus léger reproche. La licence même alla si loin, que *Pline*, le naturaliste, commença son livre par nier un Dieu, & par dire que s'il en est un, c'est le soleil.

Le C. Je ne vois pas ce qu'un pareil exemple, si souvent cité par l'auteur intolérant du *traité de la tolérance*, peut prouver. Il y avoit des impies à Rome comme à Paris; donc que l'indifférence des religions étoit établie chez les Romains. La conséquence n'est pas juste. Concluera-t-on que les Parisiens adoptent toutes les erreurs, parce que les nouveaux philosophes ont publié, depuis quelque temps, les uns après les autres, les livres le plus monstrueux? Non, on ne fera point une supposition aussi ridicule. On dira seulement que, dans les meilleurs gouvernements, on ne peut ni tout punir, ni tout condamner. D'ailleurs, de ce qu'une religion fausse, telle que le paganisme, s'allioit avec d'autres religions aussi fausses qu'elle, s'ensuit-il que la religion véritable doive recevoir l'erreur dans son sein? Ce mêlange est non seulement funeste à

la religion dominante, il l'eſt encore à l'état. Deux cultes, dans le même pays, préparent le peuple à la violation des loix civiles. Ils fomentent & ils nourriſſent cet eſprit de parti qui rompt les nœuds de la ſociété, qui porte la diſcorde dans les familles, qui diviſe le ſang d'avec le ſang. L'obſervance des loix eſt inviolable dans un état où l'on obſerve les préceptes d'une même religion; elle eſt l'effet de l'union des cœurs dans le même eſprit de vertu. Ce ſont les dards réunis qu'on ne ſauroit briſer, mais qu'on caſſe l'un après l'autre, quand on les ſépare. Prêchons donc la réunion, & non pas la déſunion. Soyons indulgents à l'égard de nos freres errants; traitons-les, quand ils reviennent à nous, comme le pere de famille traita l'enfant prodigue; mais qu'ils n'exigent pas davantage; qu'ils penſent qu'ils ſont ſortis de la maiſon paternelle pour la déchirer, & qu'ils ne peuvent jouir de leurs droits, & rentrer dans l'héritage du pere commun de l'état, que par le repentir & par une conduite oppoſée à celle de leurs ancêtres.



VI. ENTRETIEN,

SUR LES MOINES.

AVANT-PROPOS.

IL y a, dans la petite ville que le Comte de *** habitoit, un jardin public que la nature & l'art embellissent. C'est là que les désœuvrés se rendent, pour lire les mensonges périodiques que la Hollande vomit en France, sous le titre de *gazettes.* Au-dessus de ce jardin riant, on voit un couvent de capucins mal bâti, entouré de noirs cyprès, & où tout respire la pénitence. Un jour que le retardement du courier laissoit les langues immobiles & les esprits dans un doux repos, un des religieux de ce monastere parut sur une des terrasses qui dominent la promenade publique. Dès que nos oisifs l'apperçurent, la conversation tomba sur les moines; chacun donna son projet de réforme, & tous, à l'exception du Comte, les déchi-

rerent impitoyablement. Le Chevalier, qui avoit déjà réformé la cour, la ville, le ministere, la magistrature, prit la parole au nom de toute la troupe, & dit d'un ton doux & honnête :

LE CHEVALIER ET LE COMTE.

LE CHEVALIER.

ON parle de réformer les moines; & moi, je vais au plus court; il faut les anéantir. C'est une race qu'on ne peut corriger qu'en la détruisant. Ce dernier projet ne me paroît ni plus difficile, ni plus dangereux que l'autre. On a sécularisé les jésuites pour en faire des citoyens; il faut dissoudre les autres, pour en faire des hommes. En leur assurant quelque modique pension, ni eux, ni leur postérité (puisqu'ils n'en ont pas) n'auront à se plaindre; & il en reviendra de grands avantages à l'état. La destruction des moines, en Angleterre, par *Henri VIII*, a été la source des richesses de ce pays. *C'est*, comme quelqu'un l'a dit, *une injustice d'un jour qui a produit un bien pendant des siecles.*

Le C. Voilà, mon cher Chevalier, un projet plein d'humanité & de grandeur d'ame. Que vous le trouveriez beau, si vous étiez moine! Il me paroît que vous ressemblez un peu à ces grenadiers, qui, un jour de bataille, crient toujours: *tue*, *tue*. Vous louez *Henri VIII*, c'est-à-dire un tyran, & le plus atroce des tyrans, souillé du sang de ses épouses & de celui de ses sujets. Ces éloges sont-ils bien dignes d'un philosophe? Croyez-vous qu'il soit permis d'être injuste un instant, quand même ce moment d'injustice produiroit les avantages publics les plus durables? Qu'importe que les moines de la Grande-Bretagne n'aient point laissé de descendants qui puissent se plaindre de l'acte vraiment tyrannique exercé contre leurs peres, par *Henri VIII*? Le défaut de postérité des citoyens qu'on opprime peut-il justifier la violence de l'oppresseur? Si, malheureusement pour la société & pour chaque particulier qui la compose, cette étrange proposition étoit une fois érigée en principe, qu'*il est permis de faire le mal, dans l'espérance*

d'un bien futur, que deviendroient la ſûreté publique & les droits des citoyens? que deviendroit la foi des traités? Il ſeroit dès-lors permis de les violer à la moindre lueur d'un avantage à venir. J'ai des enfants, & je ſuis pauvre; tel autre citoyen eſt très-riche célibataire & vieux. S'il périt, j'ai des moyens aſſurés de m'emparer de ſon patrimoine; & il eſt évident que ſa fortune produira, pendant des ſiecles, un bien conſidérable à ma poſtérité. D'ailleurs, cet homme ne laiſſera point de deſcendants qui puiſſent ſe plaindre; je ne dois donc plus balancer; & dans la vue honnête de procurer, pendant des ſiecles, un très-grand avantage à mes deſcendants, je puis me défaire de cet homme, qui n'eſt qu'un paſſager iſolé ſur ce globe, & lui ravir ſes biens, qui enrichiront ma famille. Ce raiſonnement eſt horrible, ſans doute, mais il n'eſt que la conſéquence de la maxime que vous citez; maxime qui ne peut être ſortie que d'un partiſan de *Machiavel*. Je ne ſaurois concevoir d'où vient votre acharnement, & celui de quelques faux

politiques, contre les moines. Ces solitaires, que vous décriez tant, nous sont-ils venus de la Tartarie ou des Terres Australes ? Les achete-t-on comme les negres sur la côte de Guinée ? Non ; ce sont nos freres, nos oncles, nos cousins, nos amis. Quelques-uns d'eux nous éclairent dans nos ténebres, & nous consolent dans nos peines ; d'autres, réunissant l'art de nous guérir à celui de nous sauver, traitent à la fois notre ame & notre corps. Ayons donc quelque reconnoissance pour eux, & ne violons pas les égards que nous aurions pour les sauvages des pays les plus éloignés & les plus barbares.

Le Ch. Mais si les religieux vouloient être traités comme nos freres, que ne se sont-ils conduits, pendant un certain temps, comme composant la même famille que nous ? De quels crimes n'ont-ils pas été les instigateurs, du temps de la ligue. Tous les religieux entrerent dans cette détestable faction : les moines français attiserent le feu de leur patrie ; les moines étrangers le soufflerent de Rome,

de Madrid, de Bruxelles, au milieu de Paris.

Le C. Vous vous rappellez de loin, mon cher Chevalier; ces flammes que vous faites allumer par les religieux, sont éteintes depuis long-temps. Voulez-vous leur faire un crime des folies de quelques-uns de leurs ancêtres? Dans ce cas-là, mettez-vous à la diete blanche, parce qu'un de vos aïeux, qui étoit goutteux, a été condamné à ce régime. On voit malheureusement, chez tous les peuples, des temps de fermentations & de vertige. Les meilleurs esprits se laissent infecter alors du poison qui regne dans un état, comme les tempéraments les plus robustes ne peuvent se défendre de la contagion qui ravage une province. Le fanatisme étoit l'esprit de la ligue; est-il étonnant que quelques religieux aient été saisis de cette fureur épidémique, dans un temps d'audace & de trouble, où tous les droits étoient confondus, & tous les principes oubliés? Une partie du clergé ne se déclara-t-elle pas contre *Henri III* & *Henri IV*? Des magistrats, des corps

respectables n'autoriserent-ils pas, par leur exemple, des démarches séditieuses? Quelques moines furent fanatiques comme les autres; mais plusieurs s'opposerent au torrent. Ce n'est pas seulement depuis qu'il y a des monasteres, qu'on voit des troubles dans les états. Y avoit-il des capucins, des jacobins, dans le temps des guerres civiles de Rome? Les *Néron* & les *Caligula* furent-ils poussés à leurs exécrables parricides par leurs confesseurs ou leurs casuistes? Dans tous les âges & chez tous les hommes, il y a eu des cabales funestes, des forfaits monstrueux, amenés par des circonstances fâcheuses, dont la postérité est forcée de rougir. Si donc quelques religieux, dans des conjonctures déplorables, se sont livrés au fanatisme qui dominoit leur siecle, il faut l'attribuer à l'esprit du temps. Leurs descendants sont tranquilles; ils prêchent l'amour de la patrie & du chef de la patrie. Jugeons-les donc, non sur des excès passés & exagérés, mais sur les vrais sentiments qu'ils ont aujourd'hui.

LE CH. Mais, Monsieur le Comte, si

les moines ne ſont plus dangereux, convenez du moins qu'ils ſont inutiles.

Le C. Oui, pour ceux qui ne connoiſſent pas la religion, & qui ne veulent pas la pratiquer. Si l'état n'a pas beſoin de défenſe, il faut ſupprimer au plutôt ceux qui le gardent. Si la religion peut ſe paſſer de miniſtres, ſi elle eſt une chimere ſuperflue dans un état, il faut anéantir toute la milice ſéculiere & réguliere de l'Égliſe. Mais la religion étant la plus ferme colonne du gouvernement, il faut conſerver l'appui pour ſoutenir l'édifice. Il ne faut pas réformer des troupes néceſſaires à la conſervation de la patrie; & fuſſent-elles inutiles, (ce qui n'eſt point) il faut ſe rappeller ſans ceſſe les obligations que nous leur avons. Ce ſont les moines qui ont défriché la plus grande partie des terres, & qui ont porté l'agriculture à ce haut point de perfection où elle eſt aujourd'hui. Liſez les titres de fondation de chaque monaſtere; ils commencent tous par ces mots: *Damus foreſtam noſtram monaſterio, &c.* Le fondateur ne dit pas: je donne des plaines

grasses & fertiles, où il n'y a qu'à semer pour recueillir; des côteaux charmants, où il n'y a qu'à travailler la vigne, pour avoir du raisin. C'étoit les donataires eux-mêmes qui, à force de bras, de soins & de fatigues, changeoient cette immense forêt en magnifiques prairies, en belles plaines & en côteaux délicieux. Encore aujourd'hui, il n'y a point de côteaux mieux cultivés que ceux des moines. Le laïque, peu économe ou éloigné de son champ, tire sans cesse du sein de la terre, sans être jamais en état de lui rendre, tandis que la présence du moine, ses dépenses & ses travaux réparent sans cesse l'épuisement de cette mere bienfaisante. Les lettres sont une autre obligation que nous avons aux moines. Le peu de connoissances qui restoit chez les barbares fut perpétué dans les cloîtres. Les sciences, ces filles du ciel, n'auroient-elles pas abandonné la terre pour toujours, sans le secours des moines, qui les retirerent, & qui voulurent bien leur donner un asyle? Il est vrai qu'elles y furent dans une espece de léthargie; mais

pouvoient-elles avoir une ſanté vigoureuſe dans des ſiecles où l'on étoit mort ? Les abbés de Cluny furent les premiers qui oſerent les réveiller, & qui en eurent les premieres faveurs. Ce commerce leur valut la réputation d'être les plus ſavants hommes de leur temps. Ils étoient recherchés des grands, admirés des petits; eux ſeuls étoient les voyants en Iſraël: tout le monde les conſultoit comme des oracles. Les ſciences reſterent cloîtrées juſqu'au regne de *François I* & de *Léon X*, qui les dévoilerent, & les attirerent à leur cour, à force d'honneurs & de largeſſes. Mais les religieux, loin de ſe négliger, profiterent de la nouvelle lumiere que ces princes bienfaiſants répandoient alors ſur la terre. On vit, depuis lors, parmi les enfants de *S. Benoît*, des antiquaires, des gloſſateurs, des interprêtes, &c.; parmi les enfants de *Saint François* & les autres ordres mendiants, des caſuiſtes, des prédicateurs, des ſcholaſtiques, &c.; parmi les génovéfains, les doctrinaires, les barnabites, des grammairiens, des humaniſtes, des logi-

ciens, des phyſiciens, des mathématiciens, &c.

Le Ch. Je ne puis nier avec vous que les cloîtres n'aient produit des ſavants; mais ces ſavants n'auroient-ils pas écrit de même dans le monde? Pluſieurs talents agréables n'ont-ils pas été étouffés dans les monaſteres, par une religion mal entendüe. Que de regrets n'auroit-on pas, ſi *Corneille*, *Racine*, *Moliere*, *La Fontaine*, & tant d'autres, avoient, dans l'âge où l'on ne peut ſe connoître, pris le parti d'endoſſer le froc?

Le C. Ces grands génies auroient produit des chef-d'œuvres comme dans le monde, & ils n'auroient pas fait des ouvrages qui leur cauſerent le repentir le plus vif. *Corneille*, *Racine*, *La Fontaine* expierent, par la plus amere douleur, la publication de certains écrits qui ne leur feroit pas échappée dans le cloître. Ils n'y auroient peut-être pas cueilli des lauriers auſſi brillants; mais ils n'auroient pas été obligés de les arroſer de leurs larmes dans un âge avancé. La vie religieuſe a-t-elle empêché *Santeuil* de ſe

livrer

livrer à ſon talent original & inimitable pour la poéſie latine ; *Bourdaloue* d'enfanter ſes diſcours éloquents, le triomphe de la raiſon & de la religion ; *Maſſillon* d'inſtruire les rois & les peuples dans des diſcours pleins du pathétique le plus touchant & de l'élégance la plus riche & la plus harmonieuſe ?

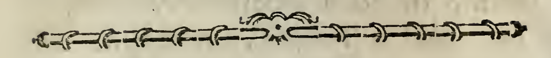
Le Ch. Vous me citez là un homme qui vivoit dans un corps qui ne choque le public ni par ſes obſervances, ni par ſa façon de s'habiller. Pourquoi les autres religieux ne les ont-ils pas imités en tout ? Pourquoi ne ſe ſont-ils pas conformés aux uſages ordinaires ? La vertu a-t-elle beſoin d'un extérieur dégoûtant ? lui importe-t-il beaucoup que les capucins ne portent pas de culottes, & portent une grande barbe ? que les récollets, au lieu d'avoir des ſouliers, traînent des ſandales bruyantes ? qu'il y ait des carmes bien chauſſés, & d'autres carmes qui vont pieds nus ? des bénédictins à perruques, & des bénédictins à tête raſée ?

Le C. Rien n'eſt moins important, je l'avoue ; mais qu'importe auſſi que les

dragons ſoient habillés de verd, la cavalerie de bleu, l'infanterie de blanc; Chaque régiment a ſon uniforme; pourquoi chaque ordre ne l'auroit-il pas? D'ailleurs, ces habits, qui vous paroiſſent ſi étranges, & ces uſages plus extraordinaires encore, ſont preſque entiérement ceux de nos ancêtres. Il paroît que *Saint Benoît* n'avoit donné à ſes enfants que les habits communs des pauvres de ſon pays. Ils n'étoient guere diſtingués que par l'uniformité entiere, qui étoit néceſſaire, afin que les mêmes habits puſſent ſervir indifféremment à tous les moines du même couvent. Or, on ne doit pas s'étonner ſi, depuis près de 1200 ans, il s'eſt introduit quelque diverſité pour la couleur & la forme des habits entre les moines qui ſuivent la regle de S. Benoît, ſelon les pays & les diverſes réformes. Les autres religieux, qui ſe ſont établis depuis 600 ans, ont conſervé les habits uſités dans le pays de leur origine. L'uſage du linge, dont notre molleſſe ne peut ſe paſſer, n'eſt devenu commun que longtemps après *S. Benoît* & *S. François*. On

n'en porte point encore en Pologne ; & par toute la Turquie, on couche ſans draps & à demi-vêtu, comme l'obſervent les capucins & quelques autres religieux. Quant aux différences qu'on trouve entre les enfants du même pere, par exemple, entre les cluniſtes & les mauriſtes, cette différence a une cauſe toute ſimple; c'eſt que les premiers ont ſuivi, dans leur habillement, les variations qu'a éprouvées le clergé ſéculier, & que les autres ont voulu prendre, au contraire, l'habit, ou ce qu'ils croyoient être l'habit de *S. Benoît*. Cette diverſité ne doit pas étonner un homme qui penſe ; & il n'y a que la manie de tout déſapprouver qui ſurprenne & qui choque les bons eſprits.





SUITE DU VI. ENTRETIEN,

SUR LES VŒUX ET LE CÉLIBAT.

LA troupe oisive, ſpectatrice du combat du Comte & du Chevalier, voyant que celui-ci plioit, envoya à ſon ſecours un Avocat ſans cauſe, & qui, lorſqu'il plaidoit, ne ſoutenoit jamais que la plus mauvaiſe. Voici comme il débuta.

L'AVOCAT ET LE COMTE.

L'AVOCAT.

CE qui m'indigne le plus contre les moines, c'eſt que les malheureux qui entrent dans le cloître, s'y lient par des vœux éternels & indiſſolubles. Faire un vœu pour toute ſa vie, c'eſt ſe faire eſclave. Comment peut-on ſouffrir le pire de tous les eſclavages, dans un pays où l'eſclavage eſt proſcrit ? Promettre à Dieu, par ſerment, qu'on ſera, depuis l'âge de

quinze ans jusqu'à sa mort, jacobin, cordelier ou capucin, c'est affirmer qu'on pensera toujours en capucin, en jacobin ou en cordelier. Il est plaisant de promettre pour toute sa vie, ce que nul homme n'est sûr de tenir du soir au matin.

Le C. Ce qui vous paroît si plaisant, Monsieur l'Avocat, ne l'est point du tout, quand on a de la religion. Qu'est-ce qu'un vœu ? C'est un serment solemnel fait à Dieu ; c'est une consécration plus particuliere à son service, qui a été connue de tous les peuples, & autorisée dans tous les âges. Quand le desir de la perfection engagea les fideles des premiers temps à abandonner la corruption du monde, & à peupler des déserts sauvages, ils se soumirent à des réglements communs. Sans ces réglements, leur société, livrée à l'inconstance & au caprice, n'auroit pu subsister. En fuyant les hommes, tour-à-tour corrupteurs & corrompus, ils cherchoient à assurer leur salut. Pour se lier davantage à un genre de vie qu'ils croyoient favorable à la vertu, ils faisoient, en entrant dans leur retraite, des serments

appellés vœux (1). Les premiers solitaires qui s'y assujettirent avoient devant les yeux la fin du christianisme, tandis que nos raisonneurs n'ont dans l'esprit que des idées fausses ou chimériques. Quel est le but de l'évangile? C'est de détacher les hommes de l'amour des richesses, des honneurs & des plaisirs; c'est de produire le dégagement des passions & de ce qui les excite; enfin, l'oubli entier de soi-même. Les premiers religieux combattoient l'avarice par le vœu de pauvreté, & par leur fidélité à distribuer aux pauvres ce qui leur restoit du prix de leur travail. Ils réprimoient la sensualité par le jeûne, par la mortification & par des austérités dont le récit effraie notre sensualité. Enfin, l'orgueil étoit terrassé par l'obéissance & l'assujettissement aux volontés d'un supérieur. Ces vœux, ces ser-

(1) Plusieurs savants pensent que les vœux étoient inconnus aux anciens solitaires; mais leur sentiment n'est pas généralement adopté. Il est apparent, au contraire, que ces engagements sacrés étoient en usage, sinon dans tous les Monasteres, du moins dans plusieurs.

ments, qu'il vous paroît impossible de tenir du soir au matin, étoient si bien observés, que les premiers solitaires marchent, dans les annales de l'Église, immédiatement après les martyrs. En effet, ils s'exerçoient à un nouveau genre de martyre, d'autant plus digne d'admiration, qu'il étoit plus long & plus volontaire. Au lieu d'un supplice de quelques jours ou de quelques mois, ils portoient fidélement leur croix pendant cinquante ou soixante ans. Si ces vœux exigent des efforts supérieurs à l'humanité, ceux qui les firent les premiers ne sembloient-ils pas être d'une nature différente de celle des autres hommes? Ils se retirerent du monde, pour s'aller ensevelir tout vivants dans des antres & des solitudes affreuses. Là, ils trouvoient leurs délices à prier l'Être suprême, à contempler ses grandeurs, à méditer ses bienfaits, à admirer la beauté de sa loi, à purifier leurs cœurs, à élever leurs esprits. Ils se cachoient aux hommes. L'éclat de leurs vertus & de leurs miracles les faisoit connoître malgré eux. Ces victimes de la pénitence se con-

ſumant juſqu'à l'âge le plus avancé, ſans avoir d'autre témoin que les yeux de Dieu, & d'autre ſoutien que les promeſſes qu'il leur avoit faites. Voilà ce que vous oſez appeller eſclavage ; c'étoit pour eux la plus noble des ſervitudes. Ils la préféroient à la couronne des rois : ils ſavoient que tout chrétien eſt eſclave, & que les fers que l'évangile lui impoſe ſont infiniment au-deſſus des nœuds de ſoie que voudroit nous donner le monde, qui eſt à la fois le tyran de nos corps & celui de nos ames.

L'A. Vraiment, Monſieur le Comte, je crois bien que vous juſtifierez les vœux, ſi vous en allez chercher l'obſervation dans les ſables brûlants de la Thébaïde ; mais ce temps eſt paſſé ; & aujourd'hui, il eſt ridicule de faire un vœu, parce qu'il eſt impoſſible de l'obſerver.

Le C. Mais d'où viendroit cette impoſſibilité? Le bras de Dieu eſt-il raccourci? La Trappe, Septfons, la grande Chartreuſe, & quelques autres monaſteres le cedent-ils en auſtérités & en vertus aux déſerts de l'Egypte? Les ſolitaires de ces

retraites de la vertu & de la pénitence ne jurent-ils pas de passer leur vie dans la mortification, la pénitence, l'obéissance & la pauvreté ? Le public leur refuse-t-il la gloire de remplir leurs promesses ? Vous savez bien que non. Vous me citerez peut-être quelques religieux plus relâchés, qui paroissent les violer. Mais les foiblesses de quelques membres doivent-elles vous faire condamner le corps entier ? Et parce que *Poltrot*, l'assassin du duc de *Guise*, étoit gentilhomme, direz-vous que la noblesse n'est faite que pour produire des monstres ? Non, vous direz que toute société nombreuse ne peut être exempte de quelque vice passager ; & s'il y a eu un *Judas* dans la compagnie des Apôtres, il n'est pas étonnant qu'il y ait quelque infidele dans un ordre de religieux, dont la plupart se piquent d'exactitude. Je suis plus vieux que vous, Monsieur l'Avocat, & j'ai plus connu le monde. Le résultat de mes réflexions sur les religieux est que, dans les ordres les plus relâchés, il y a des hommes très-fervents, & dans les ordres

les plus auſteres, des hommes très-relâchés. Il eſt d'un homme ſage de pardonner un petit mal en faveur d'un grand bien, & de ne voir jamais du mauvais côté ce qui peut préſenter un point de vue avantageux & intéreſſant.

L'A. Vous prenez le change, Monſieur, ſur mes ſentiments ; ce n'eſt point par prévention contre les vœux, que je voudrois les abolir ; c'eſt par pitié pour ceux qui les font ; c'eſt pour rendre à la patrie ces victimes de la ſuperſtition, qui ont ſacrifié témérairement leur liberté dans un âge tendre, & qui la regrettent dans un âge mûr. Je voudrois tirer ces cadavres de leurs tombeaux.

Le C. A la bonne heure ; mais, pour faire cette réſurrection, il faut que ceux que vous voulez rendre à la vie ne lui préferent pas ce que vous appellez la mort. Vous regardez les religieux comme des malheureux eſclaves qui ſe débattent contre leurs chaînes, mais c'eſt une idée trompeuſe, enfantée par la prévention. Il y a ſans doute quelques mécontents dans le cloître ; & dans quel état n'y en a-t-il

pas ? Mais, pour un moine qui se plaint, vous en trouverez cent qui se félicitent de l'être. Entrez dans un monastere où la vertu est en honneur, vous y trouverez des ames célestes. Leur figure annonce le bonheur; la paix de leur ame éclate sur leur visage. J'ai vu plus d'un séculier envier leur sort; plusieurs ont été attendris de cette tranquillité majestueuse qui regne dans certains couvents. L'homme y paroît plus grand qu'il ne l'est dans le reste de l'univers. On croit être dans l'asyle de la sagesse & de la félicité. En voyant les solitaires de la Trappe éviter avec soin tout ce qui pourroit les amuser & les distraire, pourroit-on regretter les vains amusements du monde. Je me rappelle que la premiere fois que je fus visiter cette sainte solitude, les plus beaux paysages & les demeures les plus agréables ne me parurent, à mon retour, que des châteaux de cartes, qui n'étoient pas faits pour des voyageurs qui ne sont qu'en passant dans cette vallée de larmes.

L'A. Je veux bien vous accorder, Monsieur, que les vœux servent au bon-

heur éternel & même au temporel ; mais croyez-vous qu'ils ſoient bien utiles pour la gloire d'un ordre. Il me ſemble que ces chaînes, qu'un homme s'eſt impoſées, arrêtent les progrès des talents, & empêchent le développement du génie. Rien ne détruit plus l'émulation que la certitude que l'on ſera toujours ce que l'on eſt ; or, les vœux font perdre toute eſpérance de ſortir jamais de la ſphere où ils nous concentrent.

Le C. Il y a quelque apparence de vrai dans ce que vous venez de dire ; mais l'expérience prouve qu'il y a encore plus de faux. Quelles ſont en effet les congrégations qui brillent le plus ? Ce ſont celles chez qui les vœux ont retenu ſes bons ſujets. Ces ſerments ſacrés ſont un frein néceſſaire à l'inconſtance, compagne ordinaire du génie. Si certains corps s'étoient impoſés ce joug ſalutaire, ils fleuriroient, au lieu qu'ayant laiſſé la porte ouverte à tous les talents qui voudroient en ſortir, il ne leur eſt reſté que des hommes médiocres. Leur ordre eſt devenu le jouet des caprices des hommes.

Parcourez la longue liſte des papes, des cardinaux & des évêques, vous en trouverez un grand nombre qui étoient moines, & qui, par conſéquent, avoient fait des vœux. S'ils avoient été ſimples eccléſiaſtiques, ils ſeroient reſtés dans leur obſcurité. Les moines ruſſes brillent dans leur pays, parce qu'ils ſont forcés au travail par des vœux; le clergé y languit, au contraire, parce que rien ne l'aſſujettit à des occupations réglées.

L'A. Vous prouvez très-bien, Monſieur, que les vœux ſont utiles à l'état monaſtique, mais le ſont-ils autant à la patrie? Le célibat ne lui enleve-t-il pas un nombre de ſujets? Quel eſt, en effet, le bon pere de famille qui ne gémiſſe de voir ſon fils ou ſa fille perdus pour la ſociété? Cela s'appelle ſe ſauver; mais un ſoldat qui ſe ſauve, quand il faut combattre, eſt puni. Nous ſommes tous les ſoldats de l'état; nous ſommes à la ſolde de la ſociété, nous devenons des déſerteurs quand nous la quittons. Que dis-je, les moines ſont des parricides qui étouffent une poſtérité toute entiere.

Le C. Les regrets que vous témoignez ſur les hommes que le cloître fait perdre à l'état ſeroient juſtes, ſi les ſeuls religieux étoient célibataires. Mais ces êtres inutiles ou corrompus pullulent dans le monde, où l'on pardonne le célibat philoſophique, qui eſt une ſource de libertinage, & où l'on voudroit proſcrire le célibat religieux, qui eſt le pere d'une foule de vertus. Dans pluſieurs provinces, il n'y a que les aînés des familles qui ſe marient; les cadets reſtent dans le ſiecle ſans établiſſement. Tous les états, depuis celui de financier juſqu'à celui de baladin, regorgent de ſujets ſurnuméraires. S'il n'y avoit point de couvent, le nombre de ces ſujets ſeroit double; & qu'en feroit-on, dans cette ſuppoſition? La troupe nombreuſe des demi-politiques crie ſans ceſſe: *population*, *population*; mais cette population, prêchée ſi ridiculement par de vieux célibataires, doit être proportionnée à la nourriture qu'un pays peut donner. Si certaines parties de la France, les landes de Bordeaux, par exemple, celles du Berry, de la Bretagne étoient

auſſi peuplées que la Chine, il faudroit que les hommes ſe mangeaſſent entr'eux, ou qu'ils imitaſſent la barbare précaution des femmes chinoiſes. Elles multiplient avec tant de fécondité, que les unes ſe font avorter, les autres étant hors d'état de nourrir leurs enfants, venus à terme, malgré leurs précautions meurtrieres, les expoſent ſur les grands chemins, dans les rues, dans les places publiques, & les jettent même à l'eau, ſans que la juſtice les pourſuive. Ce déſordre eſt ſans doute affreux; mais c'eſt une ſuite de l'exceſſive population. D'ailleurs, l'eſſentiel, pour les hommes, eſt qu'ils ſoient heureux dans ce monde & dans l'autre. Peu leur importe qu'ils ſoient nombreux; & plus vous les multiplierez, plus vous les éloignerez de ce double bonheur. La corruption marche toujours avec la multitude. Il eſt vrai que cette raiſon paroît peu vous intéreſſer; vous ne voulez pas qu'on ſe ſauve, & vous avez fait même d'indécents jeux de mots ſur le nom de ſalut : mais les exemples des *Antoine*, des *Hilarion*, des *Pacôme*,

& les maximes de l'évangile nous paroiſſent préférables aux plaiſanteries de ceux dont vous êtes l'écho.

L'A. Je ſuis l'écho de toute la France.

Le C. Toute la France peut ſe tromper : d'ailleurs, il eſt difficile de connoître, du coin de ſon village, tout ce qu'on penſe en France, & d'entendre tout ce qu'on y dit.

L'A. Cela eſt vrai; mais on peut voir par les yeux des autres.

Le C. Les yeux d'autrui ſont toujours trompeurs. Ceux de vos faiſeurs de brochures ne regardent jamais qu'à travers des verres enfumés.

L'A. Si vous ne voulez pas conſulter les livres, écoutez la raiſon. Elle exige qu'il n'y ait, pour le ſervice des autels & pour les autres ſecours, que le nombre de miniſtres néceſſaires. L'Angleterre, l'Écoſſe & l'Irlande n'en ont pas vingt mille. La Hollande, qui contient deux millions d'habitants, n'a pas mille eccléſiaſtiques; encore ces hommes conſacrés à l'Égliſe, étant preſque tous mariés, fourniſſent des ſujets à la patrie.

Le C. Je veux croire que votre calcul eſt juſte ; ce qu'il eſt difficile de vérifier dans le petit lambeau de terre où nous ſommes confinés. Mais vous ne faites pas une attention qui eſt pourtant bien eſſentielle, c'eſt que vous nous parlez des pays où la religion proteſtante eſt établie, & que les moines n'exiſtent que dans les contrées ſoumiſes à l'Égliſe catholique. Or, cette Égliſe ayant eu la mal-adreſſe de conſerver cinq ſacrements de plus que les ſages anglicans & les vertueux réformés, il faut un plus grand nombre de coopérateurs & de miniſtres. La confeſſion ſeule occupe un grand nombre de prêtres. Travaillez, Monſieur l'Avocat, à abréger le catéchiſme, comme vous avez dû abréger *Cujas* & *Barthole*, & alors, je vous permettrai de vous plaindre du trop grand nombre de prêtres & de moines. Comment ! vous pardonnez aux calviniſtes leurs prédicants ; aux idolâtres, leurs bonzes & leurs talapoins ; aux turcs, leurs dervis & leurs fakirs ; & vous ne voulez pas paſſer à la religion que vous profeſſez quelques miniſtres ſurnumé-

raires, qui aident les autres dans le besoin !

L'A. Ce n'eſt pas précifément du nombre des miniſtres que je me plains, c'eſt des abus qu'entraîne le célibat qu'ils profeſſent. C'eſt un joug peſant pour eux, & la plupart le ſecoue avec ſcandale.

Le C. Ce ſcandale eſt un grand mal, j'en conviens avec vous ; mais n'eſt-il pas quelquefois imaginaire ? Plus je vis, plus je vois que les hommes ſe font encore plus méchants qu'ils ne ſont. J'ai connu beaucoup de prêtres & de religieux, & je puis parler d'eux avec connoiſſance de cauſe. On voit trop facilement le mal dans les miniſtres des autels, & on ſe cache le bien avec trop de ſoin. Il eſt plaiſant que les philoſophes, apôtres du luxe & des vices qu'il entraîne, ſe plaignent ſi amérement de quelques défauts légers, de quelques foibles déſordres, lorſqu'ils croient les appercevoir dans ceux qu'ils imaginent être leurs ennemis.

L'A. Les philoſophes ne font pas autant d'attention que vous le penſez aux prêtres & aux moines ; ils les regardent

la plupart, non comme des inſectes qui obſcurciſſent l'air, mais comme des reptiles qui rampent ſur la terre, & qui la troublent.

Le C. Je ſais que vos ſages feignent de mépriſer les miniſtres de la religion; mais s'acharneroient-ils ſur eux, ſi ce mépris étoit réel? On ne fait aucune attention à ce qu'on dédaigne. Les raiſons de leur prétendu mépris ſont la ruſticité, la groſſiéreté, l'emportement qu'ils attribuent aux moines. Mais eſt-ce bien aux gens de lettres, aux philoſophes du jour à leur faire de pareils reproches? Quel religieux voudroit avoir fait les *quand*, les *ſi*, les *pourquoi*, le *pauvre diable*, les ſatyres contre *Jean-Jacques*, la ſale *défenſe de mon oncle*, les *honnêtetés* ou *malhonnêtetés littéraires*, &c. &c. &c.? Si c'eſt là le ton de politeſſe de ces Meſſieurs, je félicite les religieux de leur groſſiéreté. Croyez-moi, Monſieur l'Avocat, à tout prendre, nous gagnerons plus avec les uns qu'avec les autres. L'état religieux eſt le ſoutien de la patrie, par la morale qu'il

enſeigne ; la philoſophie eſt un poiſon lent qui coule dans les veines du corps politique, & qui, tôt ou tard, lui donne la mort.





VII. ENTRETIEN,

SUR LA PRÉDICATION.

AVANT-PROPOS.

PARMI la foule immenſe de brochures rouges, vertes, jaunes, bleues, dont nous ſommes inondés, il en parut une très-frivole en 1766, ſous un titre très-ſérieux. Elle étoit intitulée : *de la Prédication.* On l'attribuoit à un auteur célebre; &, quoiqu'elle fût ſans objet, tous les petits-maîtres ſe la diſputerent. Le Chevalier, enthouſiaſmé de ce colifichet, demanda avec empreſſement au Comte :

LE CHEVALIER ET LE COMTE.

LE CHEVALIER.

AVEZ-vous lu la brochure nouvelle ?

LE C. Il y a long-temps que je ne lis plus de brochures.

LE CH. Celle-ci eſt charmante !

Le C. Elle l'eſt du moins à vos yeux, car vous en paroiſſez enchanté ; mais peut-être je n'y trouverois pas les mêmes attraits. Que dit-elle donc cette brochure ſi ſéduiſante ?

Le Ch. Elle renverſe toutes les chaires de l'évangile, pour élever, ſur leurs débris, les tribunaux de la politique. Rien n'eſt plus inutile, ſuivant lui, que la prédication. Les patriarches, qu'il transforme en orateurs, & qui en ont quelquefois rempli l'office, ont, dit-il, en vain élevé leur voix. Celle des prophêtes n'a pas produit plus d'effet. Le Meſſie lui-même, à ſa mort, a laiſſé les juifs & les gentils tels qu'il les avoit trouvés. Les apôtres n'ont fait que peu de proſélytes. *S. Paul* n'obtint rien des athéniens. Le chriſtianiſme ne ſe répandit avec ſuccès que ſous *Conſtantin* ; mais les crimes reſtoient dans les cœurs, tandis que la croix étoit ſur tous les fronts. Jamais plus d'oppreſſions, de déprédations, de brigandages que ſous le joug des francs convertis. Cette religion ſi ſainte prêchoit donc fort inutilement. C'eſt même par la

prédication que des fureurs trop connues ont été inſpirées.

Le C. Voilà, Monſieur le Chevalier, une jolie mignature. Si vous entaſſez dans votre tête pluſieurs portraits dans ce genre, cela ſera une belle gallerie de peintures. Mais n'avez-vous pas ſenti combien le tableau qu'on vous a tracé eſt infidele ? Je vous nie d'abord que les patriarches aient prêché ſans fruit dans leur famille ; que les prophêtes aient tonné ſans ſuccès dans Iſraël. Et qui eſt-ce qui ramena les iſraélites, ſi ſouvent idolâtres, ſi ce n'eſt les diſcours éloquents de ces hommes céleſtes. Le Meſſie, qu'ils avoient annoncé, ne purifia-t-il pas une foule de pécheurs par le feu de ſa parole ? S'il ne changea pas tous les cœurs, il en dit lui-même la raiſon aux juifs incrédules. Pourquoi, leur dit-il, ne vous rendez-vous pas à mes diſcours ? C'eſt que vous n'ètes pas du nombre de mes brebis : *Non creditis, quia non eſtis ex ovibus meis*. Il faut être de Dieu, pour entendre les paroles de Dieu ; & vos cœurs n'étant point ouverts à la voix de mon pere,

mes paroles ne ſauroient trouver priſe ſur eux : *Sermo meus non capit in vobis.* Après la mort de ce divin maître, ſes diſciples firent des fruits abondants. C'eſt ce que nie l'auteur de votre brochure ; mais liſez les *actes des apôtres*, vous verrez les juifs ſe convertir par milliers. Dès les premieres prédications de *S. Pierre*, les gentils embraſſerent avec empreſſement la foi. A chaque page vous admirerez les progrès rapides de la divine parole ; le concours des peuples à la foi tient du prodige, & vous ne voyez que peu de proſélytes juſqu'à *Conſtantin* ! Ce prince n'eſt monté ſur le trône de l'empire qu'au commencement du quatrieme ſiecle ; & vous ignorez ce que *Tertullien* écrivoit à la fin du ſecond. « Les Maures, » dit-il, les Marcomans, les Parthes, les » nations les plus nombreuſes le ſont moins » que les chrétiens qui ſont répandus » dans toutes les parties du monde. Nous » ne ſommes que d'hier, & nous rem- » pliſſons tout, vos villes, vos châteaux, » vos iſles, vos bourgades, vos champs, » vos places, vos tribus, le palais, le

» ſénat ; nous ne vous laiſſons que vos » temples ». Quoi ! *Tertulien*, dès le ſecond ſiecle, voit par-tout des chrétiens, & vous venez nous dire, au dix-huitieme, que vous n'en voyez que très-peu juſqu'à *Conſtantin !*

Le Ch. Oh ! dès que vous me citez des peres de l'Égliſe, je n'y puis plus tenir.

Le C. Les peres de l'Égliſe valent bien les marionettes poudrées & muſquées des cafés de Paris. Si vous les aviez lus, ſi vous aviez ſur-tout conſulté les hiſtoriens eccléſiaſtiques, les *Euſebe*, les *Socrate*, les *Sozomene*, vous auriez vu l'univers changer de face par la ſemence de la parole divine. Vous auriez vu des peuples barbares connoître la vertu, la frugalité, la modeſtie, la tempérance, la chaſteté, le pardon des injures, le déſintéreſſement dans les riches, la patience dans les pauvres. Mais les francs, dites-vous, la croix ſur le front, le poignard à la main, ſe livrerent aux plus grands crimes ; mais ſachez, Monſieur, que les grands forfaits éclatent, & que les vertus pai-

ſibles reſtent perdues pour la poſtérité. Le prince modeſte & l'époux fidele ſeront toujours moins connus que le héros ſanguinaire & le brigand audacieux. Quels pitoyables raiſonnements ne font pas vos brochuriers ? Il y a eu des chrétiens ſans mœurs ; donc, que le chriſtianiſme n'en donne pas. C'eſt comme s'ils diſoient : une foule de gens d'eſprit ont fait des ſottiſes ; donc, que l'eſprit ne ſert qu'à faire faire des ſottiſes.

Le Ch. Mais ſi les ſermons ont produit tant de bien, pourquoi ſont-ils donc aujourd'hui une ſemence inutile ?

Le C. Pourquoi ? c'eſt que la plupart des prédicateurs & des auditeurs manque à leur devoir. Nos jeunes orateurs veulent être des académiciens, au lieu d'être des apôtres. Ils ne prêchent pas pour convertir ; ils ne parlent que pour ſe prêcher eux-mêmes. Leur gloire les intéreſſe bien plus que le ſalut de leurs auditeurs. Ceux-ci, de leur côté, vont au ſermon comme à la comédie ; ils veulent qu'on leur maſque l'évangile ; ils préferent les antitheſes du bel-eſprit aux autorités de la

religion. Les orateurs les servent suivant leur goût ; & ni les uns ni les autres ne vont à leur but. Quelquefois de dignes ministres de l'évangile prêchent chrétiennement, & l'auditoire est profane ; que dis-je, il est impie. Est-il étonnant alors que la prédication soit un vain bruit pour ceux qui l'entendent ? Allez au sermon avec l'intention de ne rien croire de ce que dira l'orateur chrétien, avec le ferme propos de tourner en ridicule ses citations, ses raisonnements, ses réflexions ; je crois bien que vous n'en retirerez pas plus de fruit, & moins encore que si vous n'y aviez pas assisté. Mais rendez-vous à la chaire de vérité avec les dispositions convenables ; écoutez le prédicateur comme un envoyé de Dieu, qui vous annonce de sa part des vérités tour-à-tour consolantes & terribles ; ne fermez pas votre cœur à sa voix, & vous serez touché, ou votre ame est de bronze. Ces impressions, direz-vous, sont passageres : mais quand même les sermons ne produiroient pas des effets actuels sur le cœur des hommes, ils peuvent en pro-

duire dans la ſuite. Une vérité reçue froidement aujourd'hui, échauffera peut-être l'imagination demain, ſi un malheur, un revers, une maladie font rentrer l'homme en lui-même, & dans la contemplation de ſa miſere. Bien peu de laïques liſent des livres de piété; mais pluſieurs aſſiſtent au ſermon, ſoit pour montrer un habit élégant, ou des talons rouges, ou un cerveau léger coëffé à la grecque; ſoit pour voir l'objet de leurs paſſions; ſoit enfin pour critiquer le prédicateur. Si les diſcours chrétiens ne les convertiſſent pas, ils leur apprennent du moins ce qu'ils auront à faire, quand il faudra ſe convertir. C'eſt un régime qu'on leur donne pour l'avenir. Il y a un art de guérir les maladies corporelles de l'homme; il y en a un auſſi pour les infirmités ſpirituelles, qui, ſecondé par la grace, doit avoir des effets plus infaillibles. Loin de médire de cet art, mettez à profit, mon cher Chevalier, les ſecours qu'il vous offre; reſpectez les prédicateurs: ils ſont les organes de la divinité; faites uſage de leurs

remedes, & ne reſſemblez pas au gentilhomme limouſin d'une certaine comédie, qui vouloit tirer l'épée contre ſon médecin.



VIII. ENTRETIEN,

SUR LE THÉATRE.

LE CHEVALIER ET LE COMTE.

LE CHEVALIER.

JE vous avoue, mon cher Comte, que la vie des petites villes eſt une vraie mort; point de cafés, point de ſpectacles; je me paſſe de l'un, mais je ne ſaurois me conſoler d'avoir perdu l'autre.

LE C. Cette perte peut-elle donc vous être ſi ſenſible?

LE CH. Oui, très-ſenſible. Le théâtre eſt ce que l'eſprit humain a jamais inventé de plus noble & de plus utile pour former les mœurs, & pour les polir.

LE C. Dites donc pour les corrompre. Je ſuppoſe qu'il y ait des pieces honnêtes; il ſuffit qu'il y en ait ſouvent de mauvaiſes, pour le condamner.

LE CH. Vous ignorez ſans doute, en parlant ainſi, les défauts que le théâtre

a réformés. Je pourrois vous citer plusieurs exemples, je me borne à quelques-uns. Un homme connu se raccommoda avec sa femme, en voyant le *préjugé à la mode* J'ai vu l'homme du monde le plus fier prendre des airs modestes après la comédie du *glorieux*. Si les financiers ne sont plus grossiers ; si les gens de cour ne sont plus de vains petits-maîtres ; si les médecins ont abjuré la robe, le bonnet, les consultations en latin ; si quelques pédants sont devenus hommes, à qui en a-t-on l'obligation ? au théâtre, au seul théâtre.

Le C. Voilà sans doute de grands changements ; mais vous ne faites pas attention qu'il n'est question là que de quelques ridicules qui intéressent peu la société, & non de la correction des vices, dont le théâtre est plutôt l'aliment que le remede. Les comédies de *Moliere* pourront bien corriger le mari jaloux ; mais loin de réformer la femme infidelle, elles la rendront plus infidelle encore. Ces œuvres sont une école de mauvaises mœurs. Qu'y voit-on ? des enfants qui

volent leurs peres, d'honnêtes bourgeois dupés par des frippons de cour, & surtout des femmes qui trompent leurs maris.

Le Ch. Il est vrai que *Moliere* décrie un peu le mariage; mais cette union est relevée par d'autres poëtes comiques. C'est ordinairement le dénouement légitime de toutes leurs intrigues, l'heureux terme des artifices des auteurs & des acteurs, la récompense & le couronnement de deux amants. Bien loin d'avilir ce lien, inspiré par la nature, rien n'est plus propre à en faciliter le succès.

Le C. Vous auriez raison, si les démarches passionnées qui précedent les mariages du théâtre pouvoient être innocentes; mais la galanterie en est le seul pivot, & cette galanterie est souvent très-licencieuse. Il se fait des milliers de mariages sur le théâtre; en est-il un seul dont la religion soit ou paroisse être le principe? L'*école des meres*, *des filles*, *des garçons*, *des jaloux*, semblent promettre de sages leçons sur le mariage. Mais toute la morale qui en résulte,

c'eſt que *le ſoin & l'attention à éloigner les jeunes gens des dangers du crime, ne ſervent qu'à leur en donner plus d'envie, & à leur faire chercher les moyens de ſe ſatisfaire. La ſévérité même qu'on a pour eux les autoriſe à ſecouer le joug, & eſt une excuſe légitime des fourberies & des menſonges dont ils trompent leurs parents & leurs tuteurs. Ces ſeveres inſtituteurs ſont toujours la dupe de leurs précautions inquietes & jalouſes, & n'y gagnent que le ridicule dont ils ſe couvrent. Malgré toute la ſageſſe de leurs meſures, l'amour, inépuiſable en reſſources, rend les innocents plus adroits à tromper que les plus ruſés ne le ſont pour ne pas l'être. Après tout, c'eſt un vain ſcrupule de ſe refuſer à la galanterie. C'eſt une fievre épidémique dont perſonne n'eſt exempt, & ne peut l'être. Il eſt de la ſageſſe de ne pas être plus ſage que les autres. On ne peut compter ni ſur les femmes, ni ſur les filles: il faut s'attendre à leurs chûtes, s'en faire un jeu, & n'avoir pas l'inutile foibleſſe de s'en embarraſſer.* Ajoutez à ces belles regles une multitude d'invectives,

de sarcasmes & de grossiéretés contre les maîtres, les peres, les maris. *Loup-garou, argus, turc, vieux fou, dragon*, sont les expressions les plus modérées. Ces expressions, qui ne sont rien moins que des traits d'esprit, sont un jargon dont on déclare gravement qu'il ne faut que rire. Toute la jeunesse l'apprend par cœur, & l'emploie à tout moment, lorsqu'il s'agit de faire quelque mariage *à la Moliere. Georges Dandin* & l'*Amphitrion* sont les chef-d'œuvres de la sagesse de ce poëte. C'est le regne, le triomphe & l'apologie de l'adultere. Dans quelqu'endroit qu'on ouvre certains poëtes comiques, on les trouve par-tout ennemis des mariages & des mœurs. Par-tout quelqu'infidélité dont on rit; des maris & des femmes qui s'insultent, se maudissent, se battent; des enfants révoltés contre leurs parents, qui s'engagent sans leur aveu, les trompent, les volent, les forcent à se rendre à leur folle passion; des domestiques frippons, des fourbes, des ministres de plaisir qu'on récompense. Il ne se fait pas un seul mariage sur la

ſcene, qui ne porte quelque coup mortel à la ſainteté de ce lien. Suppoſons que tous les perſonnages ſoient des hommes réels, je ne crois pas qu'il y ait au monde de compagnie plus déteſtable que celle-là le feroit. Pas un ſeul homme de bien. Si quelqu'un oſoit l'être, il feroit auſſi-tôt bafoué & perſécuté de tous les autres. Qu'on anime les perſonnages de tous les poëtes comiques, ſans exception, les *Valere*, les *Lucinde*, les *Sganarelle*, les *Arnolphe*, les *Lubin*, les *Lucas*, &c. de *Regnard*, *Monfleuri*, *Poiſſon*, *Favart*, *Dancourt*, &c.; les *Colombine*, les *Pierrot*, les *Iſabelle*, les *Mezzetin*, les *Marinette*, les *Arlequin*, &c. des *Italiens*, ne paroîtront qu'un tas de ſcélérats, de fourbes, de coquettes, d'adulteres, d'effrontées, de jureurs, de frippons, de débauchés, de mauvais fils, de mauvais maris, &c. Si les mariages, dans le monde, ſe faiſoient ſur ces modeles, cette ſainte union feroit une ſource d'infamies.

Le Ch. Mais ſi la morale des poëtes comiques eſt ſi abominable, comment

les joue-t-on par-tout ? Non ſeulement les villes principales ont leur théâtre, mais toutes les cours, même dans leurs maiſons de plaiſance, entretiennent à grands frais des troupes de comédiens : elles les penſionnent ; elles honorent leurs jeux de leur préſence ; elles daignent même quelquefois s'y mêler.

Le C. Cette objection, qui n'eſt pas de vous, a plus de malignité que de force. Elle ne tend qu'à mettre aux priſes la vertu & l'autorité, l'Égliſe & le ſceptre, & à fermer la bouche aux miniſtres, par la crainte & le reſpect. C'eſt l'artifice ordinaire au vice, comme à l'erreur, qui ont intérêt de s'étayer par la diviſion des deux puiſſances. C'eſt bien là qu'on peut dire, avec M. *Boſſuet*, lorſque *Louis XIV*, en revenant de la comédie, lui demandoit, en riant, s'il eſt permis d'y aller : *Il y a de grands exemples pour, & de fortes raiſons contre.* Cette réponſe pleine d'adreſſe ſauve à la fois l'évêque & le courtiſan, quoique le courtiſan l'emporte ſur l'évêque. Ajoutons que les pieces qu'on joue à la cour ſont ordi-

nairement plus châtiées que celles qu'on joue à la ville ; mais quand même ces pieces ne ſeroient pas dans les regles de la bienſéance, penſons-nous que le prince qui les voit repréſenter veuille faire une loi de ſon exemple? Bien-loin d'obliger perſonne à venir à la comédie, il loue ceux qui s'en éloignent; il n'en eſtime pas davantage ceux qu'il y voit; il en blâmeroit pluſieurs, s'ils y venoient; il ne trouve pas mauvais que les confeſſeurs, les caſuiſtes, les prédicateurs, juſques ſous ſes yeux, ſe déclarent contr'elle. Le *P. Bourdaloue*, diſoit *Louis XIV*, *a fait ſon devoir; c'eſt à nous à faire le nôtre.*

Le Ch. Mais, puiſque vous parlez de devoirs, les comédiens n'inſtruiſent-ils pas les princes ainſi que les prédicateurs? *Louis XIV*, qui aimoit à danſer ſur le théâtre, ne fut-il pas corrigé par *Racine?* Lorſqu'on joua devant lui, en 1670, la belle piece de Britannicus, il fut frappé du portrait que fait le poëte des folies de *Néron*, parmi leſquelles ſon amour exceſſif pour les ſpectacles lui donnoit les plus grands ridicules. *Louis XIV* ne

parut plus ſur les théâtres, & ne danſa plus dans les ballets, quoiqu'il aimât la danſe, & qu'il danſât bien. La comédie le ſauva de ce ridicule; & le poëte corrigea le monarque.

Le C. Vous parlez d'un ridicule réformé par le théâtre, & je vous ai déjà dit qu'il étoit propre à cela. Mais ce ne ſont pas les ridicules qui font la honte des rois & le malheur des peuples; ce ſont les paſſions qui les dominent; & jamais les auteurs ni les acteurs tragiques & comiques n'en ont guéri aucune, ni dans les princes, ni dans les ſujets. Bien-loin d'inſtruire & de reprendre les grands, le théâtre entretient, flatte, augmente tous leurs défauts, l'oiſiveté, la pareſſe, la frivolité, la raillerie, la molleſſe, le luxe, la hauteur, l'ambition, la diſſimulation, &c. Il leur en fait un mérite, un air de dignité, un devoir d'état, un apanage de naiſſance. Le théâtre eſt le plus grand des flatteurs. Qui peut lire, ſans une ſurpriſe mêlée d'indignation, les prologues des opéras, chantés devant *Louis XIV* & toute la cour? Qu'a pu

dire de plus fort le paganiſme, pour flatter des princes qu'il mettoit au rang des dieux ? *Il eſt digne de nos autels ; ſon tonnerre inſpire l'effroi : il prend ſoin du bonheur de la terre.* On diroit que les poëtes ſuppoſoient que ce prince avoit les foibleſſes des empereurs romains, & qu'il aimoit les apothéoſes. Un jour *Louis XIV*, fatigué, ſans doute, de ce vain encens, demanda au Duc de *Montauſier* ce qu'il penſoit de ces prologues ? *Je penſe*, répondit-il, *que votre majeſté mérite tous les éloges qu'on lui donne ; mais je ne puis comprendre comment elle peut ſouffrir qu'ils ſoient chantés par une troupe de faquins, dans le temple du vice & de la débauche.* Quelle vertu ! quelle vérité ! quelle fermeté ! & quel homme que ce ſage gouverneur !

Le Ch. Cet homme ſi vertueux alloit pourtant à la comédie. Des magiſtrats non moins ſéveres que lui y ont aſſiſté pluſieurs fois. Les ſénateurs romains, ce conſiſtoire des rois ; les cenſeurs, ces hommes graves, faits pour conſerver les bonnes mœurs ; *Caton* lui-meme, ce

cenſeur ſi rigoureux, alloient aux ſpectacles.

Le C. Qu'eſt-ce que cela prouve ? Les hommes les plus vertueux ne ſuivent pas toujours leurs principes. Ceux des ſénateurs romains étoient que le théâtre eſt très-dangereux. Ils firent tout ce qu'ils purent, pour empêcher les repréſentations théâtrales. Ils noterent les comédiens d'infamie, firent vendre leurs meubles, enlever leurs ſieges, démolir les bâtiments. L'ivreſſe du peuple, pour ces jeux, rendit tous leurs efforts inutiles. Enfin, le torrent de la corruption, dont la comédie fut la principale cauſe, y entraîna les ſénateurs mêmes, & coula à grands flots juſqu'à ce qu'il eût englouti la république dans l'abyme des plus grands déſordres. Cependant, les comédiens furent toujours regardés comme infames. La honte, la proſcription du théâtre le ſuivirent dans ſon plus grand triomphe ſur la vertu. Les empereurs, qui ne purent lui réſiſter, qui, ſouvent le groſſirent, n'abrogerent jamais les loix qui les notoient d'infamie. *Néron* même les reſpecta ; &

lorſqu'ils les violoient le plus ſcandaleuſement, ils faiſoient de nouveaux réglements; ils impoſoient de nouvelles peines pour les maintenir. Les empereurs chrétiens ne furent ni plus indulgents, ni plus heureux. Le vice, toujours plus fort que la loi, a ſu ſe maintenir contr'elle, &, ſans pouvoir jamais la fléchir, a rendu ſes coups inutiles.

Le Ch. Mais, ſi le métier de comédien eſt infame, ſi la comédie elle-même l'eſt, comment le public eſt-il ſi empreſſé pour le théâtre & pour les ſuppôts du théâtre?

Le C. C'eſt une contradiction frappante, & ce n'eſt pas la ſeule. Les inconſéquences ſont l'apanage de l'homme; elles ſont communes dans la ſociété humaine. L'uſure, la médiſance, l'impureté ne ſont-elles pas condamnées par toutes les loix? Il y a pourtant plus de libertins, d'uſuriers, de médiſants, que d'amateurs du ſpectacle. Il ſeroit très-injuſte de vouloir combattre les loix par la conduite. Au contraire, il faut juger de la conduite par les loix. Eſt-il rien de plus condamnable que l'idolâtrie? Fut-il jamais rien

de plus autorisé ? L'histoire de tous les siecles, dans le monde entier, fait voir de pareils contrastes. La multitude des coupables peut arracher la tolérance, mais elle ne change ni le vice, ni la vertu; & la sagesse, supérieure à tous ces nuages, n'a garde d'abandonner la sainteté des regles à la corruption de leurs transgresseurs.

Le Ch. Les italiens & les anglois sont plus indulgents que vous. Ils se gardent bien de flétrir l'opéra, qu'ils fréquentent, & de condamner les spectacles, qui leur donnent tant de plaisir. Aujourd'hui même, à Rome, on représente publiquement des comédies dans des maisons religieuses. Les dames y vont sans scandale: on ne croit pas que des dialogues, récités sur des planches, soient un grand mal. On a vu jusqu'à la piece de *Georges Dandin*, exécutée à Rome, par des religieuses, en présence d'une foule d'ecclésiastiques & de dames.

Le C. Je réponds d'abord que les représentations théâtrales des couvents & des colleges sont bien différentes du

ſpectacle public. Si l'on y a joué quelquefois des pieces de *Moliere*, ce n'eſt qu'après les avoir châtrées. On garde les rôles comiques; on exclut les ſcenes licencieuſes. Mais il eſt faux, d'ailleurs, qu'en Italie, les ſpectacles ſoient plus permis qu'en France. Mal-à-propos aſſocie-t-on les italiens aux anglois, dans la façon de penſer, qui eſt toute différente. Au-delà comme au-deça des monts, le théâtre n'eſt que toléré, comme les femmes publiques, en pluſieurs villes. Il y eſt même beaucoup moins répandu & fréquenté qu'en France, où chaque bourgade croit du bel air de jouer la comédie, ſans penſer qu'elle la donne en la jouant. Il a été fait, en Italie comme en France, de bons livres contre les ſpectacles. Les ſtatuts des dioceſes n'y ſont pas moins ſéveres. S'il me convenoit de citer des théologiens, je vous nommerois les *PP. Concinna*, jacobin; *Othonelli*, jéſuite; les actes de l'Égliſe de Milan, par *S. Charles*; les ſynodes de *Benoît XIV*, &c. Cependant, on fréquente, en Italie comme en France, le

théâtre, malgré la loi & la conſcience, parce que le vice ſe met preſque toujours au-deſſus d'elles; mais on mutile, en Italie, les chantres de l'opéra. Les partiſans du ſpectacle, qui font tant valoir les exemples que nous donnent les italiens, voudroient-ils encore ſuivre celui-ci?

LE Comte en étoit là, lorſque ſon valet de chambre lui apporta une brochure toute nouvelle, intitulée : *Réflexions morales, politiques, hiſtoriques & littéraires ſur le Théâtre*, en 5 vol. (1). Il y trouva ſon ſentiment ſur les ſpectacles, prouvé par la raiſon, & confirmé par les autorités les plus reſpectables. Il ouvrit le chap. premier du livre V, intitulé : *Préjugés légitimes contre le Théâtre*, & il y trouva les réflexions ſuivantes.

Premier préjugé contre le Théâtre.

LES ſpectacles, depuis leur origine juſqu'à *Conſtantin*, furent, de l'aveu de

(1) C'eſt dans cet ouvrage que nous avons puiſé pour compoſer cet entretien.

tout le monde, l'écueil de la vertu & le triomphe du vice. Ce n'étoit pas ſeulement à cauſe de l'idolâtrie, qui s'y trouvoit ſouvent mêlée, & dont les païens ne pouvoient faire un crime au théâtre, mais, ſur-tout, par rapport aux bonnes mœurs, qui y étoient conſtamment bleſſées. Les excès de la comédie la firent toujours condamner par les gens de bien, même païens. Les premiers chrétiens l'avoient ſi fort en horreur, que l'éloignement du théâtre étoit une marque de chriſtianiſme reconnue dans les deux religions. La ſcene, quoique réformée par la religion chrétienne & par les loix des empereurs, n'en fut pas moins dangereuſe, juſqu'à ſon extinction dans l'occident, par l'irruption des barbares; & en orient, par l'invaſion des turcs. Les ouvrages des *SS. Chryſoſtôme*, *Ambroiſe*, *Salvien*, *Lactance*, *Caſſiodore*, *&c.* qui, à Conſtantinople, à Milan, à Rome, à Cartage, à Marſeille, à Treves, &c. ne parloient qu'à des chrétiens, en ſont les démonſtrations. La comédie, renaiſſant aux quatorzieme & quinzieme ſiecles, à

l'ombre de la dévotion & des myſteres, ſe ſentit bientôt de la nature du théâtre. Le fleuve ſuivit ſa pente; & le nom de comédien devint une injure proverbiale, une expreſſion de folie & de vice depuis la Chine juſqu'en Écoſſe.

Second préjugé.

Tous les ſuppôts & manœuvres du théâtre, acteurs, actrices, figurantes, danſeurs, chanteurs, colporteurs, graveurs, machiniſtes, valets, &c. ſont, dans les quatre parties du monde, parfaitement dignes les uns des autres, & ſur-tout de leur métier. C'eſt la lie du vice, mêlée avec la lie du peuple. On y eſt reçu; on y eſt aimé; on n'y fait fortune qu'à proportion de ſa corruption. Y ſouffriroit-on un homme de bien? S'y pourroit-il ſouffrir lui-même? Il n'entrera jamais dans l'eſprit d'une honnête fille de ſe faire comédienne; & la premiere réſolution que prendra tout ſuppôt du théâtre, qui voudra ſincérement ſe convertir, ſera de quitter la troupe. On riroit au nez de celui qui feroit l'éloge de

leur vertu, à moins de vouloir, comme *Érasme*, faire, pour rire, l'apologie du vice & du libertinage.

Troisieme préjugé.

LE caractere des auteurs dramatiques. Qui peut éluder la force de cette présomption ? La plupart corrompus, qu'enfanteront-ils d'édifiant ? Un mauvais arbre porte-t-il de bon fruit ? Je n'attaque point les vivants ; je veux croire qu'ils n'imitent pas les mœurs de ceux dont ils e font un mérite d'imiter les ouvrages. Mais, dans le fond, que peuvent être, pour la vertu, les auteurs du théâtre italien, de la foire, des parades, &c ? S'occuperoient-ils de ces scandaleuses pieces, si la religion dirigeoit leur imagination & leur plume ? Combien doit être corrompue la source de tant d'infamies ! Ils ont beau dire, d'après *Martial* & *La Fontaine* : *Lasciva est nobis pagina, vita probra* ; c'est une chimere, les mauvais discours corrompent les mœurs, & sont une preuve de la corruption.

Quatrieme préjugé.

Le caractere des défenseurs du théâtre. Il a trouvé des apologistes, cet art pernicieux, qui n'eût dû trouver que des ennemis, ou plutôt, qui, pour l'intérêt de la vertu, n'auroient jamais dû naître. Mais que sont ces fiers paladins, qui rompent ici une lance pour leurs dames ? Ils ne valent pas mieux que les *Dulcinées* pour lesquelles ils entrent en lice. Leur conduite ne peut que rendre très-suspecte la cause dont ils sont les champions. J'avoue qu'il s'est trouvé quelques écrivains, comme le *P. Caffaro*, théatin; le *P. Porée*, jésuite, recommandables par leur piété, qui ont pu prendre le change, & avoir quelqu'indulgence pour le théâtre. Des exceptions si rares confirment la regle; le très-grand nombre de ces partisans le décrédite par sa vie licencieuse. Le même intérêt de passion qui les y mene, leur met les armes à la main pour les soutenir. La vertu ne plaida jamais la cause du vice.

Cinquieme

Cinquieme préjugé.

Le caractere des amateurs. Quelle compagnie trouve-t-on au ſpectacle ? Y voit-on ce qui, dans tous les états, édifie par la vertu & la fidélité à ſes devoirs ? Il ne s'y raſſemble que des libertins, des coquettes, des gens oiſifs, ſans mœurs, ſans piété. Je ſais qu'un honnête homme peut, une ou deux fois, y être attiré par curioſité, engagé par complaiſance, entraîné par une malheureuſe circonſtance. Mais, à ce très-petit nombre près, qui n'y revient plus, & dont je ne parle point, il eſt de notoriété publique que tout le reſte ne ſe diſtingue que par ſon dérangement. La ſcene a beau ſe couvrir d'or & d'argent, c'eſt le rendez-vous de toute la mauvaiſe compagnie, & comme l'égoût d'une ville. La piece fût-elle décente, les acteurs vertueux, la ſeule aſſemblée qui compoſe le théâtre eſt un préjugé contre lui, & devroit le faire éviter.

Sixieme préjugé.

La diverſité même des ſentiments ſur les ſpectacles, forme du moins un doute légitime. Peut-on, ſi l'on aime ſon ſalut, ne pas préférer le parti le plus ſûr, qui eſt de n'y pas aller ? Je n'ai jamais connu aucun défenſeur du théâtre, qui ne convienne qu'il y a quelquefois du danger; qu'il y en a toujours pour certaines perſonnes; qu'il y en a dans beaucoup de pieces; qu'il y a donc alors du péché. Qui peut définir, qui peut diſcerner ces divers degrés ? Qui peut ſe flatter de ne jamais franchir la foible barriere qui en ſépare ? Qui peut, après tout ce qu'on a lu, blâmer la juſte ſévérité de l'Égliſe, qui proſcrit le théâtre, & qui anathématiſe les ſuppôts du théâtre ? Il n'y a qu'un comédien qui puiſſe s'élever contre une condamnation ſi juſte & ſi méritée.

Le Chevalier ne ſut que répondre;

mais, en homme qui ne ſe déconcertoit pas, il fit une pirouette de petit-maître, & quitta le Comte en ricanant.





IX. ENTRETIEN,

SUR L'ENCYCLOPÉDIE.

QUAND les journaux politiques manquent dans les petites villes, on a recours aux journaux littéraires. Un jour que le Comte parcouroit une feuille périodique, il tomba ſur cet avis, qu'il lut tout haut, dans une compagnie où brilloient le Chevalier & une vieille Marquiſe, réduite à jouer le rôle de bel-eſprit, depuis que ſes attraits, fanés, l'avoient exclue du nombre des jolies femmes.

« Tous ceux qui s'intéreſſent à la gloire » des ſciences & des arts, en France, appren- » dront avec plaiſir que des libraires de Paris, » qui ont acquis les droits & les planches » du grand dictionnaire encyclopédique, » *in-folio*, ſe propoſent d'en donner, » par ſouſcription, une nouvelle édition, » ſous le titre de *dictionnaire univerſel* » *& raiſonné des ſciences & des arts.* Cet

» ouvrage, auquel l'encyclopédie servira » principalement de base, sera entiérement neuf. Chaque partie de l'encyclopédie sera reprise en entier, refondue, » étendue, rectifiée. Les erreurs, les redites, les contradictions, qui ont été » inévitables dans la premiere édition, » sont corrigées. On ne laissera subsister » que tout ce qui mérite d'être conservé. » On fera rapporter les discours aux » planches, & les planches aux discours; » ce qui n'est point dans la premiere » édition. On nous assure en même temps » que les hommes les plus distingués » dans les sciences, les arts & la littérature, sont actuellement occupés à ce » travail ».

Le Chevalier, qui aimoit beaucoup l'encyclopédie & les encyclopédistes, s'épanouit de joie. La Marquise, qui ne les aimoit pas moins, depuis qu'elle avoit lu, dans cet ouvrage, les articles importants de *pendants d'oreille*, *coëffes*, *vermillon*, &c. &c. brûloit de faire éclater son alégresse. Ne pouvant se contenir davantage, elle dit au Comte:

LA MARQUISE ET LE COMTE.

LA MARQUISE.

VOILA une nouvelle bien intéressante. Vous souscrirez, sans doute, Monsieur le Comte, pour cette édition?

LE C. On feroit tout pour vous, Madame; mais, en conscience, c'est bien assez, c'est même trop d'avoir l'ancienne.

LA M. Je n'aurois jamais cru que vous pussiez être fâché d'avoir un bon ouvrage, fait par les premiers écrivains de la nation.

LE C. Comment, Madame, vous regardez l'encyclopédie comme la production de nos meilleurs auteurs, parce qu'on y a placé un article incomplet & posthume de M. *de Montesquieu*, & quelques articles de M. *de V****, dont le fonds se trouvoit déjà dans le recueil de ses ouvrages?

LA M. Mais M. d'Alembert n'a-t-il pas donné la préface, qui est un chef-d'œuvre, & qui seule vaut un ouvrage entier?

LE C. Oui, le portique est fort beau,

mais l'édifice eſt bien confus. D'ailleurs, cette préface, à laquelle je ne peux refuſer de juſtes éloges, ſe trouve ſéparément dans les mêlanges du célebre écrivain qui l'a compoſée ; & en la détachant de l'encyclopédie, ce monument perd beaucoup de ſon prix.

La M. Mais n'y a-t-il pas des morceaux excellents du même auteur ?

Le C. Croyez-vous que ces morceaux ne vaudroient pas mieux, ſi M. *d'Alembert* en avoit formé un dictionnaire particulier ? Quand on doit être confondu dans la foule, on néglige un peu ſa parure. Certainement, ce que M. *Rouſſeau*, de Geneve, a donné ſur la muſique, dans ſon dictionnaire portatif ſur cet art, eſt préférable à ce qu'il a verſé dans la volumineuſe compilation encyclopédique.

La M. Vous voudriez donc que chaque auteur donnât un dictionnaire particulier ſur l'art ou ſur la ſcience qu'il poſſede ?

Le C. Oui, Madame. Jamais on n'aura une bonne encyclopédie. La raiſon en eſt que, pour que quarante têtes différentes faſſent un bon ouvrage en ce genre,

il faudroit qu'elles fussent toutes organisées de la même façon; ce qui n'est pas facile à trouver. Il faudroit que tous ces divers écrivains rassemblés des quatre coins du royaume, picards, gascons, provençaux, parisiens, & pris dans toutes les professions, avocats, médecins, ingénieurs, horlogers, serruriers, eussent le même style. Cette ressemblance étant impossible, je conclus que plus il y aura de mains qui éleveront le colosse, plus le colosse sera ridicule. Celui de l'encyclopédie a, si vous voulez, une tête d'or & des bras d'argent; mais le corps est de plomb, & les pieds sont d'argille.

La M. La comparaison est un peu ancienne.

Le C. L'application en est nouvelle; d'ailleurs, vieille ou neuve, elle exprime le jugement qu'on doit porter du vaste *dépôt des connoissances humaines.*

La M. Elle prouve seulement que vous n'aimez guere l'encyclopédie; mais vous faites cas, au moins, des encyclopédistes?

Le C. Je sais qu'il y a parmi eux des

hommes d'un grand mérite & d'un nom illuftre. Mais tous ceux qui ont enrichi ce monument de leurs travaux, ne font ni des *Montefquieu*, ni des d'*Alembert*. On ne s'en apperçoit que trop, non feulement dans les fept premiers volumes, qui, ayant été imprimés fous la protection du gouvernement, auroient dû l'être avec moins de négligence; mais encore dans les derniers, qui, compofés & publiés dans les ténebres, fourmillent de fautes & d'inexactitudes de tout genre. Tant d'articles défectueux, fuperficiels, peu intéreffants, ne fuppofent ni des auteurs favants & exacts, ni des génies du premier ordre. Si tous les manœuvres de l'encyclopédie avoient été dignes d'être architectes, comment trouveroit-on dans ce dictionnaire tant de renvois, & fi peu d'éclairciffements dans les articles auxquels un lecteur eft renvoyé, tant de citations & fi peu de preuves, tant d'affertions & fi peu de principes? Pour fentir la différence qu'il y a d'un compofiteur à un autre, qu'on confulte les nombreux articles qu'on a doublés dans l'en-

cyclopédie, ſoit en les plaçant ſous différents mots, ſoit en les donnant ſous le même mot différemment orthographié. Vous en verrez qui ſont pleins de vues philoſophiques & de réflexions profondes; vous en trouverez d'autres, préciſément ſur le même objet, qui font pitié. Il y a certainement des matériaux dans l'encyclopédie, comme il y en avoit dans le chaos, *rudis indigeſtaque moles* : mais il faudroit un créateur pour les mettre en ordre; & je doute qu'on le trouve. Les éditeurs, au lieu de nous donner dix-ſept volumes d'erreurs ſur pluſieurs objets qu'ils ignorent, auroient beaucoup mieux fait de nous donner un petit volume de vérités ſur les ſciences qu'ils ont cultivées. Les imprimeurs y auroient perdu ; mais le public y auroit gagné.

La M. Mais je vous demandois votre ſentiment ſur les auteurs de l'encyclopédie, & vous retombez toujours ſur l'ouvrage.

Le C. C'eſt qu'en faiſant connoître le livre, on juge indirectement l'auteur. Voudriez-vous que je vous parlaſſe de leur

perſonne : je n'en connois aucun ; & d'ailleurs, *parcere perſonis, dicere de vitiis.* Cependant, ſi, en liſant un écrivain, on peut deviner ce qu'il eſt, je vous ferai part de mes conjectures ſur les encyclopédiſtes.

LA M. Dites-moi donc ce que vous en penſez.

LE C. Je penſe, Madame, que quelques-uns de ces meſſieurs croient avoir le démon familier de *Socrate.* Une preuve de cela, c'eſt qu'ils ſont toujours dans l'enthouſiaſme. Vous les appellez des philoſophes ; en liſant quelques-unes de leurs productions, j'ai cru avoir à faire aux prophêtes des Cevenes. Ils ne parlent que par exclamations. L'apoſtrophe eſt leur figure ordinaire ; & ſouvent, à propos d'un article de pâtiſſerie, vous les verrez tout-à-coup s'agiter, comme la ſibylle, ſur ſon trépied, & prononcer des oracles. En un mot, Madame, la raiſon eſt bien froide, & leurs eſprits ſont bien chauds.

LA M. Mais je vous ai oui dire que leur enthouſiaſme étoit très-froid ;

comment concilier cette contradiction ?

Le C. Très-facilement. Ces Meſſieurs peuvent avoir beaucoup de feu dans l'eſprit ; mais la chaleur déplacée devient de la glace, & c'eſt ce froid mortel que vous trouverez dans les articles de l'encyclopédie, où l'on a tâché de mettre le plus d'ame. *Non erat hîc locus.* Pardon, Madame, ſi je vous cite du latin ; je ſais que c'eſt vous faire ſa cour, que de vous parler les langues anciennes, & que vous les connoiſſez tout comme les modernes.

La M. Parlez latin, grec, arabe, cela m'eſt fort indifférent, pourvu que vous ne critiquiez pas ſi amérement des hommes qui écrivent ſi bien en français.

Le C. Pardonnez-moi, Madame, ſi je ne penſe point comme vous. M. *de Voltaire* a remarqué avant moi qu'on avoit un très-mauvais ſtyle en français, quand on prodiguoit les images & les tours de póéſie en phyſique ; quand on parloit d'anatomie & de maréchalerie d'une maniere ampoulée ; quand on ſe piquoit d'employer les grands mots dans

les ſujets les plus minces. Or, les encyclopédiſtes ſont tombés dans tous ces défauts. La plupart n'ont pas ſu conformer leur ſtyle à leur ſujet. Ils prennent des échaſſes, où il faudroit une démarche ordinaire.

La M. Mais, vraiſemblablement, on corrigera toutes ces fautes dans la nouvelle édition.

Le C. Eſt-ce qu'un auteur qui écrit depuis trente ans, & qui a adopté le ſtyle giganteſque, peut ſe corriger ? On réformera encore moins la diction que les autres défauts, parce que ce ſtyle, tout ridicule qu'il eſt, plaît à la ſecte, & que le ſimple, le naturel & le noble paroîtroient bas, plat & rampant à ces ſublimes intelligences.

La M. Il eſt vrai que j'ai quelquefois ſouffert de leur voir prendre un ton ſi haut, & déclamer, pendant vingt pages, ſur un mot dont l'explication pouvoit être donnée dans quatre lignes.

Le C. J'en ai eu plus d'une fois la migraine; mais je ne l'ai plus, dieu merci; & je ne lis pas plus ces impertinentes

déclamations que les fastidieuses étymologies de *Boulanger*, qui, dans le mot *guebres*, trouve nos *bogri*, *borgi*, *bougari*, *bougeri*, *gebri*, & autres fadaises, que des imbécilles ont adoptées comme des oracles.

La M. Mais, encore une fois, on tirera ces balayures dans l'édition perfectionnée.

Le C. Non, Madame, le nom de *Boulanger* est trop respecté par ces Messieurs. Comment oseroit-on toucher aux ouvrages de celui qui a voulu détruire le christianisme? Son nom est sacré; & ses productions doivent l'être aussi.

La M. Je m'imagine pourtant qu'on retranchera tout ce qui peut être contraire aux mœurs, à la religion & au gouvernement.

Le C. Cela devroit être. Des laïques & des philosoques n'auroient pas dû se mêler de faire les théologiens & les politiques. Ces objets délicats demandoient autant de lumieres que de prudence; & si les encyclopédistes ont l'un, ils ne se piquent guere de l'autre; & après des

témérités marquées, ils feront furpris que l'orage gronde fur leur tête.

La M. Oui, je voudrois que ces Meffieurs fe renfermaffent dans le cercle des fciences profanes. Il eft dur, pour leurs amis, de les voir accufer d'erreurs, d'audace, d'efprit de rebellion & d'impiété.

Le C. Ces accufations, qui vous paroiffent fi triftes, n'inquietent guere ces Meffieurs. Ils feroient bien fâchés qu'on ne trouvât dans leur livre aucun article favorable à l'incrédulité; il fe vendroit beaucoup moins. Il ne fuffit pas, pour le débit d'un ouvrage, fur-tout dans ce fiecle pervers, qu'il y ait à la tête de grands noms & quelques morceaux excellents; il faut une forte dofe d'impiété; & les encyclopédiftes n'ont pas été à l'épargne. Ils le fentent mieux que je ne vous le dis; &, quoiqu'ils crient fur les toîts, qu'il n'y a que la vengeance, l'envie, le fanatifme & l'hypocrifie qui aient voulu renverfer leur vafte chaumiere, ils n'en croient rien du tout. Ils font trop éclairés, pour ne pas fe rendre juftice. Rendons-la-leur auffi; & n'achetons pas leur

collection. Car je veux bien faire une ſuppoſition impoſſible ; c'eſt qu'ils rectifient tous les articles de géographie ancienne, d'hiſtoire, &c. ſi inexacts & ſi fautifs ; qu'ils retranchent d'autres morceaux, que la complaiſance pour des amis, ou la déférence pour de grands ſeigneurs leur a fait adopter ; qu'ils ne mettent ſur la religion & ſur la politique que ce qui peut ſatisfaire le chrétien & le citoyen. Quand ils auront rempli tous ces devoirs, croyez-vous qu'il ſe trouve un homme d'un ſavoir aſſez étendu pour pouvoir corriger les épreuves de l'ouvrage ? Un tel homme eſt un être de raiſon ; & exiſtât-il, voudroit-il s'en donner la peine ? Le projet de l'encyclopédie eſt très-beau ; mais l'exécution de ce projet ſera toujours une chimere pour ceux qui ſavent qu'étant très-difficile de ne point commettre d'erreurs ſur une ſcience qu'on aura étudiée toute ſa vie, il eſt impoſſible de n'entaſſer faute ſur faute dans les matieres qu'on n'a pas approfondies, ou qu'on n'a parcourues qu'en paſſant. Que M. d'*Alembert* compoſe un dictionnaire ſur les

mathématiques, M. *de Buffon*, ſur l'hiſtoire naturelle, M. *Rouſſeau*, ſur la muſique, j'applaudirai de tout mon cœur à leurs louables efforts & à leurs grands ſuccès. Mais ſi l'un de ces trois célebres écrivains propoſe de compoſer, de rédiger, ou de corriger lui ſeul un dictionnaire univerſel de toutes les ſciences, je dirai qu'il ſe trompe lui-même, ou qu'il veut tromper le public; mais je ne ſerai jamais dans le cas de le dire, parce que ces Meſſieurs ont trop d'eſprit, pour ne pas connoître les bornes de l'eſprit humain.

LA M. Mais, ſi on ne laiſſe ſubſiſter, dans l'encyclopédie nouvelle, que ce qui mérite d'être conſervé de l'ancienne, qu'aurez-vous à dire?

LE C. Que je ne veux pas d'un livre qui ſera réduit à ſi peu de choſe; d'un livre qui ſera néceſſairement incomplet; d'un livre à la perfection duquel perſonne ne s'intéreſſe, parce que trop de gens y prennent part. On donne du bon ſens ſous ſon nom; mais, bon ou mauvais, on s'en embarraſſe fort peu, quand on doit cacher ſes fautes dans l'immenſité de

vingt volumes, qui effraient presque autant à parcourir qu'à composer.

P. S. Nous avions à peine fini d'écrire cet entretien, lorsque nous avons vu le programme d'une nouvelle réimpression de l'encyclopédie. Les auteurs renoncent à l'idée de donner une édition corrigée. Ils avouent que le projet de refondre ce dictionnaire, & d'en faire un ouvrage nouveau, est une chose impossible, « parce » que la refonte d'un pareil livre pourroit » être encore plus difficile, & plus longue » que ne l'a été la premiere exécution; » qu'une refonte, faite à la hâte, ne se» roit qu'ajouter de nouvelles imperfec» tions à celles que les auteurs mêmes de » ce dictionnaire y reconnoissent; que les » éditeurs n'ayant pas à la fois sous leurs » mains tous les matériaux de la refonte, » il seroit impossible de mettre l'enchaîne» ment nécessaire dans toutes les parties de » l'ouvrage, parce que les premiers vo» lumes renvoient & correspondent aux » derniers ». Un pareil aveu prouve que

nous n'avons rien dit de trop, en avançant qu'il étoit impoſſible qu'on exécutât jamais un bon dictionnaire encyclopédique, puiſqu'à préſent, qu'il eſt fait, les éditeurs n'oſent ſe flatter de pouvoir en donner une édition corrigée. Ils promettent des *ſuppléments* & des *errata*; & ils aiment mieux ajouter quelques échafaudages à l'édifice, que de mettre leur maiſon à bas, quelqu'irréguliere qu'elle ſoit, & quoique pluſieurs appartements menacent ruine.





X. ENTRETIEN,

SUR LES MAUVAIS LIVRES ET LA LIBERTÉ DE LES IMPRIMER.

LE CHEVALIER ET LE COMTE.

LE CHEVALIER.

IL ſaut convenir que nous ſommes dans un ſiecle bien ſupérieur à tous les autres, pour ce qui regarde les plaiſirs de l'eſprit. On trouve par-tout de quoi s'inſtruire en s'amuſant.

LE C. Ce ſeroit ſans doute un grand avantage, ſi l'on ne trouvoit pas auſſi à ſe pervertir. Les remedes ſont très-communs aujourd'hui; mais les poiſons le ſont davantage.

LE CH. Peut-être ce que vous appellez poiſon ne l'eſt pas. D'ailleurs, c'eſt à l'homme d'eſprit à diſcerner le bon du mauvais. Dans la littérature, comme dans la ſociété, on diſtingue les frippons d'avec les honnêtes gens.

Le C. D'accord ; mais ce discernement, fruit de la justesse d'esprit, est peut-être de tous les dons le plus rare. Ce seroit pourtant le plus nécessaire, dans un temps où l'on ne marche qu'à travers des précipices & des embuscades.

Le Ch. Je ne vois point comme vous, je l'avoue ingénument. Nous avons beaucoup de mauvais livres. J'en connois beaucoup qui ont ennuyé ; je n'en connois point qui aient fait de mal réel.

Le C. Si les mauvais livres ne font aucun mal, les bons livres ne doivent faire aucun bien. C'est, sans doute, ce que vous n'oserez dire, & c'est pourtant la conséquence nécessaire de ce que vous avez dit. Certainement, une bonne lecture fortifie l'ame ; pourquoi une mauvaise ne pourroit-elle pas l'affoiblir & la corrompre ? Les livres gouvernent les hommes autant que les rois, parce que les chefs des gouvernements puisent leurs principes dans ces livres. Supposons donc qu'un prince, porté à la tyrannie, lise *Machiavel* ; croyez-vous qu'il ne deviendra pas plus despotique ? Voyons, d'un

autre côté, un monarque doux, qui lit *Télémaque* ; penſez-vous que ce roman divin, l'inſtruction des rois & la conſolation des peuples, ne le rendra pas encore plus doux, plus juſte, plus clément? Quiconque ſouhaite le bonheur du genre humain, doit deſirer que les hommes méditent les ouvrages qui peuvent ſervir à les rendre meilleurs, & qu'ils s'abſtiennent des lectures pernicieuſes, afin que la nourriture ſalutaire des écrivains ſages ne ſe change en mauvais chyle, & par le mêlange des aliments corrompus.

Le Ch. On ne peut raiſonner plus juſte, Monſieur le Comte; mais voyons, s'il vous plaît, quel état a été perdu par un livre? Le plus dangereux & le plus pernicieux de tous, eſt celui de *Spinoſa.* Non ſeulement, en qualité de juif, il attaque le nouveau teſtament; mais, en qualité de ſavant, il tâche de ruiner l'ancien. Mais avez-vous vu que ce livre ait changé la face du monde? Y a-t-il quelque prédicant qui ait perdu un florin de ſa penſion, par le débit des œuvres de *Spinoſa?* Y a-t-il un évêque dont les rentes aient diminué?

Le C. Non ; mais en ſavez-vous la raiſon ? C'eſt que le livre de *Spinoſa* a été très-peu lu. Il eſt en latin ; il eſt écrit avec tout l'appareil de la géométrie & du pédantiſme. La plupart des lecteurs étoient hors d'état d'entendre ſes raiſonnements, & de ſuivre ſon ſyſtême. On plaçoit ſon livre dans un cabinet, comme une arme rouillée, dont perſonne ne pouvoit ſe ſervir. Il eſt bien certain qu'un canon qui n'eſt plus de ſervice ne pourra renverſer les citadelles ; ainſi, un livre qui n'eſt pas lu ne fera aucun mal. Mais ſi tous les lecteurs avoient pu pénétrer dans ce château gothique ; s'ils avoient pu voir les conſéquences qui découloient des opinions du philoſophe hollandois, il en ſeroit réſulté une foule de maux.

Le Ch. Mais vous faites là une ſuppoſition impoſſible. Le commun des lecteurs ne ſera jamais à portée de lire de tels livres. Ceux qui diſent qu'il y a des vérités qui doivent être cachées au peuple, ne peuvent prendre aucune alarme. Le peuple ne lit point ; il travaille ſix jours de la ſemaine, & va, le ſeptieme, au

cabaret. En un mot, les ouvrages des philoſophes ne ſont faits que pour les philoſophes.

Le C. Cela devroit être ainſi; mais ces philoſophes, répandus dans la ſociété, y établiſſent les principes qu'ils ont puiſés dans les livres que vous juſtifiez. S'ils reſtent dans leur cabinet, leurs maximes percent, par le moyen de leurs ouvrages, & chez les grands, & chez les petits. Les jeunes blaſphémateurs de Picardie, condamnés au feu en 1766, avouerent que c'étoient de mauvais livres qui les avoient portés aux horreurs dont ils étoient coupables. Après cela, oſerez-vous dire encore que les livres ne font ni bien, ni mal?

Le Ch. Cet exemple eſt frappant, à la vérité; mais il eſt peut-être unique.

Le C. Unique! Je vous le cite ſur mille. Les livres de *Luther* & de *Calvin* ne furent-ils pas la premiere étincelle de l'incendie qui embraſa l'Europe au ſeizieme ſiecle?

Le Ch. Je ne le crois pas. Si le moine *Luther*, ſi le chanoine *Jean Calvin*, ſi le

le curé *Zuingle* s'étoient contentés d'écrire, Rome auroit conſervé tous les états qu'elle a perdus; mais ils furent ſecondés par des enthouſiaſtes, & ſoutenus par des princes.

Le C. Mais dites-moi, je vous prie, Monſieur le Chevalier, qui ameuta ces enthouſiaſtes, & qui excita ces princes? Ce n'étoit ni *Luther*, ni *Calvin*, qui en étoient à deux où trois cents lieues. C'étoient donc leurs ouvrages qui préparoient les voies; & les livres ayant une fois diſpoſé les eſprits, il ne falloit plus qu'un théologien factieux & véhément, qui prêchât, qui cabalât, pour perdre la religion dans toute une province. Les auteurs ſonnent la charge, & les fanatiques combattent. Mais ceux-ci ne ſe ſeroient jamais enrôlés, ſi les autres ne les avoient appellés à grands cris au combat.

Le Ch. Je pourrois vous faire une comparaiſon qui détruiroit entiérement la vôtre. On a imprimé cinq à ſix mille brochures, en Hollande, contre *Louis XIV*. Aucune n'a contribué à lui faire

perdre les batailles de Blenheim, de Turin & de Ramillies.

Le C. Cette comparaiſon, loin de détruire la mienne, la confirme. Les livres ne ſont pas perdre des batailles avec la même efficacité que le canon; mais les brochures dont vous parlez y contribuerent, en aigriſſant les eſprits contre *Louis XIV*, en le repréſentant comme un prince injuſte, perſécuteur barbare de ſes ſujets; comme un deſpote, qui prétendoit à la monarchie univerſelle. Les capitaines & les ſoldats réfugiés, ayant porté en Hollande la haine de la religion des français & de leur roi, furent entretenus dans cette haine, par les libelles d'une foule d'écrivains mercénaires. Ceux qui porterent les armes contre la France, animés par les plaintes & les injures répandues dans ces libelles, combattirent certainement avec plus de fureur & d'acharnement. La guerre, contre un roi qu'on leur avoit peint comme un *Néron*, leur parut une guerre ſacrée; & les plus honnêtes gens du parti calviniſte, remplis de cette idée, oublierent l'exemple

des *Simon* & des *Ariſtides*, qui n'avoient point porté le fer & le feu autour des murailles de leur ingrate patrie.

Le Ch. Je vois bien que les libelles contre les rois peuvent être quelquefois funeſtes. Ils furent les premiers aſſaſſins de *Henri III* & de *Henri IV*. Mais ce n'eſt point de ces ſortes de livres que je vous parle. J'ai ſeulement en vue ces ouvrages où l'on donne un peu carriere à la liberté de penſer ſur certains objets. Je ne vois pas pourquoi on gêneroit cette liberté. En général, il eſt de droit naturel de ſe ſervir de ſa plume, comme de ſa langue, à ſes périls, riſques & fortune.

Le C. Je le veux bien ; mais alors, quand on a écrit quelque choſe de hardi ou de téméraire, & qu'on eſt repris par la juſtice, il faut ſubir ſon châtiment ſans ſe plaindre. Si de miſérables philoſophes, ſous le prétexte ſpécieux d'éclairer les hommes, leur enſeignent des paradoxes dangereux, qui ne peuvent que corrompre les cœurs & troubler les états, ſont enfermés dans une priſon obſcure, ou envoyés à cent lieues de leur patrie,

ce ſera tant pis pour eux. Ils auront beau crier : *on nous perſécute ;* on leur répondra toujours : *pourquoi vous expoſiez-vous à la perſécution ?*

Le Ch. Nos philoſophes ſavent bien cela ; auſſi ils ſe tirent d'affaire comme ils peuvent.

Le C. Et c'eſt cette néceſſité même de me tirer d'affaire, qui m'empêcheroit d'écrire. Il n'eſt rien de plus indigne de l'honnête homme, que d'être obligé de déſavouer ce qu'il a fait. Un pere ne renie pas ſon enfant, lorſque ſes vices ou ſes crimes ne le font pas rougir de lui avoir donné le jour. Il faut que vos philoſophes ne produiſent que des monſtres, car ils ont preſque toujours honte de leur naiſſance. Il eſt vrai qu'on ne ſait guere à quoi s'en tenir ſur leur conduite. Ils diſent également *oui* & *non* ſans aucun ſcrupule. L'abbé *Bazin*, par exemple, déſavoua, en 1752, l'apologie de milord *Bolingbrok.* Il déclara de nouveau, en 1758, que c'étoit un écrit formel contre la religion, qu'on ne pouvoit imputer à perſonne ſans crimes. Qui ne l'auroit cru,

ſur de telles proteſtations? Cependant, il a fait imprimer depuis ce morceau ſi impie & ſi révoltant, dans la ſeconde édition de ſes *contes de Guillaume Vadé*, en 1764, & dans ſes *nouveaux mélanges*, en 1766. Il prétendit, en 1735, pour échapper aux pourſuites de la juſtice, qu'on avoit indignement altéré ſes *lettres philoſophiques*; & il a fait imprimer, dans le recueil de ſes ouvrages, ces lettres indignement altérées. Cet homme ſi vrai, ſi ſage & ſi décent n'a jamais voulu paſſer pour l'auteur de la *Pucelle*; & il en a donné une édition *in*-8°. en 1762, pour ſervir de ſuite à la *collection complette de ſes œuvres.* Nous le voyons cependant, malgré ces contradictions, crier ſans ceſſe que ſes indignes ennemis montrent un acharnement cruel à lui imputer les livres les plus déteſtables. Mais ſont-ce ſes ennemis qui ont mis dans l'édition de Geneve, vendue à ſon profit, l'*hiſtoire des juifs*, la *tolérance*, la *philoſophie de l'hiſtoire*, le *ſonge de Platon*, le *ſermon du Rabbin Akib*, & tant d'autres infamies, dont le poiſon n'eſt pas moins ſubtil que

celui du *dictionnaire philoſophique.* Je veux que ce livre-là ne ſoit pas de lui, quoiqu'on l'y reconnoiſſe à chaque ligne, quoiqu'il le défende vivement quand on l'attaque, quoique les éditions augmentées ſoient venues de Geneve, il reſtera pour certain que tous les principes de cette production infernale ſont puiſés dans ſes autres ouvrages. Il réſultera toujours qu'il ne mérite aucune croyance, ſoit qu'il avoue, ſoit qu'il déſavoue; & que ces variations humiliantes ſont la ſuite de l'imprudence d'avoir écrit ſecrétement ce qu'on n'oſeroit dire en public.

Le Ch. Ne vous ai-je pas dit pluſieurs fois que je vous abandonnois cet homme-là?

Le C. Croyez-moi, mon cher Chevalier, abandonnez auſſi les membres, en abandonnant le chef, & ne reſſemblez point à ces procureurs avides, qui ſe chargent des cauſes déſeſpérées.

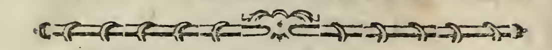
P. S. On nous permettra d'ajouter quelques réflexions ſur certains livres plus pernicieux à l'innocence que l'opéra, la comédie & les romans. Ce ſont les livres de quelques médecins & de quelques ca-

ſuiſtes ; livres qui ne ſont tout au plus permis qu'à gens du métier, & qui devroient être cachés & inconnus au public.

L'ignorance eſt le plus aſſuré principe de l'innocence ſur ces matieres. En s'inſtruiſant de la maniere de commettre le mal, on n'apprend guere à l'éviter.

Ce n'eſt pas toujours pour s'inſtruire de ce qu'on ignore, qu'on a la curioſité de lire les livres qui traitent de ces ſortes de matieres ; c'eſt plus ſouvent pour avoir le plaiſir d'approfondir ce qu'on ne ſait déjà que trop.





XI. ENTRETIEN,

SUR LES MISSIONS.

LE CHEVALIER ET LE COMTE.

LE CHEVALIER.

S'IL y a quelque ſolie ſinguliére, c'eſt ſans doute celle de ces coribantes modernes, qui parcourent l'Aſie, l'Afrique & l'Amérique, pour faire des chrétiens. Ces courſes pieuſes, appellées miſſions, me paroiſſent des extravagances bien extraordinaires.

LE C. Elles le ſont, en effet, pour ceux qui regardent la religion avec dédain, ou avec indifférence ; mais quiconque penſe que l'évangile eſt le plus beau préſent que le ciel ait pu faire à la terre, ne trouve pas étrange que des gens de bien ſacrifient leur patrie, leurs parents, leurs amis à l'eſpérance de rendre les infideles participants de ce don céleſte.

Le Ch. Cette vue eſt louable, mais elle devient ridicule, ſi elle ne peut être remplie ; or, quelle figure peuvent faire des prédicateurs, parlant d'une langue ignorée ; prêchant un Dieu, des dogmes, des myſteres inconnus ; montrant par-tout des viſages & des habillements étrangers, &, par conſéquent, ſuſpects ? L'amour de la nouveauté, ou l'eſprit d'intérêt peut attirer dans les Égliſes quelques malins curieux, ou quelques pauvres, gagnés par de petites libéralités. Mais un mauvais ſermon français, italien ou eſpagnol, prêché dans ces Égliſes, & quelques aumônes diſtribuées à la porte, ne ſauroient faire de bons chrétiens à Firando, ni au Malabar. Pour introduire une religion, il faut commencer par la prouver.

Le C. C'eſt par-là que commencent auſſi les ouvriers évangéliques ; & leurs ſoins ont eu très-ſouvent un ſuccès flatteur.

Le Ch. J'ai bien de la peine à le croire. Les preuves qui font la ſécurité & la fierté de nos prédicateurs, en Europe, ne peuvent guere faire d'impreſſion à

l'Isle des Perles, ou au Cap Comorin. Il n'y a pas d'apparence que les bonzes ou les fakirs se croient obligés à beaucoup de déférence pour l'Écriture & pour la tradition. *Tertullien*, *S. Augustin*, *S. Grégoire* doivent perdre toute leur autorité en passant les mers. Quelque stupides qu'on suppose les peuples de l'Asie, on ne peut pas croire qu'ils le soient assez, pour détruire tout de suite leurs dieux & leurs autels, sur la foi d'un étranger, qui ne sait pas leur langue, ou qui, la sachant mal, leur explique encore plus mal des preuves dont tous les fondements sont restés en Europe.

Le C. Vous faites des missionnaires des hommes bien mal-adroits. Vous imaginez-vous qu'en entrant dans un pays aveuglé par les plus épaisses ténebres, ils commencent par présenter la lumiere de l'évangile dans tout son éclat? Cette conduite seroit absurde, sur-tout à l'égard d'un idolâtre, qui n'est pas encore détrompé de son idolâtrie. Le grand point est de prouver à un adorateur de Brama ou de Visnou, par exemple, que sa re-

ligion eſt fauſſe & inſenſée. Une fois qu'il a reconnu l'abſurdité des erreurs dont on l'a bercé, l'on vient aux principes qui ſervent de baſe aux vérités du chriſtianiſme. On commence par l'engager à ſe demander, lorſqu'il voit ce vaſte univers, cette terre qu'il habite, s'il le croit éternel. On lui prouve qu'il ne l'eſt pas, parce que la matiere dont il eſt composé n'a pu ſe donner ſon exiſtence; qu'ainſi, il a un commencement; qu'il doit avoir un auteur; que cet auteur n'eſt autre choſe que Dieu. On lui en démontre l'exiſtence par les preuves les plus claires & les plus fortes, priſes du raiſonnement & du ſentiment. On lui donne une idée des perfections divines, & on lui fait ſentir combien les rêveries des idolâtres répugnent à ces perfections. On fait voir enſuite que cette partie de nous-mêmes qui penſe, qui deſire, & que nous appellons notre ame, eſt une ſubſtance ſpirituelle & immortelle; &, de ce principe, on conclut qu'elle a été créée pour une fin. La néceſſité d'une religion naturelle découle néceſſairement des notions

primitives du bien & du mal que nous trouvons en nous. On fait remarquer en même temps que la dépravation du cœur humain avoit corrompu cette loi naturelle, & défiguré cette premiere religion. On prouve que l'état déplorable où étoit le genre humain demandoit qu'il fût inſtruit de nouveau du culte qu'il devoit rendre à Dieu. On démontre donc que Dieu a inſtruit les hommes de ſes volontés par la voie de la révélation; que cette révélation a été faite à la nation juive; qu'elle eſt certaine, parce qu'elle eſt appuyée ſur des preuves non-équivoques de la puiſſance divine. On donne une idée des grandes vérités que cette révélation enſeigne. La création du monde, l'unité de Dieu, la chûte du premier homme, la promeſſe d'un libérateur, annoncé pendant pluſieurs ſiecles par les oracles des prophêtes, & deſtiné à être le réparateur de la nature humaine, ſont les premiers fondements de l'édifice. On établit l'authenticité des livres qui ſont dépoſitaires de cette révélation: on fait voir que le libérateur promis eſt venu,

introduisant comme par la main & pas-à-pas un cathécumene dans le sanctuaire de la religion : on passe de l'ancien testament au nouveau, & on fait remarquer de quel poids est la tradition pour les livres sacrés : on établit que Jesus-Christ est le Messie, & qu'il est le fils de Dieu ; on prouve sa divinité par ses miracles, & sur-tout par sa résurrection ; on porte la preuve de ce fait jusqu'au degré le plus fort de certitude que les hommes puissent jamais avoir ; on acheve les preuves de sa divinité par l'accomplissement de ses promesses, dont la plus grande est l'établissement de l'Église. Quand on a étalé toutes ces preuves d'une religion défendue par les plus grands génies, on n'a pas de peine à inspirer à un tartare du Maduré, à un chinois, à un japonois, de la déférence pour l'autorité de ces sublimes génies. Ces peuples regardent alors les *Cyprien*, les *Augustin*, les *Ambroise* comme nous les regardons. Ils sont à leurs yeux les interprêtes des loix divines, les conservateurs du dépôt de la foi, les dépositaires de

la tradition, les colonnes de la religion.

Le Ch. Mais j'ai bien de la peine à me perſuader qu'on puiſſe amener là un ſauvage, ſur-tout quand on ne connoît ni ſes uſages, ni ſon jargon.

Le C. L'expérience dépoſe contre vous. Les progrès que les nouveaux apôtres de l'évangile ont faits dans toutes les parties du monde, prouvent qu'ils n'étoient point entrés dans cette carriere ſans proviſions. La connoiſſance de la langue & des uſages des pays barbares exige ſans doute du temps, des ſoins infinis; mais un homme vertueux & intelligent, qui ſe diſpoſe à porter le flambeau évangélique dans des contrées qui lui ſont inconnues, ſe prépare pendant long-temps à acquérir les connoiſſances qui lui ſont néceſſaires. Il y a des écoles à Rome & dans d'autres villes, pour former ces généreux prédicateurs de J. C.; & d'ailleurs, je ſuppoſe qu'un miſſionnaire ne ſoit pas inſtruit quand il ſe préſentera dans une contrée inconnue, comptez-vous pour rien le pouvoir de la vertu

ſur les hommes, pouvoir irréſiſtible, qui parle avec une égale force au ſauvage comme à l'homme civiliſé? C'eſt cette voix éloquente qui ſe fait entendre aux peuples que *S. François-Xavier* prêcha. Ce Saint, le Fernand-Cortez du Japon, ne connoiſſoit pas d'abord l'idiome de ces peuples; mais ils furent portés vers lui dès qu'ils virent cet homme admirable. En effet, tout ce que la charité chrétienne, tout ce qu'une humanité héroïque peut employer pour faire paroître la vertu aimable aux yeux des hommes les plus groſſiers, il le pratiqua, de l'aveu des ennemis même des miſſions, dans ſes ſaints pélérinages. Il ne voulut point de domeſtique; il ſe nourriſſoit comme le moindre des hommes; il aſſiſtoit les malades; il partageoit leurs peines; il prêchoit avec douceur ceux qui ſe portoient bien; il appaiſoit leurs querelles. Sa vie fut celle d'un ſage, d'un génie bienfaiſant, envoyé du ciel pour conſoler les hommes.

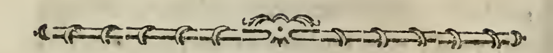
LE CH. Xavier étoit un véritable apôtre; mais il a eu des ſucceſſeurs bien

peu dignes de lui. Les miſſionnaires qui ſont allés après lui au Japon & à la Chine, ont été plutôt des commerçants habiles, que des prédicateurs zélés ; & c'eſt cet eſprit d'intérêt qui a déshonoré les miſſions dans l'eſprit des honnêtes gens.

Le C. Ces honnêtes gens ne ſont pas des eſprits juſtes. En effet, ſi tous les miſſionnaires n'ont pas été avides des richeſſes des peuples qu'ils inſtruiſoient, ſi la plupart n'ont eu en vue que le ſalut des ames, il eſt inconſéquent de condamner ces établiſſements ſacrés, parce que quelques hommes intéreſſés en ont abuſé, pour ſatisfaire leur cupidité. On a accuſé une certaine ſociété d'avoir mêlé l'eſprit du négoce avec celui de l'inſtruction évangélique. Je crois bien que quelques-uns de ſes membres, ne profitant point des exemples de *S. François-Xavier*, ont été plutôt banquiers qu'apôtres ; mais cette ſociété n'exiſte plus dans bien des royaumes ; & il y a encore, dans beaucoup de pays, des miſſionnaires qui ne ſont pas tirés de ſon ſein. Ces miſſionnaires ne ſont pas aſſurément des né-

gocians ; plusieurs sont d'un ordre qui fait vœu, non seulement de ne pas amasser de l'or, mais même de ne pas toucher la plus petite monnoie. L'esprit commerçant n'a pas animé non plus les autres religieux, dont les travaux spirituels ont eu tant de succès aux Indes, à la Chine, au Japon, en Amérique. La faim, la soif, quelquefois les supplices & la mort ont été les seules richesses qu'ils ont recueillies. Leur désintéressement me paroît aussi admirable que leur zele ; & je ne conçois rien de plus grand, de plus sublime que de passer les mers, de parcourir les pays les plus éloignés & les plus barbares, pour amener des sauvages agrestes à la connoissance de la vertu & de la vérité.





XII. ENTRETIEN,

Sur les Fêtes.

On célébroit, dans la petite ville qu'habitoient le Comte & le Chevalier, la fête du Patron, comme dans les autres cités catholiques. Le Chevalier, qui préféreroit une partie de piquet à vêpres, & la chasse au sermon, ayant été obligé, malgré lui, de paroître à l'Église, y eut des vapeurs. Dès qu'il put revoir le Comte, il exhala sa mauvaise humeur en ces termes :

Le Chevalier et le Comte.

Le Chevalier.

Que de jours perdus ! Qu'on est peu économe du temps ! Les seuls dimanches (que personne n'a le pouvoir de supprimer) emportent la septieme partie de l'année. Si l'on ajoute une quinzaine de fêtes, c'est la sixieme consumée en pure perte.

Le C. Vous appellez *temps perdu*, le temps donné au culte de votre créateur, de votre pere, du Dieu à qui nous devons tout. L'ordre qu'il a donné dès le commencement du monde, de sanctifier le sabbat, ordre tant de fois renouvellé, ne doit donc être compté pour rien. Ne faut-il pas, d'ailleurs, des jours de repos aux laboureurs accablés du poids des travaux de la semaine? Ces intervalles de délassement, indépendamment du grand objet de la religion & de l'instruction des peuples, sont nécessaires à la santé du corps, qu'une occupation continuelle accable; à la vigueur de l'esprit, qu'une contention trop forte rend triste & sauvage; à la douceur de la société, dont ces moments de liberté & de plaisir resserrent les liens; au travail lui-même, dont on se lasseroit & se dégoûteroit bientôt.

Le Ch. Je trouve vos raisons fort bonnes, Monsieur le Comte; mais les cabaretiers les trouveront encore meilleures. Personne n'aime plus les fêtes qu'eux. C'est dans ces jours que leurs

maiſons ſont remplies, & leurs caves vuidées. Il vaudroit peut-être mieux pour l'état d'occuper les payſans les jours de fêtes, que de leur donner le moyen de s'enivrer en les chomant.

Le C. Il ſemble, à vous entendre parler, que ceux qui ont ordonné les fêtes, ont recommandé de les célébrer le verre à la main. Quand on a inſtitué les ſolemnités, pour ramener les hommes à la contemplation des vérités intéreſſantes de la religion & à la pratique de ſes ſages maximes, c'eſt qu'on a cru que les magiſtrats veilleroient à l'obſervation exacte de ces ſolemnités. Les cabarets, ces jours là, ne devroient pas être plus ouverts que les cafés & les maiſons de jeu. C'eſt ce qu'on pratique à Londres avec ſoin. Si l'on n'imite pas ailleurs la police des anglois, ſi l'on permet que des libertins profanent des jours ſaints par des divertiſſements profanes, il ne faut pas en accuſer ceux qui, n'ayant que le droit de repréſenter, ne peuvent réprimer ces déſordres que par la perſuaſion. Les œuvres de piété ſont l'eſprit des fêtes,

& l'abandon aux plaiſirs n'en eſt que l'abus.

Le Ch. Mais cet abus eſt énorme ! C'eſt dans ces jours d'oiſiveté & de débauche que ſe commettent tous les crimes; ce ſont les fêtes qui rempliſſent les priſons, & qui entretiennent le vice.

Le C. Si cela étoit, il faudroit les ſupprimer entiérement; mais c'eſt ici une exagération de vos ſophiſtes. J'ai vécu pendant long-temps dans un petit dioceſe, où il y avoit beaucoup de fêtes & très-peu de déſordres; je n'ai jamais même été le témoin d'un ſeul crime ces jours-là. Les grands crimes ſont le fruit de la perverſité de quelques ſcélérats oiſifs, qui ne travaillent pas plus les jours de fêtes que les jours ouvrables. Les autres hommes, s'ils ſont inſtruits par un paſteur zélé & intelligent; s'ils ſont contenus par un magiſtrat vigilant, qui faſſe fermer les cabarets pendant certaines heures, emploient ces jours-là à la pratique des bonnes œuvres. Ils aſſiſtent à la meſſe, au prône, aux offices divins; au ſortir de l'Égliſe, la plupart rentrent chez eux,

& y goûtent, au milieu d'une famille vertueuſe, une volupté pure, un plaiſir ſans mêlange. Quelques-uns vont au cabaret, je ne le nie point; mais ils ne forment pas le plus grand nombre; & ceux qui y vont n'y laiſſent pas toujours leur raiſon & leur ſageſſe. Quant aux gens de travail qui, après la célébration des offices divins, prennent une honnête récréation, leur envierons-nous ces plaiſirs innocents, néceſſaires à la ſanté du corps & à la joie de l'ame? Ne ſoyons ni ſi auſteres, ni ſi injuſtes.

Le Ch. Mais ils pourroient prendre ce plaiſir dans le travail.

Le C. C'eſt ce qui eſt impoſſible, lorſque le travail demande une aſſiduité journaliere & conſtante. Un exercice fatiguant, que le beſoin ordonne & néceſſite, ne ſauroit être long-temps un plaiſir.

Le Ch. Je veux qu'il y ait des jours de repos, puiſque vous les croyez utiles & même néceſſaires; mais, du moins, on en devroit fixer le nombre.

Le C. C'eſt auſſi ce qu'ont fait la plu-

part des évêques de France. A la fois chrétiens & citoyens, ils concilient ce que demande la religion, & ce qu'exigent les besoins de l'état. Ils ne laissent que le nombre des solemnités nécessaires, & celles dont l'institution primitive est la commémoration d'un mystere, ou une leçon de morale donnée aux hommes; la naissance d'un Dieu dans une crêche, pour confondre le vice triomphant dans la mollesse; l'adoration de ce Dieu par les mages, nos précurseurs dans la vocation au christianisme; la purification d'une Vierge, tandis que les pécheurs restent dans leurs souillures; la mort d'un Dieu pour nous; la résurrection, qui est le gage d'une nouvelle vie; la fête de son corps & de son sang, qui sert de nourriture à nos ames dans cette vie, & un gage d'immortalité pour l'autre.

Le Ch. Je sens de quelle utilité il est de rappeller ces mysteres au peuple; mais ne pourroit-on pas consacrer un jour de l'année pour leur en retracer l'idée, & se borner à ce seul jour? Car je suppose, en France, cinq millions d'ouvriers, qui

gagnent chacun, l'un portant l'autre, vingt ſous par jour, & qu'on force ſaintement de ne rien gagner pendant trente jours de l'année, indépendamment des dimanches; cela fait cent cinquante millions dans la circulation, & cent cinquante millions de moins en main-d'œuvre.

Le C. Puiſque vous faites le calculateur, mon cher Chevalier, je veux vous rendre compte pour compte. Vous me parlez du temps que font perdre les fêtes, je vais ſupputer celui qu'abſorbe le théâtre, qui eſt, ſelon vous, un temps bien employé. Chaque repréſentation théâtrale emporte bien quatre heures; ce qui fait, au moins, le tiers de la journée d'un ouvrier. Mettons une autre pour s'y préparer, lier la partie, les converſations, jeux, repas, promenades qui ſuivent, & que le ſpectacle occaſionne: voilà plus de la moitié de la journée. Chaque repréſentation diſtrait du travail quatre cents perſonnes (1): voilà deux cents journées perdues.

(1) L'illuſtre magiſtrat qui veille à la police de

perdues. Il y a deux mille théâtres dans le royaume, & même davantage, dont chacun, l'un dans l'autre, donne cent repréſentations par an : en voilà deux cents mille. Cette ſomme, multipliée par deux cents, fait quarante millions. Veut-on, ſur le nombre des ſpectateurs des repréſentations ou des théâtres, en rabattre la moitié ? C'eſt beaucoup ; mais je ne ſuis pas difficile. Reſte donc vingt millions de journées par an, perdues pour la ſociété, ſans compter celles des acteurs, danſeurs, muſiciens, domeſtiques, &c. qui ſont en très-grand nombre.

Le Ch. Votre calcul me paroît aſſez juſte ; mais, puiſque le temps employé à la comédie eſt au nombre des moments perdus, les caſuiſtes pourroient bien permettre d'y aller les jours où le peuple eſt oiſif ? En ſupprimant l'abus d'un trop grand nombre de fêtes, les évêques de-

---

Paris, avec non moins d'intelligence que d'activité ; cet héritier des vertus & de la ſageſſe des premiers Ediles de Rome, a bien ſenti la vérité de ces réflexions, lorſqu'il a fait ſupprimer les ridicules & dangereux ſpectacles des boulevards.

mandent trop de chofes pour l'obfervation de celles qui reftent dans les mandements qu'ils donnent à ce fujet. Ils défendent non feulement les cabarets; ils ne permettent pas même le théâtre.

Le C. Ils ont raifon. Vous voudriez fermer les guinguettes aux ouvriers & aux gens du peuple, parce que vous n'y allez pas, & conferver le fpectacle, parce que vous l'aimez. Vos philofophes penfent & agiffent comme vous. Tous les petits défauts qu'ils n'ont point, font des crimes; toutes les foibleffes qu'ils ont, font des bagatelles, ou des vertus. Mais, n'en déplaife à ces maîtres de morale, le fpectacle eft auffi pernicieux les jours de fêtes que les autres jours. Que dis-je? Il l'eft bien plus. Non feulement le théâtre détourne des exercices de piété, mais encore il répand la tiédeur & la diftraction fur ceux que la bienféance nous force à pratiquer. L'idée de la comédie, qui fe renouvelle à tout inftant, nous dégoûte de toute pratique de religion. Le théâtre infpire un efprit de diffipation & de frivolité, un goût

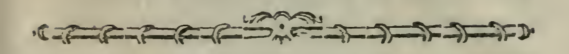
de molleſſe & de volupté, un penchant à la fauſſeté & à la ſottiſe, un ton d'irréligion & de légéreté qui chaſſe loin de nous toute réflexion religieuſe. Priere, lecture, inſtruction, viſite des pauvres, pénitence, modeſtie, il éloigne de tout ce qui forme la vie chrétienne. Les fêtes ſont établies pour rendre hommage à Dieu, & faire rentrer l'homme en lui-même; pour s'inſtruire, s'animer; pour approcher des ſacrements; pour demander des graces. Le ſpectacle écarte toutes ces idées, éteint tous ces ſentiments, abolit tous ces devoirs.

Le Ch. Mais les anciens romains, nos vainqueurs, nos maîtres, nos légiſlateurs, permettoient les ſpectacles les jours de fête.

Le C. Belle raiſon! Leurs fêtes étoient celles de la diſſolution. On y célébroit les débauches de *Jupiter*, la lubricité de *Vénus*; des bacchantes furieuſes chantoient des dieux dignes d'elles. On y invoquoit la déeſſe de la volupté, le dieu du vin. Eſt-il ſurprenant que des peuples qui mettent ſur leurs autels de telles di-

vinités, permiſſent, dans leurs fêtes, les folies du théâtre? Mais, dans une religion qui ne ſouffre pas la moindre ſouillure, la moindre imperfection, où tous les objets du culte ſont des aiguillons qui portent à une vie pure, où chaque fête eſt le triomphe de la vertu, on ne peut célébrer les ſolemnités qu'en imitant ceux qu'on honore; & ce n'eſt pas les honorer, que de paſſer de l'autel au théâtre, que de quitter l'image d'un Saint, dont la vie aura été une mort anticipée, pour voir une actrice dont la parure rappelle le luxe le plus effréné, & dont la conduite eſt l'aſſemblage de tous les vices.





XIII. ENTRETIEN,

SUR LE LUXE.

LE CHEVALIER ET LE COMTE.

LE CHEVALIER.

ON a déclamé ſur le luxe, depuis deux mille ans, en vers & en proſe; & on l'a toujours aimé.

LE C. Que voulez-vous en conclure? Que le luxe eſt le bienfaicteur de l'humanité, le conſervateur d'un empire. On a déclamé auſſi, depuis deux mille ans, contre l'ivreſſe, l'impudicité, l'avarice; & on les a toujours aimés. Penſez-vous que l'amour exceſſif du vin, des femmes & de l'argent ſont d'excellentes choſes, des vertus de la premiere claſſe?

LE CH. Votre comparaiſon n'eſt pas juſte. Vous parlez là de quelques vices qui font beaucoup de mal, ſans produire aucun bien; mais le luxe eſt quelquefois très-avantageux à la ſociété. C'eſt lui

qui vivifie les grandes villes ; c'eſt lui qui nourrit un million de pauvres artiſans, qui mourroient de faim.

Le C. Oui ; mais ſi le luxe n'attiroit pas ces artiſans dans le goufre des grandesvilles, ils laboureroient nos campagnes. Ils ne ſont pauvres à Paris, que parce qu'ils n'ont pas ſu acquérir les véritables richeſſes dans les champs de la Beauce & dans d'autres provinces fertiles. Qu'importe qu'on ſurabonde, à la capitale, d'ouvriers en tout genre, s'il n'y a pas dix vignerons dans des campagnes qui en demanderoient vingt ? Le mal préſent n'eſt rien encore, en comparaiſon des maux à venir. Une nation livrée au luxe, le ſera bientôt à la molleſſe &, tôt ou tard, à la lâcheté. Dès que les romains ceſſerent de manger les fruits de leur potager, pour envoyer chercher des poiſſons en Afrique, la république fut perdue. Le luxe a toujours été le vainqueur des nations. C'eſt cet ennemi cruel des empires, qui triompha des perſes, & qui triomphera malheureuſement de pluſieurs nations, qui ne reſſemblent que trop aux perſes.

Le Ch. Ce que vous dites là eſt aſſez plaiſant. Il ſeroit ſingulier, en effet, que l'élégance des habits, la délicateſſe des repas, la ſomptuoſité des meubles, l'étalage d'un nombreux domeſtique nuiſiſſent au bien du ſervice, & altéraſſent la diſcipline militaire, & que, pour être un héros, il fallût ſuivre la ſale & ruſtique ſimplicité des nations qui ne ſont pas policées.

Le C. Vous outrez mes réflexions, pour les rendre ridicules. Mais il eſt bien certain qu'une armée de petits-maîtres ne fera jamais de vaſtes conquêtes. La toilette ne prépare pas à la tranchée. Les parfums & les eſſences marchent rarement avec la noble ſueur du guerrier. Comment ſe réſoudre à couvrir d'un caſque une tête artiſtement friſée, & à charger d'une cuiraſſe un corps délicat & foible, une taille mince & déliée, accoutumée à du linge fin, à une ſoie précieuſe, à de brillantes broderies? Eſt-on propre à commander une armée, quand on ne s'eſt appliqué qu'à ce qui peut former le baladin. Un homme accoutumé aux mets

les plus exquis & les plus délicats, à des vins étrangers les plus rares & les plus recherchés, pourra-t-il ſe réſoudre à goûter, dans le beſoin, le pain de munition, à boire de l'eau trouble d'un foſſé, & à prendre une nourriture groſſiere? Quel eſcadron, que de troupes de cuiſiniers, de baigneurs, de valets-de-chambre! Quelle artillerie, que de charriots chargés d'argenterie, de bijoux & de meubles de toilette! En voyant cet appareil faſtueux, qui pourroit croire que l'on marche contre l'ennemi, pour la défenſe de la patrie? Du moment que *Lucullus* eut porté le luxe aſiatique dans Rome, qu'il eut bâti des ſallons d'Apollon, raſſemblé des ſuperfluités, conſtruit des ménageries, Rome fut perdue. Les romains, vainqueurs de l'univers, furent vaincus par le luxe, comme *Annibal*, leur ennemi, l'avoit été par la molleſſe, à Capoue. On trouveroit une foule d'autres exemples chez preſque tous les peuples. *Cyrus*, après avoir ſoumis, avec beaucoup de peine, les lydiens, peuple belliqueux, ne crut pas trouver de moyen

plus sûr, pour conserver sa conquête, qu'en le livrant au luxe. Il fit ouvrir chez eux des brelans, des tavernes, les amusa par la galanterie & les jeux de théâtre, & n'en eut plus rien à craindre. L'oisiveté & la volupté rendirent esclaves une nation non moins vaillante que les lydiens. Autrefois les gaulois, à ce que dit *César*, étoient plus belliqueux que les germains; mais le voisinage de la province romaine, & le commerce de la mer les ayant rendus opulents, ils céderent bientôt aux allemands la gloire des armes. Le luxe, porté dans les Gaules par les romains, énerva tellement le cœur des peuples de Beauvais & de Soissons, nation jusqu'alors très-belliqueuse, qu'ils prirent la fuite, & se rendirent, tandis que ceux du Hainaut & du Cambresis combattirent avec la plus héroïque valeur. Ceux de Beauvais, quoiqu'au nombre de soixante mille, quitterent lâchement les armes. D'où venoit donc cette différence de fermeté? C'est que ceux-ci, énervés par le luxe, ne pouvoient supporter ni la fatigue, ni la faim;

au lieu que les autres peuples agrestes & sauvages, n'ayant jamais voulu souffrir que des marchands étrangers leur portassent du vin, ni les autres sensualités, qui tuent la valeur & le courage, étoient plus endurcis, & conséquemment plus braves.

Le Ch. Vous voudriez donc que les français vécussent comme des sauvages, pour en faire des hommes honnêtes & courageux? La premiere nation de l'Europe, la plus attachée à son roi, toujours aiguillonnée de ce zele patriotique qui lui fait mépriser la mort, n'entrera jamais en parallele avec les lâches que vous venez de citer.

Le C. Je rends justice aux français: je sais que, de tous temps, ils ont fait des prodiges de valeur. Je ne pense pas non plus que le peuple le plus ingénieux & le plus poli doive vivre comme des iroquois. Mais hélas! n'est-il pas à craindre que ce luxe excessif qui l'entraîne ne change enfin le caractere national?

Le Ch. Cela pourroit bien être, si ce que vous appellez luxe & intempé-

rance n'étoit pas ſouvent l'effet du beſoin. Lorſqu'on inventa les ciſeaux, qui ne ſont certainement pas de l'antiquité la plus reculée, que ne dit-on pas contre les premiers qui ſe firent les ongles, & qui couperent une partie de leurs cheveux, qui leur tomboient ſur le nez? On les traita ſans doute de petits-maîtres & de prodigues, qui achetoient chérement un inſtrument de la vanité, pour gâter l'ouvrage du Créateur. C'étoit un outrage à la divinité. Ce fut bien pis, quand on inventa l'uſage du linge. On ſait avec quelle fureur les vieux conſeillers, qui n'en avoient jamais porté, crierent contre les jeunes magiſtrats qui donnerent dans ce luxe funeſte.

Le C. Vous plaiſantez toujours; mais, je vous l'ai dit plus d'une fois, les plaiſanteries ne ſont pas des raiſons; elles ſervent ſeulement à jeter un vernis de ridicule ſur ce qui eſt raiſonnable. Quand je vous dis de bannir les ſuperfluités inventées par le luxe, je n'exclus point les commodités inſpirées par le beſoin ou par la propreté. Gardez avec ſoin tout ce

qui vous eſt abſolument néceſſaire; mais défaites-vous de tout cet amas ſuperflu, inventé par la molleſſe, & que l'imagination peut à peine ſe repréſenter; parcourez la maiſon, je ne dis pas d'un ſeigneur, mais d'un riche particulier ſeulement, vous ſerez étonné de la ſomptuoſité des ameublements: il y en a pour toutes les ſaiſons. Vous ſerez ébloui par l'éclat des vernis & des dorures: on en voit de toutes les couleurs. Les portes extérieures ſculptées, celles des appartements dorées, les eſcaliers ornés de peinture, les lambris éclatants d'or & d'azur, diſent à tous les yeux que la ſimplicité de nos peres eſt perdue. Le bronze a pris la place du fer, & l'or moulu celle du poli & des ferrures. On ne veut plus que des verres de Boheme ou des glaces pour vitres. Il y a aujourd'hui, dans Paris, plus de tableaux de bons maîtres, qu'il n'y avoit autrefois d'eſtampes; plus de trumeaux, qu'il n'y avoit de miroirs de toilette; plus d'urnes, de grouppes & de ſervices, qu'il n'y avoit, dans le dernier ſiecle, de taſſes à café. De petites

villes qui n'étoient rien, il y a soixante ans, ont acquis des richesses considérables, en servant notre mollesse.

Le Ch. Je ne vois pas qu'il y a grand mal à cela. Ce ne sont guere que les riches qui achetent. Que feroient-ils de leurs trésors? En payant un tribut au luxe, ils nourrissent ceux qui travaillent aux objets du luxe.

Le C. Je vous ai déjà dit, Monsieur le Chevalier, que ceux que vous voulez faire nourrir par le luxe, pourroient l'être par l'agriculture. Quand vous avancez qu'il n'y a que les riches qui achetent les objets du luxe; je vous soutiens que cela est faux; & vous le pensez de même. Tous les états sont confondus aujourd'hui, parce que les petits veulent être au niveau des grands pour les ameublements, pour la vaisselle, pour les habits. Le financier joue le grand seigneur; le marchand veut imiter le financier, & le petit bourgeois se modele sur l'homme de qualité. On voit des diamants en quantité chez ceux dont les peres n'avoient pas même des pierres fausses; des services

en vaiſſelle plate & en porcelaine, où, autrefois, il y avoit à peine de la faïance. Ces ſomptuoſités ruineuſes ne ſe renferment pas dans Paris. De la capitale du royaume, elles paſſent aux capitales des provinces, & delà aux petites villes, où elles achevent de rendre le bourgeois ridicule, & le payſan miſérable. *Henri IV* n'étoit pas ſi bien habillé que certains petits-maîtres provinciaux, & ſa femme n'avoit pas le quart des pierreries de certaines actrices de Bordeaux ou de Marſeille. Qu'auroit dit *Anne* d'Autriche, ſi elle avoit vu, à une fille née dans la boue, à une proſtituée, des bracelets, des girandoles, des aigrettes, des rubans, une ſultane, un bouquet, un collier de diamants; elle à qui *Louis XIII*, dans ſa magnificence, ne donna que douze ferrets d'aiguillette, enrichis de petits diamants. A la honte de la nobleſſe & de la cour, les actrices, par le brillant de leurs étoffes, de leurs parures, de leurs pierreries, effacent les dames les plus diſtinguées. Il ſemble qu'elles continuent à jouer dans la ſociété, comme ſur la

ſcene, les rôles de reines & de princeſſes. A Paris, où elles ſont plus riches, graces à ces ſots de mauvais goût, qui ſe ruinent pour elles, les équipages les plus leſtes, les meubles les plus ſomptueux, les domeſtiques les mieux faits, revêtus de la plus belle livrée, ne ſont pas au-deſſous de leur modeſtie.

LE CH. Il eſt vrai que les comédiens & les comédiennes portent un peu loin l'excès du luxe; mais ils n'ont que faire ici. Ce n'eſt pas de pareils modeles qu'on copie ordinairement.

LE C. Helas! pouvez-vous le dire, M. le Chevalier! Plût à Dieu que cela fût! Ne voyons-nous pas nos nymphes d'opéra donner, tous les jours, le ton du goût & des modes. La femme du monde la plus ſage ne rougit plus de ſe modeler ſur elles; & celles qui ne ſe piquent pas de ſageſſe, imitent à la fois la vie & la parure des courtiſannes du théâtre. Car, obſervez le bien, le luxe change non ſeulement nos habits, il transforme nos mœurs, & les corrompt, en les transformant.

Le Ch. Quel ſera donc le remede du luxe, puiſqu'il eſt un ſi grand mal? Les loix ſomptuaires ſeront-elles une digue aſſez forte contre ce torrent?

Le C. Non; il faut corriger deux vices, en flétriſſant les vicieux. On ſeroit bientôt déſabuſé du luxe, en le renfermant dans la condition la plus infame, la plus décriée, la plus en horreur aux gens de bien. C'eſt ce que fit un de nos rois. Il défendit les habits ſomptueux aux honnêtes femmes, & les permit aux femmes publiques. Ainſi, qu'il ſoit libre, à l'avenir, à la **, à la **, d'étaler les livrées de la vanité & de la volupté; qu'elles portent les étoffes d'or; qu'elles ſe couvrent de diamants; qu'elles traînent après elles des armées de laquais; mais que les femmes de condition dédaignent ces compagnons du vice, & ces témoignages de la honte & de l'infamie. Qu'elles ſe diſtinguent par l'éclat de la vertu & non par celui de la parure; que, contentes d'une illuſtre naiſſance, elles ne s'aviliſſent pas, en imitant le rebut de la nation: alors, les

mœurs reparoîtront avec la modeſtie ; & le luxe, étant un déshonneur, ne regnera plus que chez les gens déshonorés.





XIV. ENTRETIEN,

Sur les différentes manieres d'attaquer la Religion,

En usage parmi les Philosophes.

*Un Solitaire vénérable avoit fixé son séjour, depuis plus de quarante ans, près de la petite ville où le Comte demeuroit. L'Abbé**, qui avoit été nommé à un canonicat du chapitre, vint de Paris, pour en prendre possession. Ayant entendu parler des vertus du pieux hermite, il eut envie de le voir. Il pria le Comte de l'accompagner; & ils eurent tous les trois quelques entretiens qui pourront intéresser. Le Solitaire n'avoit point laissé rouiller son esprit dans la retraite. Il étoit nourri des meilleurs écrivains du siecle dernier; car il faisoit assez peu de cas de ceux du siecle présent. Les* Bossuet, *les* Fénelon, *les* la Bruyere *lui paroissoient ne devoir pas entrer en con-*

*currence avec les ***, les ***, les ***. Il aimoit pourtant à connoître leurs écrits, ne fût-ce que pour se féliciter de n'être pas à portée de les lire. Quand il vit l'Abbé **, dont on lui avoit peint l'esprit & la vertu avec des couleurs avantageuses, il le reçut comme un pere tendre accueille un fils chéri. Après les premiers compliments, ils entrerent en conversation.*

LE SOLITAIRE ET L'ABBÉ.

LE SOLITAIRE.

Tous ceux qui me font l'honneur de venir voir ma chaumiere ne me parlent que des coups portés à la religion, par une nouvelle espece d'hommes, qui s'appellent, je ne sais pourquoi, philosophes. Dans cette armée d'écrivains impies, qui inondent la France, quels sont ceux que vous distinguez ?

L'A. Il ne feroit pas facile de vous les nommer tous; mais on peut vous peindre en général les armes dont ils se servent; & en connoissant les armes,

vous connoîtrez la force des combattants.

Le S. Voudriez-vous bien me dire quelles ſont celles dont on fait le plus d'uſage ?

L'A. Il y en a pluſieurs ; mais celle qui réuſſit le mieux aujourd'hui, c'eſt la plaiſanterie. La religion a toujours eu des adverſaires parmi les faux ſavants & les libertins ; mais ces bonnes gens du temps paſſé ne l'attaquoient que d'une maniere grave & ſérieuſe, par l'érudition, le raiſonnement, l'autorité. Cet appareil coûtoit trop de peines ; il falloit ſuer, pour faire des recherches, pour comparer des paſſages, pour vérifier des citations. Nous ſommes, heureuſement, dans un ſiecle où l'on parvient à abréger tout. Les railleries ſont aujourd'hui les ſeules armes que l'irréligion ſait manier. Elle s'en ſert avec un ſuccès qui fait honneur à la ſolidité de notre eſprit. Peu de lecteurs ſont capables de ſuivre un ſyſtême, de ſaiſir une preuve, une objection, une réponſe ; mais tous peuvent rire, & on les ſert à leur guiſe. Ainſi, on ſe moque

des ſaints & de leurs vertus, des miniſtres & de leurs fonctions, des cérémonies & de leurs ſignifications, des myſteres & de leur profondeur, du pape & des évêques, de leurs déciſions, de leurs réglements, de leur pouvoir, de leurs cenſures ; on tourne en ridicule l'ancien teſtament, les mœurs des patriarches, les viſions des prophêtes, la phyſique de Moïſe, les hiſtoires, le ſtyle, les expreſſions des écritures ; en un mot, toute la religion : voilà la tournure qu'à priſe l'irréligion, dans tous les eſprits, depuis qu'un certain perſan écrivoit, du fond de la Gaſcogne, des lettres, dont vous avez peut-être entendu parler.

Le S. Oui, j'en ai quelque idée. N'eſt-ce pas le même qui nous a donné tant d'*eſprit* ſur les *loix* ?

Le C. Ah! n'en dites pas du mal, je vous prie. Je l'ai connu ; je lui ai dit pluſieurs fois qu'il avoit fait trop d'honneur aux philoſophes, en s'enrôlant dans leur ſecte. Ces honnêtes gens ont ſouvent fait des actes de corſaire, en arborant ſon pavillon. Il le ſentoit bien lui-même ;

&, s'il avoit eu à recommencer une nouvelle vie, il n'auroit pas plus été philosophe que méthodiste.

L'A. Je l'ai connu comme vous, Monsieur le Comte, & je n'en pense pas précisément de même. Il avoit du génie, quoi qu'en ait dit le chef de nos beaux-esprits : il auroit aimé le vrai ; mais il fuyoit les routes battues. On n'est pas apperçu dans une carriere ouverte à tout le monde, mais on montre au doigt un homme qui gravit une colline escarpée par un sentier difficile. Élégant écrivain, philosophe ingénieux, il eût sans doute éclairé la France, si l'envie de jouir de sa gloire ne lui avoit fait préférer les éloges du parti philosophique, aux applaudissements des gens de bien ; si, au lieu de perdre son temps à ridiculiser la religion, il s'étoit livré à ses recherches sur les loix, & qu'il eût donné toute son attention à ne bâtir que sur des fondements solides, & non sur des saillies. Il vivoit dans le grand monde, qu'il méprisoit, & il vouloit lui plaire, même en le méprisant. Un auteur ingénieux a

dit de lui ce que disoit *Cailli* d'une dame hypocrite : *qu'il préféroit l'estime des autres à la sienne.* Cette foiblesse a rempli ses livres de beaucoup de bons mots ; &, comme tous les écrivains originaux, il a eu des imitateurs, même parmi ceux qui l'ont le plus censuré.

Le C. De façon que la publication des *lettres persanes* a été l'époque de ce torrent d'impiétés épistolaires dont nous sommes inondés ?

L'A. On ne peut en douter. Les *persanes* ont produit les lettres si mal intitulées *philosophiques* ; des lettres *philosophiques* sont sorties les lettres *juives* & *cabalistiques*, *turques*, *chinoises* ; famille immense, qui a tous les jours quelque nouveau rejeton.

Le S. Je ne connois aucun de ces enfants perdus, à l'exception des *lettres philosophiques*, dont j'ai entendu parler autrefois. Celles-ci sont-elles d'un philosophe ?

Le C. Non ; d'un poëte. Il prend le titre de philosophe comme Crispin prenoit la robe-de-chambre de son maître,

pour ſe donner la comédie à lui-même, & pour la donner aux autres.

L'A. C'eſt le Protée de la fable. Tantôt aigle (1), il fixe le ſoleil, & s'éleve juſqu'au ſéjour du tonnerre. Tantôt hibou, il fuit la clarté du jour, & trouble le ſilence des nuits par des cris lugubres & funebres. Quelquefois, métamorphoſé en roſſignol, il fait retentir les bois de ſes chants harmonieux. D'autres fois, prenant la figure d'un corbeau, il croaſſe à écorcher les oreilles, & ſe nourrit de cadavres. Ici, papillon volage, il voltige de fleur en fleur. Là, venimeux reptile, il perce le ſein qui l'avoit réchauffé. Chaque jour il s'offre ſous une nouvelle forme.

Le S. Je ne comprends pas bien votre allégorie : ayez la bonté de me l'expliquer.

L'A. L'homme que je vous ai peint

(1) Le portrait que fait ici l'Abbé * * n'eſt pas nouveau ; il l'a pris dans les écrits d'un citoyen de Montmartre, qui a dit, en plaiſantant, des choſes très-ſérieuſes.

énigmatiquement, eſt lui-meme une énigme. *Sa* vie a été un amas de contradictions, ainſi que ſes écrits. Tout ce qu'on voit de bien déterminé en lui, à préſent que les glaces de l'âge ont amorti l'effervescence de ſon caractere, c'eſt la fureur de détruire toute religion & tout gouvernement. C'eſt là le grand but des coups variés qu'il porte au trône & à l'autel, dans ſes pieces fugitives, poëmes, mêlanges de philoſophie & de littérature, hiſtoires, fables, contes, allégories. Il emploie tour-à-tour les vers & la proſe, la plaiſanterie & la ſatyre, les raiſonnements graves & les déclamations véhémentes. Tout ce que les libertins de tous les âges, tout ce que les écrivains modernes, qui ſe parent du beau nom de philoſophe, ont écrit, dit, ou imaginé contre la religion, la patrie & les mœurs, il le rapporte, il l'exagere; &, pour rendre les traits plus acérés, il y répand le ſel piquant du ridicule, ou les invectives ameres du ſarcaſme. *Ses* livres ſont la ſatyre de l'univers. Le ſacré n'eſt pas plus reſpecté chez lui que le

profane, & la bible n'eſt pas plus ménagée, par ce téméraire, que l'alcoran.

Le S. Comment! il oſe attaquer juſqu'à nos livres ſaints?

L'A. C'eſt là-deſſus qu'il triomphe. Il ſe déguiſe ſous toute eſpece de maſque, pour les déchirer. Tantôt il s'annonce comme un *Quakre*, tantôt il paroît ſous la fourure d'un docteur de Salamanque; &, pour inſpirer plus de mépris des livres divins, il fait le portrait le plus horrible de la nation qui en a été la dépoſitaire, il y a plus de trente ſiecles. Il la peint comme un peuple fort au-deſſous des hotentots, pour l'eſprit, & des émérillons, pour l'humanité. Leurs prophéties ſont des almanachs, leurs miracles des tours de Tabarin. Il calomnie les écritures, il altere les faits, il ſuppoſe des erreurs, des contradictions, qui n'exiſtent que dans ſon imagination échauffée par la haine & par l'impiété. Un tel homme ne peut connoître les dogmes établis dans les livres qu'il déchire. Auſſi, il ne voit dans le péché originel qu'une fable puérile; dans l'hiſtoire du déluge, qu'une abſurdité;

dans la population de l'univers, telle que nous l'apprennent nos livres ſaints, que le témoignage de la plus inſenſée & de la plus mépriſable ignorance.

Le S. Mais apporte-t-il quelque preuve de ce qu'il avance?

L'A. Des preuves! Il y en a auxquelles perſonne ne réſiſte en France. Il plaiſante toujours.

Le S. Il ſeroit bien malheureux qu'il n'y eût pas chez vous des eſprits ſolides, pour ſentir le faux de cette ſorte de preuve.

L'A. Nous avons encore quelques hommes judicieux qui en jugent ſenſément. Ils ne trouvent en lui ni principes, ni conſéquences; ni juſteſſe dans le raiſonnement, ni fidélité dans les citations; ni bienſéance dans le ſtyle, ni égards pour tout ce qu'il y a de plus reſpectable. C'eſt preſque toujours la hardieſſe qui lui tient lieu de lumiere, & une lecture aſſez variée, mais ſuperficielle de ſcience. Ses brochures, comme je vous l'ai déjà dit, ſont un recueil d'inconſéquences. Il détruit ſouvent dans un endroit ce qu'il a

établi dans un autre. Il ſe combat lui-même, il ſe contredit, il ſe laiſſe aller aux écarts de ſon imagination; & vous voyez en lui deux éléments différents qui ſe combattent ſans ceſſe, la raiſon du philoſophe & le feu du poëte.

Le S. Auroit-il donc été auſſi incrédule en vers?

L'A. Tout comme en proſe. Ses excès en ce genre ſont même plus déplorables, car il détruit à la fois les mœurs & la religion. Nous avons de lui un poëme qui eſt la ſentine de toutes les horreurs des *Arétins* & des *Choriers*. On y voit un vieux libertin, conſommé dans la plus infame & la plus monſtrueuſe lubricité, ne reſpirant que pour les plus ſales voluptés, & qui, mêlant indiſtinctement le ſacré avec le profane, enveloppe J. C., la Sainte Vierge, les Saints dans les mêmes infamies. On ſent qu'il cherche, dans le blaſphême, de quoi égayer une vieilleſſe rongée par les remords, & qu'incapable de cultiver l'art de varier les plaiſirs d'une jeuneſſe ſans frein, il en donne des leçons plus abominables que

celles que donneroit le démon de la luxure.

Le S. Mais un homme qui s'est souillé par de telles infamies, a-t-il vécu tranquille ?

L'A. Pas tout-à-fait. Sa vie a été aussi agitée que les vagues de la mer pendant l'orage ; & s'il n'a pas été puni sévérement, c'est qu'il échappe à l'équité des loix par des ruses toujours nouvelles. Il s'excuse sur d'autres. Il prétend, par exemple, que ses ennemis ont ajouté, dans son poëme, toutes les plaisanteries licencieuses qu'il renferme ; &, en se justifiant ainsi, il a deux plaisirs à la fois, d'assurer sa tranquillité, & de troubler celle de ses adversaires. Il est vrai qu'il ne trompe que ceux qui veulent être trompés. On sait quelle est sa hardiesse à désavouer en public les ouvrages dont il se fait gloire en secret. On convient, d'ailleurs qu'il n'y a que lui qui ait pu réunir tant d'impiétés & de blasphêmes, tant d'infamies & d'ordures, tant de grossiéretés brutales & d'indécences révoltantes qu'il y en a dans la *Pucelle* ; & un

plaiſant a dit qu'elle étoit auſſi jolie que ſon auteur.

Le S. Voilà une bien abominable copie d'un portrait encore plus abominable. Mais, dans cette foule de ſophiſtes, n'y en a-t-il aucun qui prenne un ton plus circonſpect, en attaquant le culte de nos peres ?

L'A. Pardonnez-moi. Comme parmi les poiſons on en trouve de moins venimeux les uns que les autres; ainſi, parmi les ſophiſtes, il y en a qui conſervent encore un peu de raiſon ſur certains objets.

Le S. Il me ſemble avoir entendu nommer un certain philoſophe qui ſe dit citoyen de Geneve.

L'A. Ah! je vous entends; vous lui faites bien de la grace de le mettre au rang de philoſophe.

Le S. Eh! ne ſavez-vous pas que, pour ſe faire valoir, on ſe donne des titres? Le roturier prend tous les jours celui de comte, de marquis, &c. Nos prétendus philoſophes (car il en eſt très-peu de vrais) croient, en prenant ce

beau nom, devenir moins répréhenſibles, lorſqu'ils affichent l'impiété & l'irréligion. Mais, dites-moi, je vous prie, notre citoyen de Geneve eſt-il du nombre de ceux qui entaſſent dans leurs ouvrages des ſaletés licencieuſes, des impiétés effrénées, des maximes funeſtes à l'humanité ?

L'A. Oui, ſans doute. Plus circonſpect & plus honnête, il n'eſt pas moins ſingulier, quoique dans ſon genre. Après avoir fait bien des métiers, il s'aviſa d'être précepteur d'un certain émile; &, pour en faire un bon chrétien, il écrivit, en ſa faveur, un volume entier contre la religion chrétienne. Il profeſſe par-tout un ſincere attachement à la révélation, & il prêche le déiſme. Avec la croyance d'un incrédule (1) déterminé, il a voulu conſerver une partie du langage d'un chrétien. Cette bigarrure, au lieu de ſéduire, n'a fait que

(1) L'Abbé ** ne fait que répéter ici ce que *M. Bergier* avoit dit.

révolter également tous les partis. Les catholiques l'ont regardé comme l'ennemi le plus déclaré de la révélation ; les protestants, comme un faux frere, qui trahissoit sa propre religion ; les impies, comme un confrere timide, qui n'osoit pas tout dire.

Le S. Mais ses ouvrages ont, dit-on, beaucoup de vogue. Quelle peut en être la raison, s'il a tous les partis contre lui ?

L'A. La voici. Dans ses différentes productions il y a ordinairement un peu de bien & beaucoup de mal, quelques vérités & beaucoup d'erreurs ; tout cela revêtu des plus brillantes couleurs. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait eu des admirateurs & des ennemis, des partisans & des censeurs, des prospérités & des revers. Il paroît d'ailleurs d'une probité exacte & rigide ; il a des vertus, mais il les pousse trop loin ; & on croiroit facilement que ce n'est en lui qu'une charlatanerie. Il affiche le mépris pour les hommes, la haine contre leurs loix, leurs sentiments, leurs usages. Sous un

extérieur de modeſtie, il laiſſe appercevoir un fond d'orgueil & de malignité, il affecte une pauvreté faſtueuſe. Ses partiſans ne voient tout cela qu'avec des yeux favorables; ſes adverſaires lui pardonnent en faveur de ſa bonhommie naturelle, & ſur-tout de ſa rare éloquence.

Le S. Cet homme-là eſt donc un grand écrivain?

L'A. C'eſt le Démoſthene de notre ſiecle, avec la différence que celui de la Grece ne plaida jamais que pour ſa patrie, & celui de Geneve a quelquefois écrit contre la ſienne. L'élévation, la majeſté, la vigueur du raiſonnement forment le principal caractere de ſon éloquence. Sa diction eſt vive, noble, brillante, claire & ſans emphaſe. On ſent un homme plein de choſes, qui n'a qu'à s'abandonner à lui-même, pour être éloquent. La plupart des orateurs modernes ont plus d'art que de génie. Delà cette uniformité, cette froide ſymmétrie que l'on rencontre dans leur ſtyle. Toutes leurs phraſes ſemblent tirées au cordeau. Chez

lui, c'eſt tout le contraire. Le génie l'inſpire : on ne trouvera nulle part autant de traits hardis, d'images vives & frappantes, de mouvements impétueux, de penſées élevées & rendues avec cette énergie, ce feu qui lui ſont propres.

Le S. Je ne m'étonne point qu'un tel homme ait eu des partiſans ; &, vraiſemblablement, il en a laiſſé très-peu au poëte incrédule dont vous m'avez parlé.

L'A. Les philoſophes ſe ſont partagés. Ceux à qui il reſte encore de la vertu ſe ſont tournés du côté de l'auteur d'*Emile*, qui, en attaquant la révélation, conſerve pourtant des dogmes précieux à ceux qui l'admettent ; l'exiſtence de Dieu, la providence, la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame. Les jeunes gens, au contraire, s'accommodent mieux de l'auteur de la *Pucelle*, qui rit de tout ; qui dit admettre un Dieu, mais qui ſe moque de la providence ; qui prêche ſans ceſſe en faveur du matérialiſme, & qui, rongé de craintes & de remords, veut éteindre toute crainte & tous remords.

Le S. Je vois bien que ſa morale eſt plus commode ; mais ſon éloquence eſt-elle auſſi inſidieuſe que celle de l'autre ?

L'A. Elle eſt moins véhémente, moins forte ; il n'a ni le nerf, ni l'énergie de ſon rival en impiété ; mais il le ſurpaſſe par la pureté du langage, l'élégance des tours, l'agrément de la diction, la variété des plaiſanteries, la vivacité pétillante des ſaillies, la ſingularité des contraſtes. Les expreſſions, paſſant par ſon imagination féconde & brillante, prennent la parure des graces ; & s'il n'eſt pas fait pour créer, perſonne n'eſt plus propre que lui à embellir.

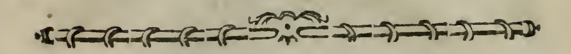
Le S. Ces deux hommes, étant rivaux en talents, ne doivent guere s'aimer.

L'A. Ils ſe déteſtent ; & parmi les philoſophes vous trouveriez bien difficilement deux hommes qui puiſſent ſe ſouffrir. Le poëte a vomi toutes ſortes d'injures contre le philoſophe. Sa jalouſie s'eſt exhalée en plaiſanteries inſultantes, en reproches outrageants, en imputations infamantes,

Le S. Et qu'à répondu l'émule de *Diogene ?*

L'A. Rien. Il s'est vengé par le silence & le mépris.





XV. ENTRETIEN,

SUR LA MORALE ET LES PRINCIPES DES PHILOSOPHES (1).

LE SOLITAIRE, LE CHEVALIER, LE COMTE ET L'ABBÉ.

LE SOLITAIRE.

PUISQUE les philoſophes parlent toujours de religion naturelle, je voudrois vous demander, Monſieur le Chevalier en quoi elle conſiſte, ſelon eux ?

LE CH. En vérité, je n'en ſais rien. C'eſt, ſuivant moi, un mot ſans idée, dans la bouche des philoſophes. Il n'y a point de religion où il n'y a point de culte; & ils ſont convenus que le culte n'eſt que de bienſéance, une pure cérémonie, une mode comme celle des tur-

(1) Nous avons tiré une partie de cet Entretien, de la *petite Encyclopédie*, mais en rapprochant les idées pour en faire un tout,

bans, des chapeaux. Dans le commencement de la révolte des philoſophes contre le chriſtianiſme, ils crurent devoir ſe maſquer. Ils ſe ſervirent de ce mot *religion.* Il en falloit une, à quelque prix que ce fût. On donna donc à la philoſophie même le nom de ſon ennemie, & on l'appella *religion naturelle.* Aujourd'hui, cette religion eſt une chimere, car je défie tous les philoſophes de m'aſſigner un ſeul exercice de ce nouveau culte, & de me dire en quoi conſiſte cette adoration de l'Etre Suprême.

Le S. Mais ils attachent au moins quelqu'idée à ce mot d'*Être Suprême?*

Le Ch. Aucune; car ils ſont tous partagés entr'eux ſur cette expreſſion. Les uns y font entrer plus ou moins d'idées que les autres. Vous en verrez qui tiennent que Dieu a créé le monde; vous en verrez d'autres qui ſoutiennent qu'il n'a pu avoir la puiſſance créatrice. Ceux-ci le croient libre; ceux-là prétendent qu'il eſt néceſſité au plus parfait. Il en eſt qui admettent une providence; d'autres croient que Dieu ne s'embarraſſe guere

de nous, & que nous ſommes à ſes yeux comme les rats & les champignons.

LE S. Les philoſophes confondent donc l'ame des hommes avec celle des animaux ?

LE CH. Il n'eſt pas impoſſible, ſuivant eux, qu'il n'y ait quelque différence entre ces deux êtres ; mais ils ne l'apperçoivent pas. Les animaux ont une ame capable de toutes les opérations que forme l'eſprit de l'homme, de concevoir, d'aſſembler ſes penſées, d'en tirer une juſte conſéquence. S'ils ne vont pas ſi loin que nous, c'eſt qu'au lieu de mains & de doigts flexibles, ils ont des cornes aux pieds, & les mâchoires trop avancées pour pouvoir expliquer leurs penſées par la parole.

LE S. Mais, cela étant, les philoſophes n'admettent point l'immortalité de l'ame ?

LE CH. Qu'on diſe tout ce qu'on voudra de l'ame de l'homme, pourvu qu'on ne cherche pas à prouver ſon immortalité. Qu'on l'appelle un *feu*, un *ſouffle*, une *monade*, &c. ils y ſouſcrivent, pour-

vu que rien ne rappelle les anciennes idées qu'on donnoit de l'esprit. Il faut, dans leur système, que l'ame soit mortelle; oui, il le faut, il le faut absolument. Cette autre vie est trop embarrassante. Ils avouent, cependant, quand on les presse, qu'ils ne pourront jamais parvenir qu'à douter. Eh bien! ce doute leur suffit: on diroit même que c'est une servitude; car ils sont toujours prêts d'insulter ceux qui ne doutent pas comme eux.

Le S. Mais, avec de telles idées, quels principes de probité peuvent-ils avoir?

Le Ch. L'intérêt. C'est le dieu de ce monde; c'est le seul moteur du globe; & si l'univers physique est soumis aux loix du mouvement, l'univers moral ne l'est pas moins à celles de l'intérêt. C'est ce qui doit faire sentir aux législateurs la nécessité de fonder les principes de la probité sur la base de l'intérêt personnel. Et quel autre motif pourroit déterminer un homme à des actions généreuses?

Le S. Voilà un étrange moyen de

faire des honnêtes gens, mais n'y en a-t-il point pour produire des hommes vertueux ?

Le Ch. Il y en a un admirable. Ce moyen consiste à proposer pour récompense, aux hommes qui seront vertueux, les voluptés qu'on croyoit autrefois si opposées à la vertu. Qu'on ouvre l'histoire, & l'on verra que, dans tous les pays où certaines vertus étoient encouragées par l'espoir des plaisirs de l'amour, ces vertus ont été les plus communes, & ont jeté le plus grand éclat. C'est que la force de la vertu est toujours proportionnée au degré des plaisirs que l'on assigne pour récompense. Oui, les plaisirs des sens peuvent nous inspirer toute sorte de sentiments & de vertus. Ce sont ces plaisirs qui font agir & penser les hommes, & qui peuvent seuls mouvoir le monde moral. Ils sont les plus propres à élever l'ame à la plus digne récompense des héros & des hommes vertueux. C'est de ce germe que sont sorties toutes nos vertus.

L'A. Je n'aurois jamais deviné que le

vice fût un aiguillon à la vertu. Les philosophes n'ont-ils pas à présent un moyen d'empêcher les crimes ?

Le C. Il faudroit, pour cela, qu'ils supposassent des crimes. Il n'y a, disent-ils, en soi, ni vices, ni vertus; ni bien, ni mal; ni juste, ni injuste; tout est arbitraire, & fait de main d'homme. Ce qui n'étoit qu'une chimere est devenu un bien réel par convention, parce qu'on a remué l'imagination des hommes.

Le S. Je doute que les gouvernements s'accommodassent de ces maximes.

Le Ch. Eh! qu'importe? On rit des gouvernements, ou l'on met leur pouvoir dans le creuset de la philosophie, & ce pouvoir s'évapore. *Saint Paul* dit que *toute puissance vient de Dieu, & est réglée par Dieu.* Les philosophes ont très-bien modifié les mots de l'apôtre. Ils disent que *toute puissance qui vient de Dieu est une puissance réglée :* c'est ainsi qu'ils expliquent les paroles du texte, conformément à la droite raison & au sens littéral, & non conformément à l'interprétation de la bassesse & de la flatterie,

qui prétendent que toute puiſſance, quelle qu'elle ſoit, vient de Dieu. Les gouvernements, de quelque eſpece qu'ils ſoient, ne ſont légitimes qu'autant de temps que, par l'intention du ſouverain, ils tendent au bonheur des peuples. D'où il ſuit évidemment qu'ils peuvent ſe diſſoudre, quand les puiſſances légiſlatives ou exécutrices agiſſent, par la force, au-delà de l'autorité qui leur a été commiſe d'une maniere oppoſée à la confiance qu'on a priſe en elles.

Le S. Je ſerois bien curieux de ſavoir dans quel livre les philoſophes puiſent ces belles idées?

Le Ch. Dans l'homme même. La nature eſt leur grand livre; & ils remontent toujours à la ſource. Les hommes, dans l'état primitif, n'étoient pas plus dépendants que le ſanglier & le lion: ils vivoient comme des ſauvages, n'ayant ni domicile fixe, ni aucun beſoin l'un de l'autre: ils ſe rencontroient à peine deux fois dans la vie, ſans ſe connoître & ſans ſe parler. Il eſt aiſé de comprendre qu'un pareil commerce n'exigeoit pas un lan-

gage plus raffiné que celui des corbeaux & des ſangliers, qui s'attroupent à peù-près de même. Des cris inarticulés & quelques bruits imitatifs dûrent compoſer, pendant long-temps, la langue univerſelle. Dans cet état, l'homme ne s'occupoit de rien. Son ame, que rien n'agitoit, ſe livroit au ſeul ſentiment de ſon exiſtence actuelle, ſans aucune idée de l'avenir, quelque prochain qu'il pût être. Ses projets, comme ſes vues, s'étendoient à peine juſqu'à la fin de la journée. Seul, oiſif, & toujours dans le danger, il aimoit à dormir, & avoit le ſommeil léger, comme les animaux, qui penſent peu, dorment, pour ainſi dire, tout le temps qu'ils ne penſent point. Sa conſervation faiſoit ſon unique ſoin; ſes facultés les plus exercées devoient être celles qui ont pour objet principal l'attaque & la défenſe, ſoit pour ſubjuguer ſa proie, ſoit pour ſe garantir d'être celle d'un autre animal.

Le C. Monſieur le Chevalier ſait parfaitement, comme vous voyez, l'hiſtoire primitive de l'homme. *Moïſe* nous inſ-

truit différemment ; mais il a beau nous dire que l'homme ſortit parfait des mains du Créateur ; qu'il étoit né pour la vertu ; que ſa déſobéiſſance l'entraîna dans le crime ; qu'alors tous les vices & toutes les paſſions ſe développerent en lui, ſon autorité n'en eſt pas une pour la nouvelle philoſophie.

Le Ch. Je reſpecte *Moïſe* ; mais vous vouliez l'hiſtoire de l'homme telle que la font les philoſophes, & je vous l'ai racontée. Elle n'eſt pas différente, ce me ſemble, de celle des vautours & des ſinges. Il eſt évident, ſuivant les auteurs d'après leſquels je parle, que les deſirs de l'homme primitif étoient comme ceux de l'ours & du lion ; il ne penſoit qu'à ſes beſoins phyſiques. Les ſeuls biens qu'il connût dans l'univers, étoient la nourriture, une femelle & le repos. Le ſeul mal qu'il craignoit étoit la douleur & la faim. Pour la mort, il ne la connoiſſoit pas. La connoiſſance de la mort & de ſes terreurs eſt une des premieres acquiſitions que l'homme ait faites, en s'éloignant de la condition animale. Les

hommes, dans cet état primitif, n'avoient ni loi, ni mœurs. Leurs unions ſe formoient au hazard; & ils ſe quittoient avec la même facilité. La mere allaitoit d'abord ſes enfants pour ſon propre beſoin; puis, l'habitude les lui ayant rendus chers, elle les nourriſſoit enſuite pour le leur. Si-tôt qu'ils avoient la force de chercher leur pâture, ils ne tardoient pas à quitter la mere elle-même. Ils en étoient bientôt au point de ne point ſe connoître entr'eux. Alors, ils erroient à l'aventure; &, ne connoiſſant plus ni pere, ni mere, s'ils les rencontroient, c'étoit pour leur diſputer une nourriture groſſiere, &, quelquefois, pour leur ôter la vie.

Le C. Le roman que vous venez de faire me paroît fort curieux. L'homme, dans l'état que vous l'avez peint, étoit parfaitement ſon maître, & ne dépendoit que de lui-même. Mais, s'il étoit las de la vie, pouvoit-il la quitter?

Le Ch. Qui eſt-ce qui en doute, puiſqu'il le peut encore aujourd'hui? Tous les ſages conviennent que les loix de

l'état qui flétriſſent les ſuicides, ſont bien injuſtes. Quand je ſuis accablé de douleur, de miſere, de mépris, pourquoi veut-on m'empêcher de mettre fin à mes peines, & me priver cruellement d'un remede qui eſt en mes mains ? Pourquoi veut-on que je travaille pour une ſociété dont je conſens de n'être plus ? Lorſque la ſociété me devient odieuſe, qui m'empêche d'y renoncer ? Trouble-je l'ordre de la providence, lorſque je change la modification de la matiere, & que je rends quarrée une boule, que les premieres loix avoient faite ronde ? Lorſque mon ame ſera ſéparée de mon corps, y aura-t-il moins d'ordre & moins d'arrangement dans l'univers ?

Le S. Mais ſi votre exiſtence étoit néceſſaire à vos ſemblables ?

Le Ch. Le cas eſt différent, & alors l'humanité...

L'A. A propos du mot d'humanité, dites-moi ce que c'eſt dans vos principes ?

Le Ch. C'eſt l'amour des hommes.

L'A. Doit-on les aimer tous, juſqu'à ſes ennemis ?

Le Ch. Il n'eſt qu'une religion auſtere qui ait pouſſé juſques-là les obligations de l'humanité.

L'A. Doit-on à ſes parents quelque choſe de plus que l'humanité ?

Le Ch. Cela dépend des ſentiments qu'ils ont pour vous. Sils vous aiment, il faut les aimer plus que les autres hommes; mais, ſi un pere vous donne des témoignages de haine, toute la diſtinction qu'on lui doit, c'eſt de le traiter en ennemi reſpectable.

L'A. Je ne lui dois donc alors que du reſpect ?

Le Ch. Pardonnez-moi ; il y a une ſorte d'amour que vous devez à tous les hommes : or, cet amour, votre pere, puiſqu'il eſt homme, n'a pas moins de droit qu'un autre d'y prétendre.

L'A. Mais il me ſemble que vous avez dit qu'on n'étoit point obligé d'avoir, pour ſes ennemis, de l'amour.

Le Ch. Je vous ai déjà répondu qu'il faut traiter un pere en ennemi reſpectable.

L'A. Eſt-on obligé d'aimer ſes concitoyens, & le pays où l'on eſt né ?

Le

Le Ch. Il eſt clair qu'un enfant ne naît ſujet d'aucun pays, ni d'aucun gouvernement. A l'âge de raiſon, il eſt homme libre; il eſt le maître de choiſir le gouvernement ſous lequel il trouve bon de vivre. Il n'a donc de patrie que celle qu'il veut choiſir.

L'A. Et s'il ne s'attache à aucune?

Le Ch. Il ſe ſouviendra qu'il eſt un amour qu'on doit à tous les hommes.

L'A. L'humanité oblige-t-elle de compatir aux maux des hommes miſérables?

Le Ch. Oui, ſi cela vous eſt agréable.

L'A. Mais ſi ce ſentiment me trouble & me chagrine?

Le Ch. En ce cas-là, vous n'y êtes pas obligé.

L'A. Dois-je ſacrifier mes biens, mon temps & mes ſoins pour le ſoulagement des indigents, de ceux qui ſont dans le beſoin & dans l'oppreſſion?

Le Ch. Oui, ſi cela vous fait plaiſir.

L'A. Mais ſi j'aime mieux me divertir, & dépenſer mon argent pour ſatisfaire mes deſirs?

Le Ch. En ce cas-là, vous n'êtes

pas obligé de vous ſacrifier pour les malheureux.

L'A. Sur quel principe dites-vous tout ce que vous venez de m'apprendre ?

Le Ch. Sur ce que le plaiſir & la douleur ſont les ſeuls moteurs de l'univers moral, & doivent être, conſéquemment, les regles de votre conduite.

L'A. L'humanité défend-elle de faire du mal aux autres hommes ?

Le Ch. Oui, ſi le mal doit vous faire ſouffrir, ou vous priver de quelque plaiſir.

L'A. Mais ſi, au contraire, je ſouffre de ne pas lui faire de mal, & que je trouve beaucoup de plaiſir à le dépouiller & à le maltraiter.

Le Ch. Alors, vous le pouvez légitimement.

L'A. Pourquoi cela ?

Le Ch. C'eſt que tout ſentiment qui naît en nous de la crainte des ſouffrances, ou de l'amour du plaiſir, eſt légitime & conforme à notre inſtinct.

L'A. Les vols & les aſſaſſinats ſeront donc légitimes ?

Le Ch. Oui, s'ils ſont néceſſaires à votre bonheur.

L'A. Comment cela ?

Le Ch. C'eſt que le crime qui nous paroît le plus affreux devient néceſſaire, lorſque le beſoin du meilleur nous y oblige.

L'A. Mais peut-on être heureux, en faiſant du mal à ſes ſemblables ?

Le Ch. Oui. Celui qui aura plus de ſatisfaction à faire le mal ſera plus heureux que quiconque en aura moins à faire le bien.

L'A. Cette maxime s'étend-elle juſqu'aux plus grands crimes ?

Le Ch. Oui. Il eſt des hommes aſſez malheureuſement nés, pour ne pouvoir être heureux que par des actions qui menent à la greve.

L'A. A qui dois-je donc de l'humanité ?

Le Ch. A ceux qui contribueront à votre plaiſir & à votre bonheur.

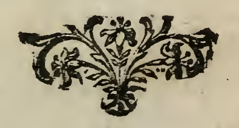
Le S. On ne ſauroit trouver une morale plus déſintéreſſée.

Le C. Parlons ſérieuſement. Il n'y en

a jamais eu, chez les païens, d'aussi abominable.

Le Ch. Ce n'eſt pas la mienne ; mais vous m'avez demandé quelle étoit la morale des philoſophes : je vous l'ai expoſée avec ſimplicité, d'après leurs livres & leurs converſations.

Le C. Qu'elle ſeroit dangereuſe à ſuivre, cette morale, mon cher Chevalier ! Que d'écueils ! que de précipices n'ouvre-t-elle pas à ceux qui ſont malheureuſement imbus de ces principes ! O ciel ! les hommes peuvent-ils tenir un pareil langage, & ne s'occuper uniquement qu'à corrompre leurs ſemblables ! Maudite & funeſte philoſophie, ce ſont donc là tes leçons ! Puiſſes-tu t'éclipſer à jamais, & être proſcrite de tous les cœurs & de tous les eſprits !





XVI. ENTRETIEN,

SUR LE CARÊME ET LES JOURS DE MORTIFICATION.

DE toutes les chofes qui frapperent le Chevalier, dans la retraite du pieux Solitaire, fa vie pénitente, fes abftinences, fes jeûnes & fes macérations ne furent pas ce qui le toucha le moins. Le maigre continuel effraya fur-tout fa molleffe; & il faifit cette occafion pour déclamer contre les abftinences prefcrites par l'Églife.

LE CHEVALIER, LE COMTE, LE SOLITAIRE ET L'ABBÉ.

LE CHEVALIER.

TOUT excès eft un mal; c'en eft un de fe priver d'une partie de la nourriture dans un certain temps de l'année, & de fe fanctifier, en fe condamnant à un mauvais régime.

Le S. A vous entendre, le carême eſt ſans doute un grand mal; mais, de la maniere que je l'enviſage, il eſt un des plus grands biens. L'Égliſe ne dit point: *Privez-vous de ce qui ſoutient votre vie, jeûnez de façon à vous déranger;* elle vous dit: *vous avez fait des excès en tout genre, dans ce temps de folie qu'on appelle carnaval; ſoyez ſobres & réſervés en carême, & pour l'avantage de votre ſanté, & pour celui de votre ſalut. Vous avez des paſſions, il faut les mortifier. Les mets trop ſubſtantiels, les viandes ſucculentes ſont l'aliment de votre incontinence; privez-vous-en pendant quelque temps. Mais, avant que d'entreprendre des mortifications, conſultez le directeur de votre ame & celui de votre corps. Si le maigre vous eſt contraire, s'il cauſe des dérangements conſidérables à votre ſanté, vous n'avez qu'à le faire connoître, & vous ſerez diſpenſé de la loi.*

Le Ch. Et peut-on douter que le maigre ne ſoit un poiſon?

Le C. Oui, l'on peut en douter. Les peuples qui ſont aux bords des lacs &

des grandes rivieres, ne ſont pas ceux qui ſe portent le plus mal. Le maigre ne devient un poiſon que par les aſſaiſonnements. Si les hommes ſavoient ſe réduire à la nature, ſe borner au ſimple, peu d'aliments leur ſeroient contraires. Mais on veut des ragoûts qui flattent le palais. Plus un poiſſon eſt inſipide, & ſain, par conſéquent, plus on veut qu'il ſoit relevé par les épiceries. On ne manque pas de recommander à ces excellents empoiſonneurs, nommés cuiſiniers, de lui donner du haut goût; & alors, je crois bien qu'une nourriture ſalubre par elle-même, devient une nourriture empeſtée. Mais de qui faut-il ſe plaindre? Eſt-ce de la mortification que l'Égliſe preſcrit, ou de la gloutonnerie, qui veut rendre les mets des jours d'abſtinence encore plus piquants que ceux des jours gras?

Le Ch. Mais tout le monde ne peut pas avoir du poiſſon frais, qui eſt, je l'avoue, un aliment ſalutaire. Il faut néceſſairement ſe contenter, une partie du carême, de harengs fumés, de morue à

demi-pourrie, de ſardines ſalées & de vingt autres drogues qui, de l'aveu de tous les médecins, ſont une nourriture très-nuiſible.

Le S. Je ſais que le poiſſon, ſur-tout dans certains pays, n'eſt pas fait pour tout le monde; mais les œufs ſont communs par-tout; les légumes, les herbes, le laitage ne ſont pas rares. Pourquoi ne leur pas donner la préférence, au lieu de s'infecter avec les poiſons que vous me citez? Il y a des friands parmi le peuple comme parmi les grands. On veut des ſalaiſons, on veut des mets appétiſſants; mais, encore une fois, l'Égliſe n'ordonne ni la morue, ni les harengs. Elle les preſcrit ſi peu, que lorſqu'on eſt réduit à ces drogues, elle permet de faire gras. C'eſt ce que *Clément XIII* fit dans le carême de 1768, dans une partie de ſes états. C'eſt ce que pluſieurs évêques français ont pratiqué dans leur dioceſe. L'Égliſe eſt une bonne mere: elle a un ſoin égal du ſalut & de la vie de ſes enfants.

Le Ch. Mais, puiſqu'elle eſt ſi con-

descendante, n'auroit-elle pas pu diviser le carême en quatre parties, & faire jeûner dix jours au commencement de chaque saison de l'année ?

L'A. Elle auroit pu, mais elle n'a pas dû le faire, parce que, suivant la remarque du grand pape *Benoît XIV*, auquel on fit cette proposition, *il y auroit alors quatre carnavals, & point de carême.* D'ailleurs, l'Église a placé l'abstinence quadragésimale dans un temps où elle est nécessaire. Il faut se préparer à recevoir son Dieu, & s'y préparer, en réprimant tout ce qui peut mener aux passions. La vie d'un chrétien devroit être un carême continuel ; mais, puisque cela n'est plus aujourd'hui, il faut au moins lui fixer un temps où il se souvienne de ce qu'il est & de ce qu'il doit être, des mysteres secrets auxquels il doit participer dans cette vie, & des récompenses éternelles qui l'attendent dans l'autre.

Le Ch. Voilà qui est bien. Mais pourquoi ce riche financier, qui aura sur sa table, en carême, pour cinquante pis-

toles d'excellent poiſſon frais, des primeurs, &c. achetés aux dépens du peuple, ſera-t-il ſauvé, tandis que vos caſuiſtes damneront le pauvre mourant de faim, qui, à défaut de tout autre aliment, ſoutiendra ſa triſte vie par un morceau de bœuf ou de mouton ?

Le S. Vous faites là des plaiſanteries qui ne portent que ſur de fauſſes ſuppoſitions. Il n'eſt point vrai que l'Égliſe ouvre le ciel à un maltôtier qui achete, aux dépens du peuple, de quoi ſatisfaire ou irriter ſa gourmandiſe, quand même il ſe borneroit à des aliments maigres. L'abſtinence eſt pour les riches comme pour les pauvres ; & les premiers ne ſont pas moins obligés que les autres à modérer leur appétit & leur ſenſualité en carême. S'ils ne le font pas, ils ſont aſſurément plus coupables que ce pauvre, qui, plutôt par beſoin que par goût, fera gras, pour ſe ſubſtanter. L'Égliſe n'eſt point une marâtre barbare ; c'eſt, comme je vous l'ai déjà dit, une mere tendre, qui ne demande pas la mort de ſes enfants. Étudiez l'eſprit de ſes regles,

vous la respecterez ; voyez la facilité avec laquelle elle les adoucit, lorsque les besoins de sa famille l'exigent, & vous l'aimerez autant que vos sophistes ont voulu la faire haïr.





XVII. ENTRETIEN,

Sur les vertus des Païens et des Philosophes.

Le Chevalier et le Solitaire.

Le Chevalier.

S'il y a eu des vertus dans le chriſtianiſme, la philoſophie ne lui en oppoſe-t-elle pas d'auſſi admirables ? Les *Socrate*, les *Apollonius*, les *Julien* ne furent-ils pas de parfaits modeles de ſageſſe ?

Le S. C'eſt ce qu'il faut examiner. Vous parlez avec enthouſiaſme de *Socrate* ; mais tous les hiſtoriens ne vous ont pas imité. On lui a attribué des défauts qui ſeroient bien capables de ternir l'éclat de ſes vertus. Cet eſprit familier, dont il ſe vantoit de recevoir les inſpirations, ſon attachement trop tendre pour *Alcibiade*, le coq qu'il fit ſacrifier

à *Esculape*, tout cela pourroit faire regarder le plus ſage des philoſophes comme un impoſteur, un débauché, un idolâtre. Pour ceux qui examinent les choſes de ſang-froid, *Socrate* ſera toujours un problême. On doutera toujours s'il rechercha la ſageſſe par amour pour elle-même, ou ſeulement à cauſe de la gloire qui y eſt attachée. La vérité éternelle l'avoit éclairé, je l'avoue, des lumieres les plus pures & les plus ſublimes dont le paganiſme fût capable. Il avoit, ſur la Divinité, des principes admirables. Il parloit ſouvent, & en termes magnifiques, de l'exiſtence d'un ſeul Dieu, éternel, inviſible, créateur de l'univers, ſouverain maître & arbitre de tous les événements, vengeur des crimes, & rémunérateur des actions vertueuſes ; mais il n'oſoit rendre un témoignage public à toutes ces vérités. La philoſophie n'eſt pas capable d'un tel courage, ni de tels ſentiments de généroſité. On a comparé ſa mort à celle de J. C. Mais quelle diſtance de l'un à l'autre ! Accuſés tous les deux par d'infames délateurs, ils ſe défendirent bien différem-

ment. *Socrate* oppoſa à ſes juges une fermeté orgueilleuſe & inſultante. Ils lui laiſſerent le choix de la peine qu'il croyoit mériter. Il répondit qu'*il méritoit d'être nourri, le reſte de ſes jours, dans le Prytanée, aux frais de la république*; honneur qui, chez les Grecs, paſſoit pour le plus diſtingué. Cette réponſe révolta tellement tous les juges, qu'ils réſolurent ſa perte, tout innocent qu'il étoit. Quelqu'un étant venu lui annoncer qu'il avoit été condamné à mort par ſes juges, *& eux*, répliqua-t-il d'un ton piqué, *l'ont été par la nature.* Il mit dans ſes derniers moments une oſtentation qui contraſte ſinguliérement avec la douceur, la patience, la réſignation de J. C., qui, expirant dans les plus cruels tourments & par les plus horribles des ſupplices, injurié, raillé d'un peuple fanatique, demande à ſon pere le pardon de ſes ennemis, & finit ſa vie en priant pour ſes bourreaux. On nous répete ſans ceſſe que *Socrate* mourut martyr de la Divinité; on feroit mieux de dire qu'il mourut martyr de ſon orgueil. Il étoit né dans l'obſcurité :

pour en ſortir, il fit comme font aujourd'hui nos philoſophes; il décria les autres maîtres; il fit de mauvaiſes plaiſanteries contr'eux; il les peignit comme des charlatans, dans le temps que lui-même pouſſoit le charlataniſme juſqu'à tâcher de perſuader qu'il avoit un génie qui l'inſpiroit. Il ne ménagea pas plus les prêtres que les ſophiſtes; &, peu-à-peu, il ſe forma un parti contre lui, qui demanda ſa mort. Ces perſécuteurs de la philoſophie étoient des barbares; mais le philoſophe fut très-imprudent. Il eſt ſi peu vrai qu'il ſoit mort pour la cauſe d'un ſeul Dieu, qu'il fit, avant que de mourir, un ſacrifice à un dieu du paganiſme.

Le Ch. Vous n'êtes donc pas content de la vertu de *Socrate*; mais vous le ſerez du moins de celle d'*Apollonius* de Tyane? De l'aveu de ſes plus violents ennemis, c'étoit un homme tempérant, détaché des plaiſirs, dévoué, par choix, à la vie la plus dure, à l'abſtinence la plus rigoureuſe. Il ne prêchoit que l'amour de la juſtice, & ſon exemple en-

ſeignoit encore mieux que ſes diſcours à la pratiquer. Il dédaignoit les richeſſes ; il exhortoit les hommes à ſe chérir, à réprimer leurs penchants, quand ils pouvoient nuire à la ſociété, & à les combattre même, lorſqu'ils n'étoient que vicieux, ſans paroître nuiſibles.

Le S. Apollonius me paroîtroit plus reſpectable que *Socrate*, s'il n'avoit eu la folle ambition de ſe faire paſſer pour un homme extraordinaire. Il eut les vertus d'un vrai philoſophe, & il employa les ruſes d'un vendeur d'orviétan. On l'a oppoſé au fils de Dieu incarné ; mais a-t-on vu, dans l'évangile, que J. C. courût le monde pour ſe faire valoir, pour attirer des ſpectateurs autour d'un théâtre ? C'eſt ce que fit *Apollonius*. Il fut en Perſe ; il franchit le Caucaſe ; il parcourut la Babilonie, la Caldée, la Médie, & il pénétra preſque juſqu'aux Indes, pour ſe montrer par-tout comme un objet rare. Il vouloit faire des miracles, il débitoit des prophéties, mais il ſe ménageoit une reſſource, en les faiſant équivoques. C'eſt cette duplicité de ca-

ractere qui a partagé les historiens sur le jugement qu'ils ont porté d'*Apollonius*. Pendant sa vie, s'il eut beaucoup d'approbateurs, il eut aussi plusieurs contradicteurs, entr'autres les philosophes *Bassus* & *Euphraste*. *Lucien*, en parlant d'un vil charlatan nommé *Alexandre Abonotique*, dont il raconte des traits dignes des farceurs de la foire Saint-Laurent, dit qu'il avoit été l'éleve d'*Apollonius*; & ce n'est pas assurément donner une idée fort avantageuse du maître, que de lui donner un pareil disciple. D'autres anciens n'ont loué *Apollonius* que comme un célebre magicien, parce qu'ils étoient assez sots pour admettre un art magique. *Lactance* compare son histoire à celle de l'âne d'or d'*Apulée*. *S. Chrysostôme* & *S. Augustin* disent que tout ce qu'on a conté de ses prétendus miracles, n'est appuyé sur aucun auteur digne de foi. Il n'y a que *Philostrate*, qui écrivit longtemps après un livre romanesque, qui auroit été mis au rang de *Fortunatus*, s'il avoit paru dans un siecle où le flambeau de la critique détruit tous les men-

ſonges, & quelquefois même les vérités Les modernes n'ont pas jugé plus favorablement que les anciens de la conduite d'*Apollonius* & de l'hiſtoire de *Philoſtrate. Louis Vivès*, l'un des meilleurs critiques du ſeizieme ſiecle, dit que *Philoſtrate* a corrigé les menſonges d'*Homere* par d'autres menſonges encore plus grands. *Joſeph Scaliger* penſe que *Philoſtrate* n'a obſervé ni le vrai, ni le vraiſemblable ; qu'il paſſe toutes les bornes de la crédulité dans la narration des *prodiges d'Apollonius, qui fut, ſelon lui, un impoſteur ſemblable aux bateleurs de carrefour.* Il eſt vrai que *Scaliger* ne ſe piquoit pas de politeſſe ; mais on peut dire la vérité, quoiqu'on la diſe durement.

Le Ch. J'aurois mieux aimé des raiſons que des injures.

Le S. C'eſt auſſi ce que je veux vous fournir. Il ſeroit trop long d'entamer cette diſcuſſion dans un entretien familier, où l'on ne peut avoir tous les livres, ni comparer tous les textes. Mais, ſi vous voulez quelque choſe de ſuffiſant à ce ſujet, liſez l'ouvrage que le célebre écrivain *Dupin*

a composé sous ce titre : *L'histoire d'Apollonius de Tyane, convaincue de fausseté & d'impostures.* Ce savant y prouve, 1°. que l'histoire d'*Apollonius* est destituée de témoins dignes de foi; 2°. que *Philostrate* n'a point écrit une vraie histoire, mais un roman ; 3°. que les miracles attribués à *Apollonius* ont des caracteres de fausseté, & qu'il n'y en a pas un qu'on ne puisse attribuer au hazard, à l'adresse, ou à la supercherie ; 4°. que la doctrine de ce philosophe est contraire en beaucoup de choses à la droite raison & à la sagesse que l'on peut acquérir par les lumieres de la nature.

Le Ch. Je vois bien qu'il faut que je vous abandonne encore *Apollonius* ; mais que direz-vous de *Julien*, le premier, ou, du moins, le second des hommes ?

Le S. J'en dirai le bien & le mal, & je ne ferai point comme un de vos philosophes, qui en fait un éloge de fanatique. Il se plaint de ce qu'on lui donne le titre d'*apostat* ; mais quel nom donner à celui qui avoit abandonné sa religion, une religion sainte & sublime, une re-

ligion digne de l'homme, pour s'attacher à l'idolâtrie la plus monſtrueuſe. Quoi qu'il en ſoit, *Julien* avoit quelques bonnes qualités morales. Il étoit ſobre & vigilant; & il ſemble qu'il ne s'eſt pas livré à la paſſion pour les femmes. La haine qu'il avoit conçue contre *Conſtantin* & ſes enfants lui a fait écrire des choſes déraiſonnables, & ſouvent fauſſes & calomnieuſes. On remarque même qu'il reprend aigrement, dans ces princes, des choſes qu'il a faites lui-même; &, en cela, il reſſembloit parfaitement à ſes apologiſtes modernes. Sa paſſion aveugle pour le paganiſme l'a porté à traiter honorablement des gens qu'un païen plus modéré auroit eus en horreur; & le *Miſopogon*, ſatyre cruelle des habitants d'Antioche, qu'il haïſſoit, parce qu'ils le mépriſoient, eſt peu digne d'un prince qui affectoit une gravité égale à celle de *Marc-Aurele.*

Le Ch. Vous citez là des ridicules. *Julien* pouvoit en avoir; mais je ne vois d'ailleurs en lui qu'un *Socrate* couronné, qui ne reſpire que la vertu, & qui déteſte le fanatiſme.

Le S Ah! quel bandeau n'avez-vous pas ſur les yeux, lorſque vous ne voyez aucun enthouſiaſme dans la conduite de *Julien!* En effet, que peut-on penſer d'un philoſophe qui immoloit des victimes ſans nombre, & de qui on diſoit que, s'il revenoit victorieux de la guerre des Perſes, il n'y auroit pas aſſez de bétail dans tout l'empire, pour contenter ſa ſuperſtition? d'un philoſophe qui faiſoit des proceſſions par les rues, environné de femmelettes portant dévotement des petites idoles & des inſtruments des ſacrifices? d'un philoſophe qui, au rapport de *Théodoret*, ſacrifia une femme, dans le temple de la lune, à *Carrès?* Quel jugement peut-on porter de la gravité & de l'auſtérité de *Julien*, quand on ſait que les comédiens furent toujours ſes partiſans, & qu'il fut toujours leur protecteur? Son palais étoit rempli de farceurs. Il en étoit ſans ceſſe entouré dans les rues, dans les temples, dans les cérémonies, dans les aſſemblées publiques. Par une de ces contradictions qui faiſoit ſon caractere, il défendoit la comédie aux prêtres, &

leur menoit les acteurs jusques dans les sacrifices. Il affectoit d'aller rarement aux spectacles, & ne pouvoit se passer de la compagnie de ceux qui les donnoient. Il se moquoit du goût des *Césars* pour le théâtre & de la fureur des habitants d'Antioche, & les acteurs étoient ses meilleurs amis, ses courtisans les plus familiers. Aussi firent-ils, après sa mort, ses honneurs funebres; & ils le devoient à plusieurs égards; car la vie de *Julien* n'ayant été qu'une comédie perpétuelle, c'étoit aux comédiens à célébrer sa mémoire. Il y eut pourtant, dans cette piece comique, des scenes bien tristes pour le christianisme. Le sage, le modéré, l'équitable *Julien* dépouilla les églises de tous leurs revenus, pour en faire des largesses aux soldats, ou les réunir à son domaine, *afin*, disoit-il, *d'aider les galiléens à pratiquer leur admirable loi, & de leur faciliter l'entrée du royaume des cieux; & que, devenant pauvres, ils soient plus sages, & ne soient pas privés du royaume céleste qu'ils esperent.* Il révoqua tous les privileges que les empereurs chrétiens

avoient accordés a l'Église ; il ôta les pensions que *Constantin* avoit données pour nourrir les clercs, les vierges & les veuves ; il exigea même la restitution du passé avec une extrême rigueur ; il fit aussi enlever l'or, l'argent, les vases précieux & les autres richesses des Églises, sous prétexte de faire pratiquer aux chrétiens la pauvreté évangélique ; &, parce que l'évangile ordonne de souffrir les injures & de fuir les honneurs, il défendit aux chrétiens de plaider & de se défendre en justice, & d'exercer les charges publiques. *Julien* fit plus, il ne voulut pas que les chrétiens enseignassent les belles-lettres, n'*étant pas juste*, disoit-il, *d'expliquer aux jeunes gens les anciens auteurs, en condamnant leur religion.* Son vrai motif étoit d'empêcher les grands avantages que les chrétiens tiroient des livres profanes, pour combattre le paganisme, soit par l'absurdité des fables en elles-mêmes, soit par la méthode de bien parler & de raisonner, que l'on apprend dans ces auteurs. Il entroit aussi de la jalousie contre plusieurs beaux-esprits chrétiens ; & cette

jalouſie marque la petiteſſe de ſon caractere, comme ce que nous avons dit en prouve l'artifice.

Le Ch. Mais, où trouverez-vous des hommes exempts des foibleſſes de l'humanité ?

Le S. Dans la religion qui éleve les hommes au-deſſus de l'humanité. Le chriſtianiſme eſt le ſeul pivot ſur lequel puiſſent rouler les vertus ſolides, les vertus durables. On a beau exagérer les qualités morales de certains païens, le portrait n'eſt jamais reſſemblant, parce qu'il eſt fait de profil. Qu'on regarde de l'autre côté du viſage, on y voit des difformités. *Trajan* étoit un prince très-vigilant & très-doux; mais il aima trop la guerre, & ſe ſouilla par un vice abominable & par ſon goût pour le vin, qui appeſantit ſon eſprit, & qui ternit ſa gloire. *Marc-Aurele* auroit été un grand exemple de vertu ſur le trône, ſi les plus abſurdes ſuperſtitions ne l'avoient entraîné dans des démarches ridicules, & s'il ne s'étoit laiſſé gouverner par ſa famille. Les philoſophes qu'on nous cite comme des maîtres de

morale

morale & des modeles de mœurs, ne méritent guere d'être cités. La plupart se sont déshonorés par des foiblesses infames. D'ailleurs, quand il y en auroit eu quelques-uns de vertueux par tempérament, peut-on comparer deux ou trois hommes à la foule des héros de vertu qu'a produits le chistianisme dans tous les états, dans toutes les conditions, depuis le sceptre jusqu'à la houlette? Ce spectacle, une des plus belles preuves de la religion, est la honte éternelle de ces hommes vicieux & pervers, que la chaleur des passions, cachées sous le nom de philosophie, a fait éclorre, comme la formation d'une eau bourbeuse fait naître cette armée d'insectes qui infectent l'air, & qui désolent nos campagnes.





XVIII. ENTRETIEN,

SUR LES ROMANS.

LE CHEVALIER ET LE COMTE.

LE CHEVALIER.

UN roman fait par un homme d'esprit est un livre délicieux : je ne connois rien de plus amusant & de plus utile. Tout y respire le sentiment, l'amour de la vertu, ce respect que l'on doit à un sexe aimable. Il faudroit être insensible, pour ne pas s'attendrir au tableau touchant que l'on nous fait de la plus noble des passions. Quel est l'homme qui ne se sentira enflammé à la lecture de la nouvelle Héloïse ? Qui pourroit résister aux sensations voluptueuses qu'elle fait sur l'esprit & sur le cœur ? Quelle force dans le style ! que de naïveté dans les sentiments ! que de vraisemblance dans les faits ! O divin *Jean-Jacques !* que ne

prêtes-tu ton pinceau à tant de plats auteurs, qui nous inondent de leurs productions romanesques ! je consentirois de tout mon cœur à brûler tous nos livres d'histoire, si tous les romans etoient écrits dans le goût de la nouvelle Héloïse.

Le C. Que je vous plains, mon cher Chevalier, d'avoir ce goût décidé pour les romans! L'apologie que vous venez d'en faire prouve la légéreté de votre esprit & le déréglement de votre cœur. Pardonnez à ma sincérité, & que le vrai ne vous offense point. Je sais que les romans, dans notre siecle, sont des livres inventés pour amuser l'esprit; mais ils corrompent le cœur, ou, pour mieux dire, l'un & l'autre. Leur prétendue utilité entretient l'oisiveté & le luxe. Ils flattent les passions, les fomentent. On y voit véritablement quelques sentiments de vertu; mais le goût du vice l'emporte toujours sur elle. Ils donnent un démenti à l'histoire & à la morale. S'ils n'inspirent pas la haine de la pureté, ils plaisantent du moins sur toutes les précautions né-

cessaires que l'on prend pour la conserver. Après cela, pouvez-vous dire que les romans rappellent le respect que l'on doit au beau sexe ? Dites plutôt qu'ils le font perdre. Ouvrez la plupart de ces livres pervers, vous verrez qu'on taxe d'hypocrisie la vertu d'une femme honnête, qui oppose la moindre résistance aux desirs d'un jeune écervelé. Quelle vanité ! quelle présomption ! quelle fatuité dans les discours qu'ils font tenir à ces petits-maîtres ! Entendez-les sur le compte d'une femme qui aura dédaigné leurs hommages : *fi, fi ; c'est une prude ; elle veut jouer l'honnête ; elle ne m'aura pas quand elle voudra ; elle a des caprices, j'en aurai à mon tour.* Voilà les excellents principes que l'on y puise, pour se comporter auprès d'un sexe qui mérite toute sorte d'égards & de respects. Le roman de *la nouvelle Héloïse*, dont vous paroissez enthousiasmé, est écrit, je l'avoue, avec ce feu & cette énergie propres à troubler la tête des jeunes gens ; mais en est-il moins dangereux ? Le poison, quoique présenté dans une coupe d'or, en est-il

moins mortel ? L'auteur lui-même a la bonne foi de convenir qu'on doit en soustraire avec soin la lecture à la jeunesse, dont elle corromproit l'innocence. Qu'on juge, d'après cela, de l'utilité des romans.

Le Ch. Il est des gens qui ne sont pas faits pour les lire. La moindre licence leur paroît un crime. Tout les offusque, les choque. Ces austeres rigoristes sont accusés de voir mal.

Le C. Pour détruire ce que vous venez d'avancer, il n'y a qu'à examiner quel est le caractere d'une héroïne de roman ? C'est une personne d'une honnêteté, qui ne souffre pas même l'apparence du vice. Comment une telle héroïne est-elle parvenue à ce point d'honnêteté ? Par la seule force de sa raison, si sûre d'elle-même, qu'elle n'en est que plus honnête femme, quand elle aime & quand elle est aimée. Celui qui trouve dans les romans une chasteté qui demande si peu de précautions, ne s'observera plus sur cette vertu, quoique si difficile & si pénible ; &, quand on se flattera de pouvoir être

chaſte au milieu des paſſions, on ne ſera guere ſcrupule de s'y livrer. Voilà les différentes façons de voir & de juger. Les partiſans des romans s'aveuglent ſur le danger, le bravent : que dis-je ? ils le cherchent, parce qu'ils ſe perſuadent d'y pouvoir réſiſter, & qu'ils ſe croient au-deſſus des foibleſſes de l'humanité.

Le Ch. Mais il eſt des romans où l'on peint les hommes tels qu'ils ſont, & qui offrent un tableau naturel de nos mœurs actuelles. On y démaſque le vice ; on en inſpire l'horreur ; on y plaiſante ſur le ridicule de nos modes & de nos ſociétés, & on le corrige. C'eſt ainſi qu'un de nos beaux-eſprits parle de *Richardſon*, immenſe romancier anglois :

« O *Richardſon !* j'oſerai dire que l'hiſ» toire la plus vraie eſt pleine de men» ſonges, & que ton roman eſt plein de » vérités ! L'hiſtoire nous peint quelques » individus, tu peins l'eſpece humaine. » L'hiſtoire attribue à quelques individus » ce qu'ils n'ont dit, ni fait ; tout ce » que tu attribues à l'homme, il l'a dit » & fait. L'hiſtoire n'embraſſe qu'une por-

» tion de la durée, qu'un point de la
» surface du globe; tu as embrassé tous
» les lieux & tous les temps. Le cœur
» humain qui a été, est & sera toujours
» le même, c'est le modele d'après lequel
» tu copies. Si l'on appliquoit au meilleur
» historien une critique févere, y en a-t-il
» aucun qui la soutînt comme toi? Sous ce
» point de vue, j'oserai dire que, souvent,
» l'histoire est un mauvais roman, & que
» le roman, comme tu l'as fait, est une
» bonne histoire. O Peintre de la na-
» ture! c'est toi qui ne ments jamais!
» ô *Richardson! Richardson! Richard-*
» *son* »!

Les justes éloges qu'on donne à *Richardson* doivent vous prouver que tous les romans ne sont pas dangereux, & que cette lecture n'est pas indigne d'un homme sensé & réfléchi. Il en est beaucoup où l'on prend le plus vif intérêt sur les miseres de l'humanité, qui nous en inspirent l'amour. On y voit des hommes grands, généreux, qui lui tendent une main secourable, & qui sont toujours prêts à la soulager dans l'adversité. Vous me direz

peut-être : ces hommes-là ſont des êtres imaginaires ; c'eſt l'illuſion qui enfante toutes les précieuſes qualités qu'on admire en eux. Eh ! qu'importe, pourvu qu'ils excitent la ſenſibilité dans nos cœurs endurcis ? Il eſt très-indifférent que ce ſoit un exemple réel, ou la moralité d'une fable ou d'un roman qui nous rende meilleurs, & qui corrige la dépravation de nos mœurs.

Le C. Eh ! de bonne foi, Monſieur le Chevalier, croyez-vous que le récit d'une belle action vous fera autant d'impreſſion que ſi elle ſe paſſoit ſous vos yeux ? Ah ! de grace, déſabuſez-vous. On ne fait intervenir que des héros dans les romans ; on y porte la vertu juſqu'au ciel. Cela n'eſt pas bien difficile à quelqu'un qui a une imagination vive & féconde. Je veux convenir avec vous que, ſur cette foule immenſe de productions éphémeres, il y en a quelqu'une d'utile. On peut comparer les romans à une nation corrompue. Parmi le grand nombre, il ſe trouve toujours quelque homme de bien. On peut en compter deux ou trois ſur cent

mille; mais avouez qu'il ſeroit néanmoins très-dangereux de vivre dans une ſociété qui ſeroit infectée de toutes ſortes de vices, & qu'il eſt bien difficile d'éviter la contagion, dès qu'elle eſt généralement répandue.

Le Ch. Vous voudriez donc, Monſieur le Comte, nous borner à lire ces faſtidieux livres de morale, où la vertu ſe montre ſous un regard ſombre, farouche, auſtere & inacceſſible. Je dirois volontiers que ceux qui les compoſent ont un cœur de diamant, & qu'ils veulent exiger des choſes qui révoltent la raiſon & le bon ſens. Ils vous font un crime d'aimer une perſonne qui vous plaît. Il faut être de glace, ſelon eux; il faut triompher de toutes ſes paſſions, même de celles qui ſont les plus légitimes; il faut réprimer la faculté des ſens; ils voudroient faire de l'homme un automate. Vous diriez, en les liſant, qu'ils ne ſont pas de la même trempe, & qu'ils peuvent diſpoſer à leur gré du bien & du mal. Tous ceux qui font des romans, n'ont pas le cœur corrompu; ils ont le même but que

ceux qui écrivent des livres de morale : les uns croient nous inſtruire en nous peignant la vertu aimable, facile à pratiquer, en nous avertiſſant ſur les dangers que l'on court à ſe laiſſer entraîner au vice ; les autres, en nous effrayant ſans ceſſe, en nous reprenant avec un ton d'aigreur, en nous menaçant des peines à venir ; ... en un mot, ils ne different entr'eux que de la façon de s'énoncer.

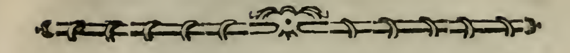
Le C. Ah ! mon pauvre Chevalier ! quel paradoxe ! Etes-vous bien perſuadé de ce que vous venez de dire ? Je n'en crois rien. Quelqu'innocente que ſoit l'intention de celui qui écrit l'hiſtoire d'une intrigue amoureuſe, il ne peut ignorer que ces ſortes de livres peuvent même, contre ſon intention, corrompre l'innocence & la pureté. Si l'on me demandoit pourquoi il y a ſi peu de femmes vertueuſes dans notre ſiecle, je répondrois : c'eſt qu'on a la fureur inouie de lire des romans. On a préciſément aujourd'hui, pour les hiſtoriettes galantes, le même goût qu'on avoit autrefois pour ces amourettes interminables, qui formoient plu-

ſieurs volumes énormes. Je veux qu'on ne liſe les romans, & qu'on n'aille à la comédie que par amuſement; mais le lecteur d'un roman, ou le ſpectateur d'une piece de théâtre, indifférent au premier volume ou au premier acte, ne l'eſt pas toujours au dernier. Plus une piece eſt tendre, plus elle eſt dangereuſe. On ne s'attendrit au ſpectacle ou au récit romaneſque d'une grande paſſion, que parce qu'on y reconnoît ſon cœur. La ſenſibilité que nous avons pour les foibleſſes des amants qu'on y repréſente, eſt un applaudiſſement ſecret que nous donnons à nos foibleſſes. L'auteur a beau blamer leur paſſion, nous l'excuſons malgré l'auteur; &, au récit d'un amour malheureux, il n'y a que le malheur dont nous penſons à nous garantir. Vous vous déchaînez avec fureur contre les livres de morale; quelle en eſt la raiſon? C'eſt ſans doute parce qu'elle eſt puiſée dans une ſource pure (1). Quelle témérité de

(1) Le Chevalier vouloit parler, ſans doute, de la morale chrétienne.

vouloir la mettre en parallele avec celle de ces hommes mondains, qui la profanent pour colorer le vice, & pour donner des noms décents à des passions dont ils auroient trop à rougir! Il y a entr'elles autant de différence que d'un hypocrite à un vrai dévot. L'un, sous prétexte de faire le bien, est le plus méchant, le plus dangereux de tous les hommes; l'autre le met en pratique sans vanité, sans pompe & sans ostentation. Reconnoissez, mon cher Chevalier, le faux de ces livres dangereux. Qu'ils soient proscrits de votre cœur & de votre esprit; ils ne serviroient qu'à nuire à l'un & à l'autre.





CONCLUSION

De cet Ouvrage.

On a vu le Chevalier, dans tout le cours de ces entretiens, affecter l'air d'un homme que les raiſons les plus ſolides ne touchent point, & remplir dignement le rôle de philoſophe; mais cet air n'étoit que la grimace d'un faux brave. Des excès en tout genre, la chaſſe, la table, les femmes, le jeu ayant conſidérablement dérangé ſa ſanté, on craignit que cette fleur, flétrie par les paſſions & l'incrédulité, ne fût moiſſonnée dans ſon printemps. L'état de dépériſſement où il ſe ſentoit lui-même, lui fit ouvrir les yeux; il vit la mort approcher, & il trembla. Le Comte s'apperçut de ce changement; & il en profita pour diſſiper entiérement ſes ténebres. Mais le point le plus difficile étoit de lui faire avouer l'état de ſon cœur. Après avoir affiché l'eſprit fort, il craignoit d'être annoncé dans la ſecte

comme un esprit foible. En proie à des égarements honteux, dégoûté du monde, déchiré par les remords, livré à la honte de la philosophie & à l'opprobre du vice; enfin, tourmenté par les maux du corps, il cherchoit la paix, & ne la trouvoit pas. A qui s'ouvrir? à qui confesser sa foiblesse? Le Comte fit le premier pas. Il lui dit qu'il lisoit dans son ame, & qu'il n'y voyoit ni la tranquillité, ni le bonheur. Le Chevalier n'osa déclarer ses chagrins pendant quelques jours; enfin, succombant sous le poids de ce fardeau, il s'en soulagea dans le sein du Comte. *Oui*, lui dit-il, *il y a long-temps que la paix est loin de moi. Mes jours se consument dans l'amertume. Les troubles qui agitent mon ame sont cause, en partie, du mauvais état de mon corps. La honte m'a retenu dans de malheureux liens; mais c'est trop long-temps respecter cette chaîne funeste; aidez-moi à la rompre.....* Un torrent de larmes l'empêcha de continuer. Le Comte le voyant attendri, ne put retenir les siennes. Il le consola en pere; il le dirigea en maître; il l'engagea

à faire le dernier effort ſur la puſillanimité qui le retenoit ; il le conduiſit chez un prêtre vertueux & perſuaſif, qui, l'ayant engagé à faire un aveu ſincere de ſes fautes, le déchargea du poids d'iniquité qui l'accabloit. Depuis lors, le triſte & ſombre Chevalier parut avec tous les ſignes de la joie & de la félicité. La paix de ſa conſcience brilloit ſur ſa figure ; & il n'en étoit que plus aimable, parce que la vertu tempéroit la vivacité de ſes graces naturelles. Il abjura la philoſophie, & il brava les plaiſanteries des philoſophes. Ils eurent beau ſe moquer de lui, il n'en fut rien. Sa conduite, toujours ſage, toujours édifiante, fut la réponſe qu'il oppoſa à leurs invectives ; & cette conduite, la conſolation des gens de bien, le déſeſpoir des libertins, devint un ſujet d'admiration pour les faux ſages même qui affectoient de la ridiculiſer.

FIN.

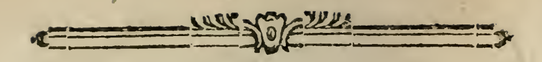


TABLE
DES ENTRETIENS.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit ayant pour titre : *L'Homme du Monde éclairé*, ou *Entretiens d'un vieux Seigneur, &c.* Cet Ouvrage m'a paru propre à détruire les préjugés de ceux qui ont trop lu ou trop écouté nos faux Philosophes. A Paris, le 10 Janvier 1770. DE MONTY, Docteur en Théologie.

PRIVILEGE.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants-Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le sieur CHAUDON, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *L'Homme du Monde éclairé*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Expo-

ſant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera; & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, on de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation de ces Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre

Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres; conformément aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilege; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le Sieur de Maupeou; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur de Maupeou; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayants cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier, ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis &

néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le vingt-unieme jour du mois de Février, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-dix, & de notre regne le cinquante-cinquieme.

Signé, Par le Roi, en ſon Conſeil.
LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 636, fol. 155, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenſes, art. 41, à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs, ou autrement, & à la charge de fournir, à la ſuſdite Chambre, neuf Exemplaires preſcrits par l'art. 108 du même Réglement. A Paris, ce 24 Mars 1770.

KNAPEN, Adjoint.

Je cede & tranſporte au Sieur Moutard, Libraire à Paris, le préſent Privilege, pour en jouir & diſpoſer comme de choſe à lui appartenante. A Paris, le 28 Juillet 1773.

CHAUDON.

De l'Imprimerie de Louis Jorry, rue de la Huchette, près du petit Châtelet. 1773.





